IMAGES

No. 643 — LE CAIRE (EGYPTE) 5 JANVIER 1942



DANS BENGHAZI RECONQUISE

Les troupes britanniques ont fait à Benghazi une entrée triomphale. Voici un char d'assaut britannique traversant une des places principales de la ville, après la retraite des forces de l'Axe.

DANS CE NUMÉRO :

La GUERRE chez les NEUTRES

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

Cette rubrique nous a valu nombre de lettres de la part de nos lecteurs. Notre collaborateur « Horatius » tâchera de répondre chaque semaine ici même à ceux qui voudront lui écrire. Qu'ils adressent donc leurs lettres à « Horatius », c/o Images, Poste Centrale, Le Caire.

●

Fleur de pêcher

Je suis amoureuse d'un jeune homme de mon âge. Mes parents s'opposent à notre mariage sous le prétexte qu'une union dans ces conditions ne peut être heureuse. — (***).

L'amour, encore l'amour ! Vous m'embarrassez, ma chère enfant, et me mettez en peine. Mais je vous dirai, malgré tout, ma façon de penser, quitte à m'attirer le courroux de vos père et mère...

Si c'est la seule raison qu'ils invoquent pour empêcher votre union avec l'élu de votre cœur, ils ont tort, bien qu'il soit préférable pour vous d'épouser un homme plus âgé dont l'expérience vous conduira plus sûrement à travers les chemins de la vie. Mais, tout de même ! Je connais des mariages faits dans ces conditions qui ont résisté héroïquement à l'assaut des temps. Et d'autres, mon Dieu, et d'autres célébrés dans des circonstances tout ce qu'il y a de plus normales et qui tournèrent en sombre mélodrame. Donc ? Mais en fille sage, n'agissez pas contre le gré de vos parents. Essayez avec douceur de leur faire entendre raison. Mais s'ils résistent malgré cela, soumettez-vous.

Journaliste en herbe

Je finirai mes études à la prochaine année scolaire et voudrais faire du journalisme. Qu'en pensez-vous ?

Je vous crierais : « Attention, attention » comme à quelqu'un sur le point de faire une culbute. Mais, mon pauvre ami, vous ne savez à quels dangers vous vous exposez, à quels tourments, à quelles embûches ! On a dit que le journalisme menait à tout, à condition d'en sortir. Mais pourquoi commencer par y entrer ? Allons, ne soyons pas pessimistes. Venez me voir l'année prochaine. Je vous dirai ce qu'il faudra faire pour embrasser une carrière dont je suis le premier à m'enorgueillir.

Cœur en détresse

Mon mari me trompe. Durant quelque temps, j'ai douté. Aujourd'hui, je suis certaine. Que dois-je faire ? J'aime toujours mon mari et tiens à garder son affection.

Comme votre cri part du cœur, et combien je partage votre émoi ! Mais, si vous voulez m'en croire, et je vous parle en connaissance de cause, continuez à fermer les yeux. Soyez envers lui toujours aussi tendre, aussi empressée. Les hommes sont ainsi faits. Ils négligent un bonheur tout proche pour une aventure éphémère. Mais votre mari ne tardera pas à vous revenir.

Lolita anxieuse

Je travaille dans une grande administration et mon directeur n'est pas toujours correct avec moi. Il me harcèle sans arrêt et je me tais de crainte de perdre ma place. Dois-je changer d'attitude ?

Je vous conseille de le remettre à sa place, mais sans brusquerie, en lui faisant comprendre que là n'est pas la façon d'agir d'un gentleman. Je ne crois pas qu'il vous licenciera pour cela. Peut-être, au contraire, n'aura-t-il que plus d'estime pour vous.

J'aime la danse

J'adore la danse et durant des années je ne manquais pas d'aller au thé dansant presque chaque jour. Mais depuis mon mariage, c'est-à-dire depuis deux ans, je ne peux plus me livrer à ma distraction favorite, mon mari étant très jaloux et ne dansant pas lui-même.

Que voilà un gros chagrin pour une si petite chose ! Après tout, votre mari a peut-être ses raisons. Si vous voulez m'en croire, ne cherchez pas à le contredire. Renoncez donc momentanément à la danse. Peut-être de lui-même finira-t-il par céder. Et trouvez-vous une autre distraction. Il n'en manque pas, que diable !

HORATIUS

Concours Intéressant

A l'occasion de la nouvelle année, l'**INSTITUT ET GYMNASE MARZOUK** a organisé un concours intéressant et gratuit auquel il invite tous les lecteurs à participer.

CONDITIONS DU CONCOURS

1° Il s'agit d'écrire une phrase simple et claire indiquant le profit que l'on peut tirer de l'INSTITUT ET GYMNASE MARZOUK.

2° Les réponses devront être envoyées accompagnées des nom et adresse du participant à : l'« Institut et Gymnase MARZOUK », 59 Rue Malika Nazli, Le Caire. Ce concours étant gratuit, le participant n'est pas invité à envoyer des timbres-poste.

3° Le dernier délai pour l'acceptation des réponses est fixé au mardi 20 janvier 1942. Les résultats seront publiés dans le numéro d'Images du 26 janvier 1942.

4° Le participant ne peut envoyer plus d'une seule réponse.

5° Un comité choisi par l'Institut sera chargé d'examiner les réponses et de désigner les gagnants. Les décisions du Comité seront définitives.

PRIMES

1. Un bracelet-montre.
2. Un stylo Parker.
3-6. Une paire de lunettes médicales.
7-25. Un abonnement gratuit d'un mois à l'Institut.

N.B. — Toutes les correspondances au sujet de ce concours doivent être envoyées à l'Institut Marzouk qui en est responsable, et non à la revue IMAGES.

J'ai dîné avec CHURCHILL

Quentin Reynolds, le correspondant du magazine américain « Collier's » a été interviewé par « Images » lors de son dernier séjour au Caire. Avant de venir en Egypte — en passant par Moscou — il s'était rendu en Angleterre où le Premier britannique l'a invité à dîner dans sa maison de campagne. L'image qu'il a tracé de Churchill chez lui est pleine de vérité.

— Venez déjeuner demain à la maison, me dit Churchill brusquement, au retour d'un voyage. Vous rencontrerez un de vos amis, Harry Hopkins. Pourrez-vous venir?

— Je pourrai sûrement venir, répondis-je gravement. Les journalistes sont toujours libres lorsque les Premiers Ministres les convient à leur table.

Churchill comptait passer ce week-end dans sa vieille maison de campagne, couverte de lierre. Le mois d'août avait paré l'Angleterre de roses et d'œillets épanouis dans toute leur splendeur coloriée. La campagne anglaise respirait de toutes ses fleurs.

J'arrivai au rendez-vous avec vingt minutes de retard, ce qui n'est évidemment pas un procédé recommandable pour entrer dans les bonnes grâces d'un premier ministre. Mais personne ne sembla me tenir rigueur de ce contretemps. Pas même la charmante Mme Churchill aux cheveux d'argent. Mme Churchill est une des femmes les plus agréables à regarder. Son visage aux teintes d'ivoire, ses boucles blanches, font penser à un délicat camée. La jolie Mary, âgée de dix-huit ans, ne se formalisa pas non plus de mon retard.

Winston et Harry Hopkins parlaient production.

Lorsque Harry émettait une opinion, Winston s'appuyait sur le dossier de sa chaise et disait, pensif: « Vous savez, ami Hopkins, on peut soulever une forte objection à ce que vous dites. Par exemple, si... » Puis, après avoir développé une thèse contraire à celle de Harry, il ajoutait malicieusement: « Evidemment, je ne crois pas un seul mot de tout ce que je viens de dire. Je suis tout à fait d'accord avec vous. Je voulais seulement voir si l'on pouvait soulever une contradiction valable à votre affirmation. »

Après déjeuner, Mary se hâta de partir vers l'hôpital dans lequel elle travaille. Les Churchill sont tous à la tâche. Sarah, sœur de Mary, qui est une actrice, donne des spectacles pour les troupes. Randolph, son frère, est en Egypte en service. Mme Churchill préside une douzaine de comités d'œuvres de guerre; elle travaille également dans une cantine, et deux nuits par semaine elle est de garde près de Downing Street, en qualité de volontaire du feu.

Une pluie légère commença à nous arroser de gouttelettes. Churchill n'a pas le temps de s'arrêter à des contingences mineures telles que le temps. D'ailleurs, il portait un manteau en tissu imperméable, coupé tout d'une pièce, qui l'a rendu célèbre parmi ses voisins



ruraux. Il porte toujours ce vêtement spécial lorsqu'il est à la campagne. Il le porte aussi en ville lorsqu'il rôde dans la nuit. Surtout pendant les nuits de « blitz ».

Dans l'après-midi, Churchill travailla en compagnie de ses secrétaires, qui le suivent partout. Il ne peut pas se passer de Mrs Hill, de Martin ou de « Tommy ». L'un d'eux se tient toujours à portée de voix.

En compagnie de Harry Hopkins et de Tommy, j'errai à travers la maison. Nous entrâmes dans une énorme pièce dans laquelle Winston range ses jouets. Voici une immense mappemonde, la plus grande que j'aie jamais vue. Churchill aime à la faire tourner rapidement sur son axe, trouver les points qui représentent les pays où se battent ses armées. A ces moments, la flamme qui brille dans son regard exprime la joie qu'il aurait eue à se trouver avec les soldats sur les fronts. Voici des photos montrant des villes allemandes bombardées. Sur son bureau, un seul livre. C'était l'histoire de la famille Washington en Angleterre; Churchill lit tout, y compris les histoires comiques dans les journaux, mais il a une prédilection marquée pour les biographies.

— Le Premier vous prie de rester pour dîner, me dit Thompson.

Je crus nécessaire de protester: « Mais je ne suis pas habillé. »

Tommy éclata de rire: « Pensez-vous que le Premier soit un homme formaliste? Quant à Mme Churchill, elle ne s'intéresse pas à ce que portent ses invités. »

Avant dîner, nous nous trouvâmes tous réunis dans le grand hall au plafond très haut. Cette pièce date d'au moins cinq cents ans. Sur les murs, de nombreux portraits des grandes figures du passé. En Angleterre, on vous offre rarement des cocktails. Nous eûmes à choisir entre du sherry et du whisky, boissons dont la guerre n'a pas privé les Anglais. Hopkins me trahit: il était en smoking, de même que Thompson et Martin. Le Premier Ministre portait toujours son accoutrement campagnard. Mme Churchill, légèrement enrhumée, avait gardé la chambre. Mary faisait les honneurs ce soir-là, et elle s'en tira très bien.

— Je me sens, dans mon costume, comme un réfugié français, confiai-je à Mary.

— Regardez donc papa ! me répondit-elle en riant.

— Il n'est pas difficile de deviner, ricana Winston en regardant nos compagnons en habits du soir, quels sont les deux hommes dans cette chambre qui ont travaillé toute l'après-midi.

Le dîner fut amusant. Nous ne parlâmes pas beaucoup de la guerre. La

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

conversation roula sur Mary, qui venait de s'enrôler dans les services territoriaux de l'armée. Elle devait bientôt rejoindre son unité, une batterie de D.C.A.

Ce fut un confortable dîner de famille. Les Churchill savent donner à leurs invités l'impression qu'ils sont chez eux, qu'ils font partie de la famille. Nous discutâmes de plusieurs sujets et particulièrement du problème de la nourriture ainsi que de la pénurie de cigarettes. « Grâce à Dieu, ricana Churchill, je ne fume que des cigares. » Nous parlâmes du cinéma, dont Churchill et Beaverbrook sont des enthousiastes, et, inévitablement, de la guerre.

Après dîner, Mary nous quitta. Elle embrassa son père:

— Ne tardez pas trop. Je désire tellement voir le film... C'est le merveilleux « Target for Tonight », la bande sur les bombardements de la R.A.F. Si vous m'aimez, vous viendrez vite.

— Je vous aime bien, répondit-il gravement. Et Mary, satisfaite quitta la pièce.

— Voici le plus grand exemple de réserve paternelle que j'aie jamais vu, lui dis-je.

— Je trouve que parfois la réserve est très efficace, dit-il en riant, très efficace.

Entre les cigares et le porto, que personne ne but d'ailleurs, car il y avait encore du cognac et cette liqueur se fait de plus en plus rare en Grande-Bretagne, nous parlions de la guerre, de l'après-guerre et Churchill nous entretint des problèmes présents et futurs du gouvernement. Il parlait librement, en homme qui connaissait ses invités et leur faisait confiance. Pas une fois, il ne fit précéder ce qu'il allait dire par le traditionnel « ceci n'est pas à publier », que nous autres reporters entendons si souvent.

— Oh ! la route est longue et dure, dit-il pensivement. Mais avec l'aide de nos grands amis d'outre-mer, nous arriverons au but. Je m'attends à ce qu'ils reviennent souvent sur Londres et toujours en plus grand nombre. Mais chaque fois qu'ils viendront, nos chasseurs de nuit en détruiront un nombre toujours croissant. Je ne suis pas exagérément optimiste. Mais de cœur, je suis un optimiste.

Sa conversation était des plus variées. Il parla de l'antiquité; il parla de la Grèce et cela lui rappela un chant de « Don Juan »: alors il parla de Byron. Il évoqua les Indes, et tout naturellement nous entretint de Kipling.

— Voici un poète, dit-il avec enthousiasme. Mais personne n'a jamais atteint Shakespeare. Celui-là était unique. Vous souvenez-vous de ce passage de « Hamlet »?...

C'était très amusant d'entendre Churchill réciter Shakespeare. Sa voix sonore et pleine remplissait la pièce. Il se mit à jouer un rôle. Il était Hamlet: il ne sauta pas un mot du long passage qu'il cita par cœur.

— Cette guerre n'a révélé aucun poète de valeur? demanda Harry Hopkins.

Churchill secoua la tête:

— Non, et la dernière guerre nous en a donné très peu. Il y en eut un qui mourut trop tôt: Rupert Brook. Avez-vous lu le charmant poème intitulé: « Le Poisson », qu'il écrivit?

Il demeure dans un monde arrondi,
Et bouillonne dans une sombre extase.

Et un peu plus loin — les yeux de Churchill brillaient d'enthousiasme — on comprenait qu'il aimait ce poème, ces lignes:

Le sombre feu anime son sang ;
Insensible au temps, insensible à la mort,
aveugle et tranquille

La poussée complexe impose sa volonté ;
Elle tisse un monde qui passe ; et lui,
Sans providence, sans mémoire,
Inconscient sous la poussée fatale,
Fond dans un paradis moite et suffisant.

« Et que dire de ces lignes qui semblent parler de nos jours? » Churchill sourit. « Pouvez-vous les appliquer à quelqu'un? »

Mais là, la nuit est close, et là
L'obscurité est froide, étrange et nue,
Et les profondeurs mystérieuses sont sans
murmure.

« Oui, c'était un poète, dit Churchill doucement. Oh! oui. Et vous vous rappelez, ajouta-t-il âprement, il fut tué par les Huns! »

Il continua à parler littérature, et un mot de Hopkins lui rappela Thomas Moore: de cette mémoire fantastique sortirent, l'une après l'autre, plusieurs strophes de Moore. Ensuite, ce fut le tour de Bret Hart, et il rit parce que ni Hopkins, ni moi-même ne nous souvenions des passages qu'il récitait. Hors de cette salle à manger tranquille, à l'atmosphère dominée par cette voix prenante, en dehors de cette forte personnalité qui régnait sur l'ambiance, des hommes combattaient une guerre meurtrière et sanglante. Mais pour le moment, nous avions déclaré une trêve de la terreur, de la tuerie, et des problèmes gouvernementaux. J'oubliai même que j'étais un journaliste. La muse éternelle, qui survivra longuement au souvenir de cette guerre, était la reine incontestée du moment.

Soudain, le charme fut rompu:

— Mary doit s'impatienter, dit Churchill tristement. A la longue, les pères, même ceux qui sont Premiers Ministres, sont sous l'emprise de leurs filles de dix-huit ans.

Nous fûmes introduits dans la salle de projection. Le film au programme était: « Target for Tonight », et nous fûmes tous d'accord pour déclarer que la bande était de la meilleure qualité.

Je pris congé. Le Premier Ministre m'accompagna jusqu'à la porte. Dehors, il faisait nuit noire. La pluie fine n'avait pas cessé.

— Vous ne voulez pas prendre un verre avant de partir? Il fait frais ce soir. Non? Nous avons été très heureux de vous avoir parmi nous. Vous devez revenir. Faites-moi savoir lorsque vous partirez pour Moscou. Bonne nuit.

La voiture s'éloigna. Je regardai en arrière. Pendant quelques secondes, le Premier Ministre avait oublié le black-out. Il était debout, dans l'encadrement de l'énorme porte gothique. Il se tenait là, et la lumière de l'intérieur découpait sa silhouette vigoureuse, massive, immuable. Son cigare planté au coin de ses lèvres, il tenait ses mains dans les poches de son étrange vêtement bleu. Il salua de la main et ricana. Moi aussi j'aime les hommes qui ricanent lorsqu'ils se battent.

L'ÉCRAN de la Semaine



Une composition originale du peintre Zaki, dédiée aux forces britanniques en Orient et représentant la victoire de la liberté individuelle et de la religion sur l'oppression et le paganisme nazi. L'aviation alliée décrit un gigantesque V qui relie Londres à Washington.

CHANG-KAI-TCHEK, symbole de l'unité chinoise

« Le maréchal Chang-Kaï-Tchek est le plus grand homme d'Etat et le plus grand général que l'Asie ait produit depuis une génération. » Telles sont les propres paroles que M. Winston Churchill prononça à une récente conférence de presse au Canada.

Fils d'un petit commerçant de village, Chang-Kaï-Tchek milita dès 1919 aux côtés du Dr Sun Yat Sen. Chose curieuse, il fit la plupart de ses études au Japon, mais se pique volontiers « d'européanisme » et sa vie est une longue suite d'actions qui le placèrent finalement à la tête de son immense pays de 475 millions d'habitants.

De taille au-dessus de la moyenne, il ne mesure pas moins de cinq pieds, dix pouces, il est cependant affligé de jambes trop courtes qui offrent un contraste déplaisant avec le reste de sa personne. Aussi ne le voit-on photographié qu'assis ou recouvert de l'ample manteau noir qui est son vêtement favori. Ses yeux sont d'un gris profond et de sa physionomie générale se dégage une impression de force et d'énergie. Levé à l'aube, il travaille dur jusqu'à la tombée de la nuit. Mais on le voit rarement derrière un bureau. Allongé sur un sofa, la plupart du temps, c'est là qu'il donne ses instructions, compulse ses dossiers, dicte son courrier et vaque aux affaires les plus pressantes de son gouvernement. Après son repas de midi, il se livre à un léger repos, aux sons du gramophone, et son air de prédilection est l'« Ave Maria » de Schubert. Quand le disque ne fait plus entendre ses sons criards, les amis, qui se trouvent dans la pièce à côté, comprennent que le généralissime a été gagné par le sommeil. Dans l'après-midi, une demi-heure est réservée à la prière et à la méditation.

Les choses qu'il aime le plus particulièrement sont la poésie, la montagne et sa femme. Mais malgré tout, le maréchal est un solitaire, qui se livre peu et déteste les manifestations publiques.

Chang-Kaï-Tchek a pour son pays et son peuple une véritable adoration. Après trente ans de révolution et de guerre, il représente le symbole de l'unité chinoise et de la résistance au Japon. Les Japonais le savent bien puisque, dans leur rage, ils ont déclaré que s'il tombait entre leurs mains, ils le décapiteraient.



LES ILES DU PACIFIQUE et la défense américaine

Guam et Wake qui ont eu souvent les honneurs du communiqué avant de tomber entre les mains de l'ennemi, ainsi que les autres îles du Pacifique n'ont été incorporées que récemment dans le système de défense américain.

Elles furent remarquées par la Pan-American Airways il y a six ans. La marine américaine reconnut leur valeur stratégique. Pointes d'épingles sur une carte, elles pouvaient contenir des aérodromes pour les bombardiers lourds, des docks pour les hydravions de la marine. Si la guerre en a fait perdre quelques-unes, de nombreuses bases les remplacent sans peine.

8 millions de dollars avaient été dépensés sur l'île de Midway, à mi-chemin des Philippines et de Hawaï — habitées jusqu'ici par des oiseaux de mer; huit millions sur l'île de Wake où l'eau potable est distillée de l'eau de mer et les légumes poussent dans des lits aquatiques spécialement traités; cinq millions sur Guam, au centre des îles sous mandat japonais; un million et demi sur Johnston, deux millions à Palmyre.

Midway, la plus importante après Hawaï, découverte le siècle dernier par le capitaine américain N.C. Brooks, est formée d'une série d'atolls de corail qui enferment une baie de 8 kilomètres de diamètre et de 27 de circonférence. Dans l'enceinte, quatre îles, dont la plus grande mesure un kilomètre et demi, s'élèvent à 15 mètres au-dessus de la mer.

Les îles de Wake forment un atoll en forme d'U, avec un rocher qui complète le rectangle, merveilleux lac d'atterrissage pour hydravions .

Guam, située à l'extrémité sud d'une chaîne de 17 îles, d'origine volcanique, les Mariannas, est à 8.000 kilomètres de San-Francisco, 5.000 de Honolulu, et 2.200 de Manille, et 2.000 de Tokyo. Les autres îles des Mariannas sont administrées par le Japon, sous mandat de la Société de la Nation, butin enlevé à l'Allemagne dans la guerre de 1918.



Le général Sir C. Auchinleck, commandant en chef de l'armée du Proche-Orient, visita plusieurs mess d'officiers à l'occasion des fêtes de Noël. Partout l'accueil le plus chaleureux lui fut réservé. Le voici portant un toast à la santé des officiers d'un mess.

1942, année de la VICTOIRE ?

Au seuil d'une nouvelle année, d'une année de guerre, l'on se demande avec angoisse quels événements nous conduiront à la victoire.

Le conflit ne s'étendra plus. L'année qui s'est écoulée en a délimité les cadres gigantesques. L'Allemagne, se croyant au faîte de sa puissance, s'est tournée à l'Est. Elle a conquis l'Europe. L'on craignait qu'elle ne parvienne en Asie. Le Japon après elle se jette dans une conquête immense. Les Alliés ont fait face à toutes les attaques. S'ils n'ont pas vaincu l'adversaire, ils l'ont contenu au plus fort de son élan. La résistance prélude à une offensive de leur part, un affaiblissement de l'ennemi. « Chaque mois et chaque année qui passe nous verront armés de beaucoup d'armes aussi acérées et aussi destructives que celles avec lesquelles les faiseurs de mal ont essayé d'établir leur détestable domination », dit Churchill. « ...Il y aura trois phases dans la lutte à livrer. En premier lieu, il y a la période de consolidation, de combinaison et de préparation finale. La seconde phase qui s'ouvrira pourrait s'appeler la phase de la libération. Durant cette phase, nous devrons chercher à reconquérir les territoires que nous avons perdus et que nous pourrions perdre...

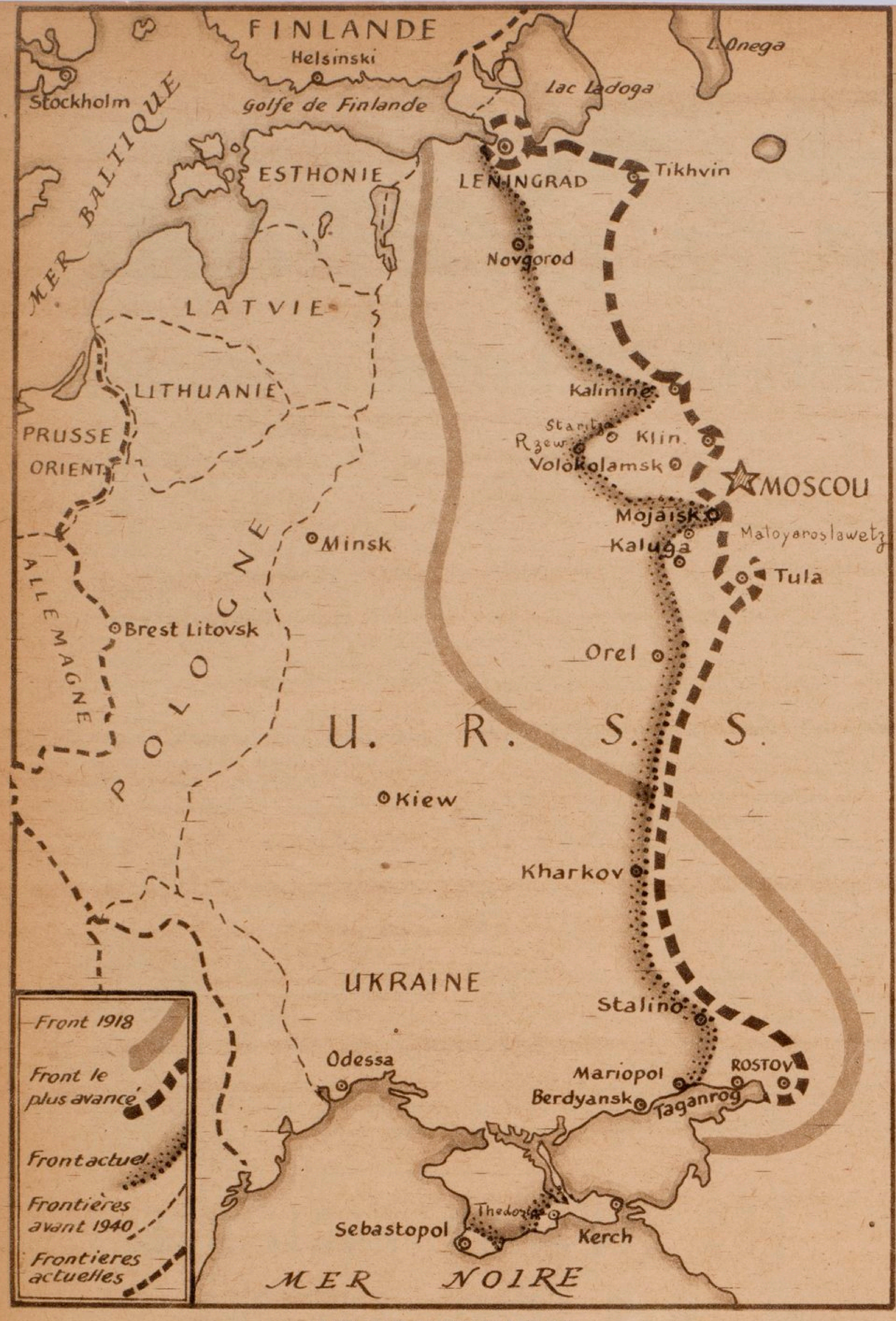
« Il y a une troisième phase qui doit également être envisagée. L'attaque contre les citadelles des coupables en Europe et en Asie... »

Les Alliés s'attendent à une pénible lutte. Peut-être sera-t-elle plus courte que leurs chefs le prévoient.

Un correspondant de guerre, qu'« Images » pressentait au sujet de l'avenir de la guerre, disait qu'à son avis les Allemands étaient déjà battus : « L'an prochain, la défaite se précisera. Elle proviendra d'une rupture intérieure. Les pertes allemandes ont créé une scission entre l'armée et le parti. Hitler a pris le commandement des opérations militaires, parce que les chefs de l'armée l'abandonnaient. Le parti et le peuple le suivent encore. Mais l'armée faiblit entre ses mains. Elle « craquera » comme elle l'a fait en 1918, et le parti et le peuple feront une révolution intérieure. »

Churchill a compté sur un adversaire homogène, qu'il faudrait vaincre par les armes. Il peut arriver qu'il cède par faiblesse intérieure.

Un autre correspondant militaire, moins optimiste, s'attend à la victoire à la fin de 1943. L'Allemagne est très forte et ses réserves abondantes, sauf en huile et en caoutchouc. Elle sera battue quand les Etats-Unis auront atteint le rythme mondial de production de guerre, quand l'Allemagne faiblira, ses meilleures classes anéanties.



LE FRONT RUSSE

La contre-attaque russe se fait de jour en jour plus vigoureuse. Léningrad a été dégagée et plusieurs villes situées à l'ouest de Moscou ont été reprises par l'armée rouge. Les lignes allemandes ont été repoussées sensiblement vers l'ouest, comme on le voit sur la carte. Où s'arrêtera la retraite allemande ?

LES TCHEKNIKS SE BATTRONT jusqu'au dernier Allemand

De temps à autre, un communiqué de guerre du quartier général yougo-lave en territoire occupé nous rappelle les Tchekniks et la lutte qu'ils poursuivent contre les Allemands et les Italiens.

Avant le bombardement sans merci de Belgrade par la Luftwaffe, un chapelet de bombes brisa le monument du petit parc d'Obilice Venac, érigé par les Serbes à l'un de leurs plus grands héros. La grande statue de marbre de Vaoy-vod Vuuk Popovitch — le commandant tcheknik de la Serbie dans la campagne de Salonique de la dernière guerre — tombait tandis que des milliers de Tchekniks de la nouvelle génération descendaient des montagnes et des villages pour combattre le même envahisseur : l'Allemand.

Ces Tchekniks — on les appelle aussi Comitadjis — sont des patriotes serbes, hommes et femmes, jeunes et vieux, qui ont fait le vœu de se battre pour leur pays, **non pas jusqu'au dernier Serbe, mais jusqu'au dernier Allemand, jusqu'au dernier Italien.** Ce sont des villageois et des citadins, des fermiers, des bergers, des marins, de petits commerçants.

Certains d'entre eux ont réuni leurs armes au cours de quatre guerres. L'une des femmes qui répondit au rassemblement des Tchekniks avait 50 ans. Elle fut blessée neuf fois dans la guerre des Balkans et les guerres mondiales, et portait dix ou douze médailles et deux couteaux à sa ceinture.

Des couteaux, des fusils, des bombes, telles sont les armes des Tchekniks. Avec le matériel qu'ils ont capturé aux Italiens et aux Allemands, l'on estime que les Tchekniks, dont le nombre dépasse, dit-on, 150.000 hommes et femmes, ont assez de munitions pour une guerre de longue durée. Des nouvelles par radio émises par des postes cachés de Yougoslavie apprennent que le bombardement et le tir sur les villes et villages serbes et bosniens ont été inefficaces. La campagne tcheknik est fluide, évasive comme le mercure, et s'étend sur des centaines de kilomètres carrés. Les chasseurs errent partout, dans les lignes ennemies, tirant, ruinant, faisant sauter, sabotant, dépouillant des magasins de munitions, bombardant des centres de communication et faisant tomber dans leurs embuscades des patrouilles et même des compagnies entières allemandes et italiennes.

Leur courage est bien représenté par Toga Tankovitch. En 1914, Peter Merkonitch, le roi Pierre I libérateur de la Serbie, envoya l'ordre à son armée d'attaquer le flanc droit des forces austro-hongroises qui pénétraient par les montagnes de la Bosnie orientale.

Le colonel commandant le bataillon serbe dans ce secteur fit venir le chef tcheknik Tankovitch. Il lui expliqua qu'il ne pouvait pas se passer d'un seul homme de son bataillon fatigué. Tankovitch pouvait-il conduire une attaque tcheknique contre les Autrichiens? Il le ferait, mais il faudrait de la nourriture pour ses 300 hommes. Le colonel n'avait pas de nourriture à leur donner.

« Mangez des loups », leur dit-il. Tankovitch lança ses hommes à travers les montagnes de Bosnie, mangea des loups avec eux, rencontra les Autrichiens, dispersa une demi-division, coupa leurs voies de renfort et fit sauter un magasin de munitions. Tankovitch fut tué. Quand les Autrichiens occupèrent Belgrade en 1915, ils creusèrent la tombe de Tankovitch et éparpillèrent ses restes parmi les corps des paysans pendus sur la place du marché de Kralja Milana.

* * *

Dans un éloge des guerriers tchekniks, le poète croate Mahurincitch écrivit : « ...Ils sont accoutumés à mourir. »

LES CHASSEURS DE LA MORT

Récemment, les Anglais annoncèrent qu'ils utilisent une nouvelle arme dans la bataille de l'Atlantique. C'est un Hurricane de la défense terrestre, porté sur le pont des vaisseaux marchands et catapulté dans l'air, lors d'une attaque de bombardiers ennemis.

S'ils survivent à la bataille aérienne, les pilotes ont trois chances de s'en tirer : 1) atterrir si la terre est proche ; 2) se poser sur l'eau près d'un bateau ; 3) flotter à la dérive avec un canot en caoutchouc et espérer une rencontre. En plein Atlantique, aucune de ces éventualités ne risque de se produire.

Au premier essai, avec un seul avion par convoi, les volontaires du suicide prouvèrent leur efficacité en surprenant les bombardiers allemands. Les Anglais gardèrent le secret quelque temps, pour surprendre les avions allemands et leur faire croire qu'un porte-avions était proche.

SANS IMPORTANCE

Une histoire soufflée à Berlin. Le lendemain d'un raid de la R.A.F. sur une ville Allemande, une voix faible, mais persistante, appelait sous les ruines d'une maison.

Une équipe de secours travaille d'arrache pied et déterre... un perroquet qui criait sans fin : « Dommage sans importance, dommage sans importance, dommage sans importance. »

LA GUERRE SUR TOUS LES FRONTS

EN LIBYE

La lutte se concentre autour d'Agedabia, à 180 kilomètres au sud de Benghazi. Les Anglais ont encerclé les forces allemandes, nettoyé les îlots de résistance au nord de la ville. Ils attaquent les positions de retranchement de Solloum et occupent Bardia. Ils ont pris l'offensive partout et cherchent un engagement qu'ils ne craignent pas. Les Allemands semblent avoir renoncé à envoyer des renforts en nombre suffisant pour tenir tête aux alliés. La tactique suivie tend à restreindre les pertes et à offrir le moins de prise possible à un adversaire dangereux. Malheureusement pour les Allemands, le terrain ne se prête pas à cette tactique. Il est difficile de camoufler des tanks et des hommes dans le désert. Les surfaces planes, les faibles dénivellations, l'absence de végétation rendent l'ennemi visible à longue distance, surtout aux yeux des aviateurs. La seule méthode consisterait à éparpiller les véhicules et les avions sur de larges espaces. Opérations dangereuses, qui gênent un ralliement des forces pour une contre-attaque, et obligent seulement l'adversaire à plus de persévérance.

EN RUSSIE

Les Allemands subissent les affres d'une saignée à mort que les chefs ne comprennent pas. Ils voudraient l'éviter, l'étancher, mais ils n'y parviennent pas. Les Russes ont repris Kalouga, sur le front de Moscou, à 170 kilomètres au sud-ouest de la capitale, accusant leur succès par la chute de Stantza et de Malo Yaroslavetz. L'ennemi est partout sur la défensive, comme le met en valeur le message du Nouvel An du Führer au peuple allemand : « Nous ne pouvons que prier le Tout-Puissant de nous donner la force de tenir » disait-il. Les nazis essayent de maintenir leurs communications avec les fronts du Nord par Smolensk. Les contre-attaques russes sur leurs flancs les obligent à des concessions territoriales constantes. Le siège de Léningrad est abandonné. La prise de Novy Kirischi isole la ville de Novgorod sur le lac Ilmen, de Léningrad. Les forces allemandes du nord sont séparées, les voies de chemin de fer ne leur sont d'aucune utilité.

Dans le sud, les Russes ont débarqué en Crimée et, partant de la rive du Caucase, ils reprennent Kerch et Théodosia. Ils réussissent l'opération que les Allemands tentaient en vain. La retraite du sud est aggravée et, au printemps, le double mouvement partant de la Crimée et des rives de la mer d'Azov anéantira la pointe allemande de l'Ukraine.

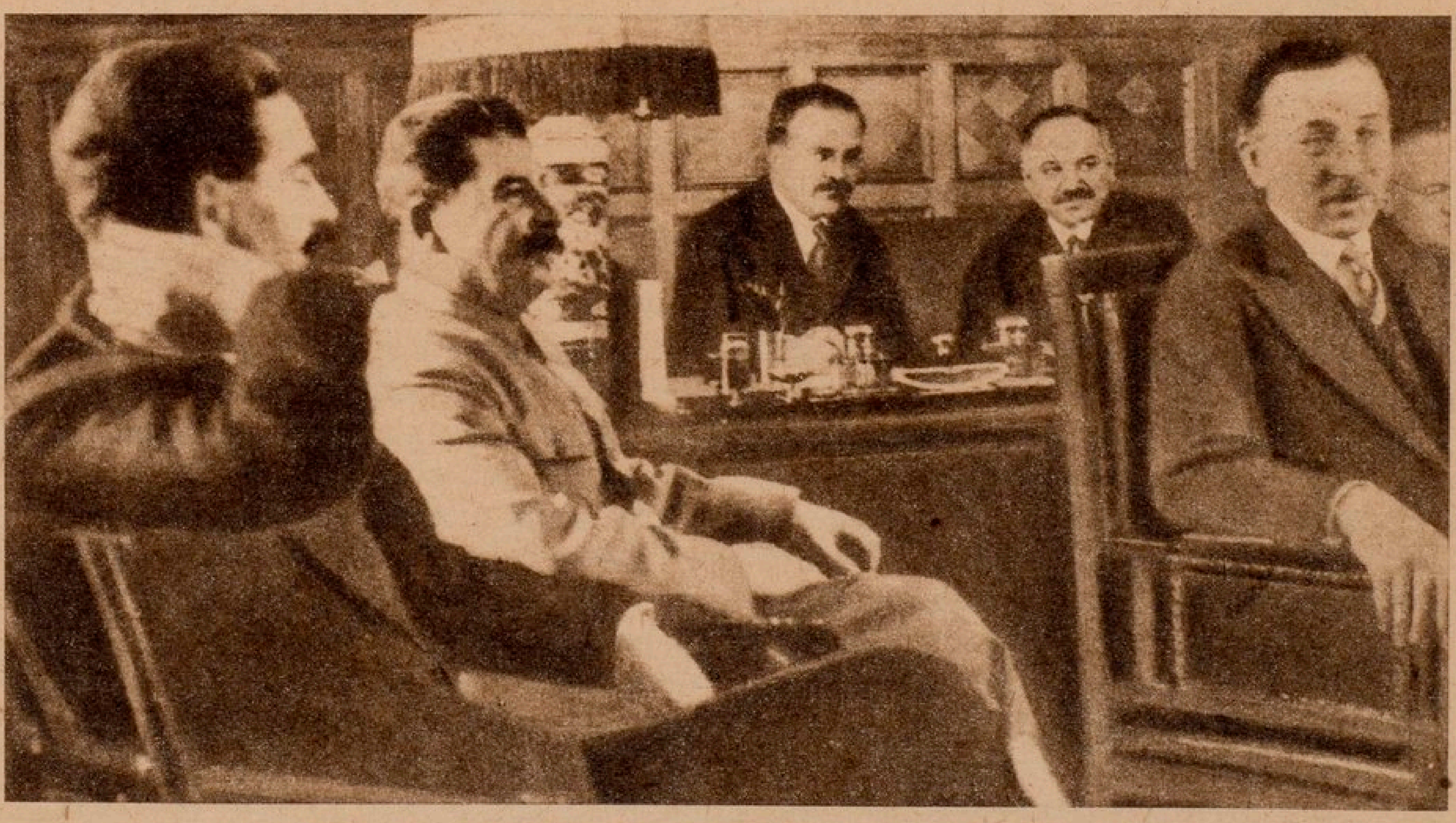
EN EXTREME-ORIENT

La situation s'aggrave dans les Philipines. Les Japonais ont encerclé Manille et occupé la ville évacuée.

En Malaisie, les Japonais ont pris Ipoh au nord-est de la péninsule malaise, et Kuantan au nord-est. Ils sont encore loin de Singapour que les Anglais sont décidés à défendre jusqu'au dernier homme.

L'Etat de Sarawak, dans l'île de Bornéo est investi par les Japonais, qui effectuent également une attaque sur l'île proche des Celbes. Mais les forces britanniques du Bornéo britannique et celles évacuées de Sarawak ont pris contact avec celles du Bornéo néerlandais. Les Hollandais ont jusqu'ici manifesté une grande vitalité, coulant de nombreux navires de guerre et transports japonais et tenant en échec les offensives ennemies.

Une offensive nippone au nord de Hong-Kong, à Kowloon, neutralise les efforts chinois de soulager les troupes alliées en Birmanie et en Malaisie. Le Japon jouit d'une liberté maritime relative qui lui permet d'accuser ses succès initiaux. Dès que les renforts de la flotte américaine parviendront en nombre suffisant, l'aspect terrestre de la bataille s'effacera ; la guerre navale reprendra la première place.



EDEN A RENCONTRE STALINE EN 1935

Anthony Eden revient de Moscou. L'apparence élégante et la manière aisée cachent chez lui beaucoup de détermination et de travail. Quand l'on parlait de révolution, quand des troubles se faisaient sentir, il était Conservateur ; mais il était de ces Conservateurs avisés, qui croient que leur tâche exige beaucoup de réflexion et d'a-propos. Il vit, de prime abord, que la sauvegarde de l'Empire Britannique et du monde appartenait à la Société des Nations.

« Beaucoup d'entre nous qui se sont battus dans la Grande Guerre ont senti que s'ils survivaient, ils devaient dévouer leurs énergies à l'établissement d'une règle légale dans les affaires internationales. « Sans elle, une paix ne pourra jamais être assurée », disait-il à Genève. Le 24 mars 1935, il accompagne le ministre des Affaires Etrangères, Sir John Simon à Berlin pour discuter des perspectives d'une participation allemande dans un pacte d'assistance mutuelle en Europe Orientale. Hitler ne voulut envisager aucun pacte comprenant la Russie.

Le 28 mars, il partit seul à Moscou, et conféra avec Staline, Molotov, Maisky, Ambassadeur des Soviets à Londres, et Litvinoff, au Kremlin. Les Russes auraient signé un pacte de « Locarno » de l'Est, semblable à celui de la France, l'Angleterre et l'Italie, mais les négociations n'aboutirent pas.

Ses missions actuelles sont plus décisives...

Pertes mensuelles en milliers de tonnes

600 500 400 300 200 100 0

1939 1940 1941

538527 98606 581251 352012

Pertes des derniers 5½ Mois

Sept. Oct. Nov. Déc. Jan. Fév. Mars Avril Mai Juin Juil. Août Sept. Oct. Nov. Déc. Jan. Fév. Mars Avril Mai Juin

LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE

Au cours d'une conférence de presse à Ottawa, M. Churchill a révélé que les pertes maritimes subies dans l'Atlantique pendant la période de cinq mois et demi qui viennent de s'écouler, est le cinquième des pertes enregistrées au cours des cinq mois précédents. Cette déclaration sensationnelle est illustrée par ce tableau qui a été dressé grâce à diverses informations émanant de personnalités britanniques responsables.

MANILLE, perle du Pacifique

La capitale des Philippines que les troupes américaines et philippines viennent d'évacuer a été décrite par Titayna comme la « perle du Pacifique ». La civilisation américaine y côtoie la civilisation espagnole. A côté d'un building comme on en bâtit à New-York ou à San-Francisco on trouve une église renaissance, vieille de 300 ans.

La capitale des Philippines est coupée en deux par le Pasig.

La ville elle-même se compose de deux parties bien différentes. L'ancien quartier est entouré d'un mur de 10 mètres de hauteur et de deux mètres et demi d'épaisseur qui a résisté aux ravages du temps. Ce quartier qui est une véritable cité, est appelé « intramuros ». On y trouve les vieilles églises des Dominicains et des Franciscains, de véritables chefs-d'œuvre comparables aux plus belles cathédrales d'Europe, bâties au début du 17e siècle. C'est à « intramuros » que l'on trouve aussi la vieille université de Santo-Tomas, fondée en 1619, par les Dominicains, le collège de San-Juan de Latran, la bibliothèque des Philippines dont les 100.000 volumes détruits par le bombardement japonais, constituaient une collection unique et irremplaçable sur les origines, l'histoire et les dialectes des races de l'archipel.

Intramuros c'est donc le passé, un passé charmant et qui n'a pas d'égal, dit Titayna, dans aucun pays du monde.

Mais dès qu'on sort du vieux quartier, on se trouve transporté dans un autre monde. L'avenue Taft, une des rues les plus longues du monde, bordée d'immeubles modernes, a quarante mètres de large.

C'est dans cette partie de la ville que se trouve l'Université des Philippines et ses 5.000 étudiants.

Un peu plus loin, c'est le quartier des affaires: la circulation est intense, le commerce chinois voisine avec le japonais. Plus loin encore ce sont les quartiers populaires grouillant, comme Canton ou Shanghaï, d'une foule humaine.

•

Manille est une ville d'un demi-million d'habitants. Le climat est chaud et une pluie tropicale inonde la cité pendant la moitié de l'année. Le cours du Pasig grossit à un tel degré durant la saison des pluies, que dans de nombreux quartiers on a recours à des barques pour la circulation.

La capitale est bâtie sur une baie immense de 150 kilomètres carrés à laquelle on n'a accès que par un étroit chenal dominé par la presqu'île fortifiée de Corregidor, qu'on a appelée le « petit Gibraltar » et par les îlots, également fortifiés d'El-Fraile et d'El-Carabao.

Manille compte 60.000 étrangers dont 40.000 Chinois, 6.000 Japonais, autant d'Américains. Le reste est composé de Britanniques, d'Indiens, de Français, etc.

L'instruction est obligatoire à Manille. Tout le monde sachant lire et écrire, un grand nombre de journaux, quotidiens, hebdomadaires, mensuels, en anglais, espagnol et dans les nombreux idiomes du pays y sont publiés. Il y a 15 quotidiens à Manille et au moins 50 hebdomadaires. Certains des quotidiens adoptant la formule américaine mettent en vente le dimanche un journal de 60 à 80 pages au prix modique de 10 centavos, et le voyageur débarquant pour la première fois à Manille est surpris de voir le charretier s'arrêter pour acheter son journal.

BOMBES DE BOIS

Dans le nord de la France, les Allemands ont construit un aérodrome factice. Des hangars de toile camouflés, des avions de bois, étaient éparpillés sur le terrain d'atterrissage.

Une escadrille de la R.A.F. de passage au-dessus de la région le bombarda avec des bombes de bois !

LES ASTRES ET LA GUERRE

...En 1942, le vainqueur n'aura plus confiance dans les armées

Les prophéties que nous publions ici de Sainte Odile, Tolstoï et Nostradamus ne manqueront pas d'intéresser les esprits curieux. Toutes ont prévu le présent conflit et toutes concordent sur un point : l'Allemagne ne gagnera pas la guerre.

L'ANNEE DE LA VICTOIRE

Sainte Odile, patronne d'Alsace, naquit en 657. Elle était la fille d'un grand seigneur alsacien, qui l'éloigna de lui parce qu'elle était aveugle. Quelques années plus tard, elle recouvra miraculeusement la vue. Elle retourna chez son père, qui promit de satisfaire tous ses désirs. Odile demanda qu'un château de la famille fût transformé en couvent, et exprima son désir de devenir religieuse. C'est au cours de sa vie pieuse qu'Odile eut la vision du monde futur.

Voici comment se termine la prophétie de Sainte Odile :

« Et la guerre sera très longue, et le conquérant aura atteint le faîte de sa gloire vers le milieu du sixième mois de la seconde année de guerre. » (Mars 1941).

« Puis ce sera le commencement du déclin. Cette seconde partie de la guerre durera la moitié de la première période (Ceci nous mène en Décembre 1941)

« La guerre sera fertile en surprises qui ébranleront les hommes du monde. Vingt nations prendront part au conflit. Dans la citadelle des citadelles, éclateront des combats entre frères. Des femmes se soulèveront contre le maître et voudront le lapider. Des prodiges auront lieu en Orient où le Croissant et la Croix seront unis. »

(Ce qui précède semble indiquer que la Turquie entrera en guerre aux côtés des Démocraties. La citadelle des citadelles est peut-être Rome.)

« La troisième période sera la plus courte, et le vainqueur n'aura plus confiance en ses armées. Ce sera la période d'invasion, parce que de tous côtés, le pays du conquérant sera envahi. Sur des montagnes, le sang coulera à flots et ce sera la dernière bataille. »

D'après Sainte Odile, la guerre se terminera donc cette année, par la victoire des Alliés.

ETATS-UNIS DES NATIONS

La prédiction de Tolstoï remonte à 1910, quelques mois avant sa mort. Les conditions présentes y sont prévues avec une exactitude frappante :

« Je vois, flottant sur la mer du destin des hommes, une énorme silhouette d'une femme nue. Elle est extrêmement belle et ses bijoux ont un éclat incomparable. Toutes les nations se précipitent vers elle, essayant de s'attirer ses faveurs. Mais comme une éternelle courtisane, elle sourit à chacun et ne se donne à personne. Sur son front, son nom est inscrit en lettres de diamants : « COMMERCE ».

« Elle possède trois bras, au bout desquels elle brandit trois torches : la guerre, l'hypocrisie et le droit. Inlassablement, la femme parcourt le monde, mettant le feu aux villages, aux métropoles, aux nations à l'aide d'une de ses torches. La grande conflagration commencera vers 1912 dans les pays de l'Europe du Sud-Est.

Mais c'est en ce qui concerne la période de l'après-guerre que la prophétie de Tolstoï devient plus intéressante. L'alliance anglo-américaine y est prévue :

« La fin de la grande calamité marquera une nouvelle ère politique pour le vieux monde. Il n'y aura plus de pays, mais des empires et des royaumes. Le monde sera une Confédération des Etats-Unis des nations. Quatre grands géants subsisteront seulement : les Anglo-Saxons, les Latins, les Slaves et les Mongols.

LES ANGLAIS EN FRANCE

Nostradamus, l'astrologue de la reine Catherine de Médicis est célèbre.

Dans ses quatrains presque toujours sybillins, des interprétateurs ont pu tirer les prévisions d'événements qui se sont passés au cours de cette guerre :

« Les efforts d'aquilo seront grands, sur l'Océan la porte demeurera ouverte, Londres tremblera : elle ne sera plus protégée par les voiles. »

Quelle évocation plus claire pourrait-on avoir du blitz sur l'Angleterre ?

« Le Grand Neptune sera entraîné dans une guerre en même temps que le peuple gaulois ; les îles souffriront d'avoir négligé de s'armer ». Allusion à l'état de désarmement dans lequel se trouvait la Grande-Bretagne avant la guerre.

Une autre prophétie prévoit que les Anglais occuperont la France du Sud-Ouest. Voici une prédiction concernant l'Italie :

« Naples, Palerme et toute la Sicile seront occupées de force par des étrangers ». Ceci se réfère probablement à l'occupation de la péninsule par les Allemands.

Et voici pour la France :

« Les chefs de la ville rebelle combattront avec acharnement pour recouvrer la liberté ; il y aura une hécatombe d'hommes, des cris et des pleurs à Nantes ».

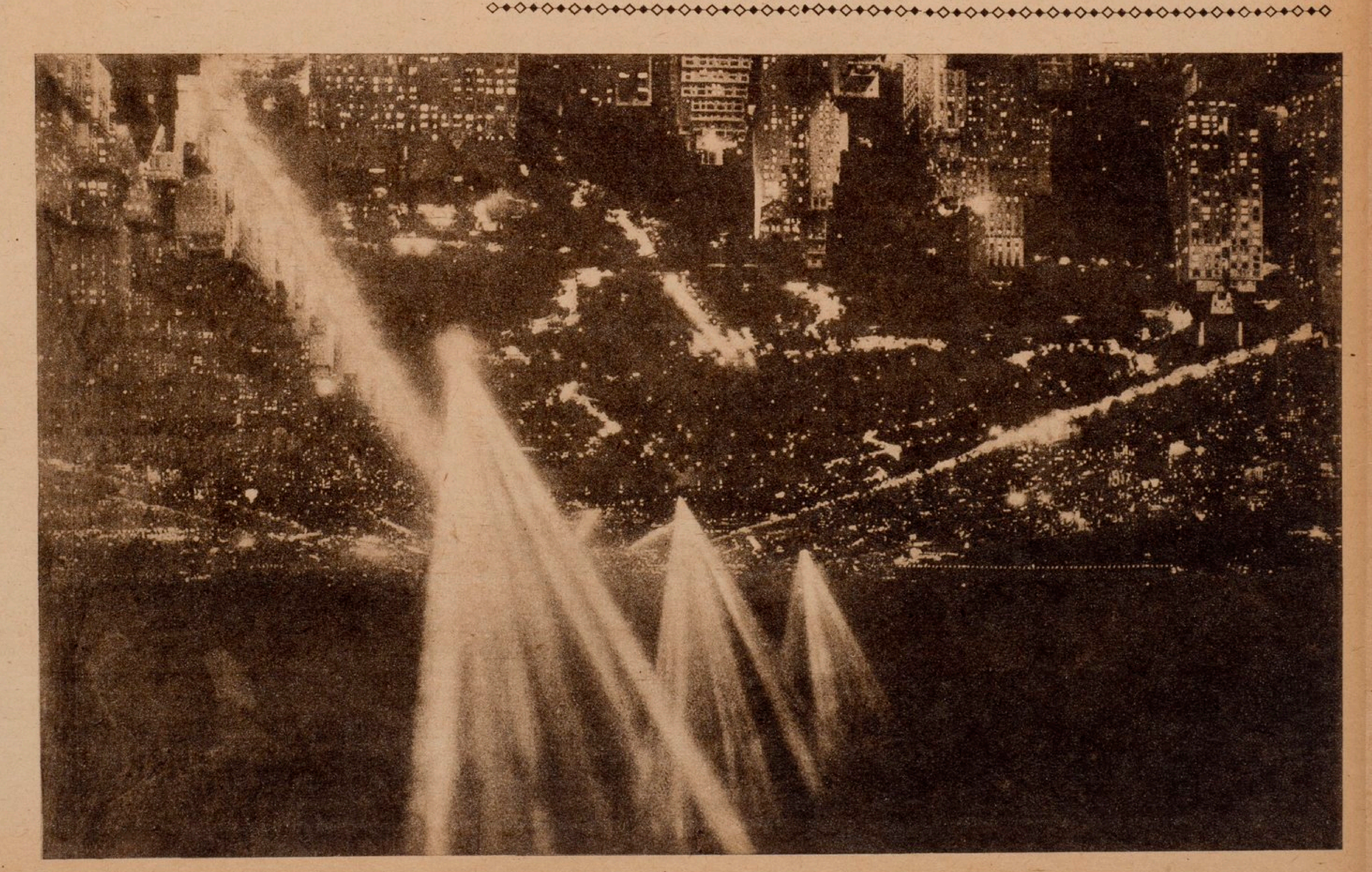
Quant à la puissance de Hitler elle est destinée à disparaître bientôt :

« Pendant neuf ans, le règne du tyran tiendra. Puis il sombrera dans le sang. Un peuple sans foi ni loi périra, détruit par un peuple plus aimable. »

Si l'on compte neuf ans à partir de la prise du pouvoir par Hitler on aboutit en janvier 1942. Mais les prophéties de Nostradamus ne se réalisent pas à un mois près. Nous devons donc lui faire crédit pendant quelques mois en plus, car :

« Septembre : Armes et meurtres cesseront, mort des séditieux ; le vin ne sera pas abondant, le malin sera attrapé par un plus malin, et la France ressuscitera plus victorieuse que jamais. »

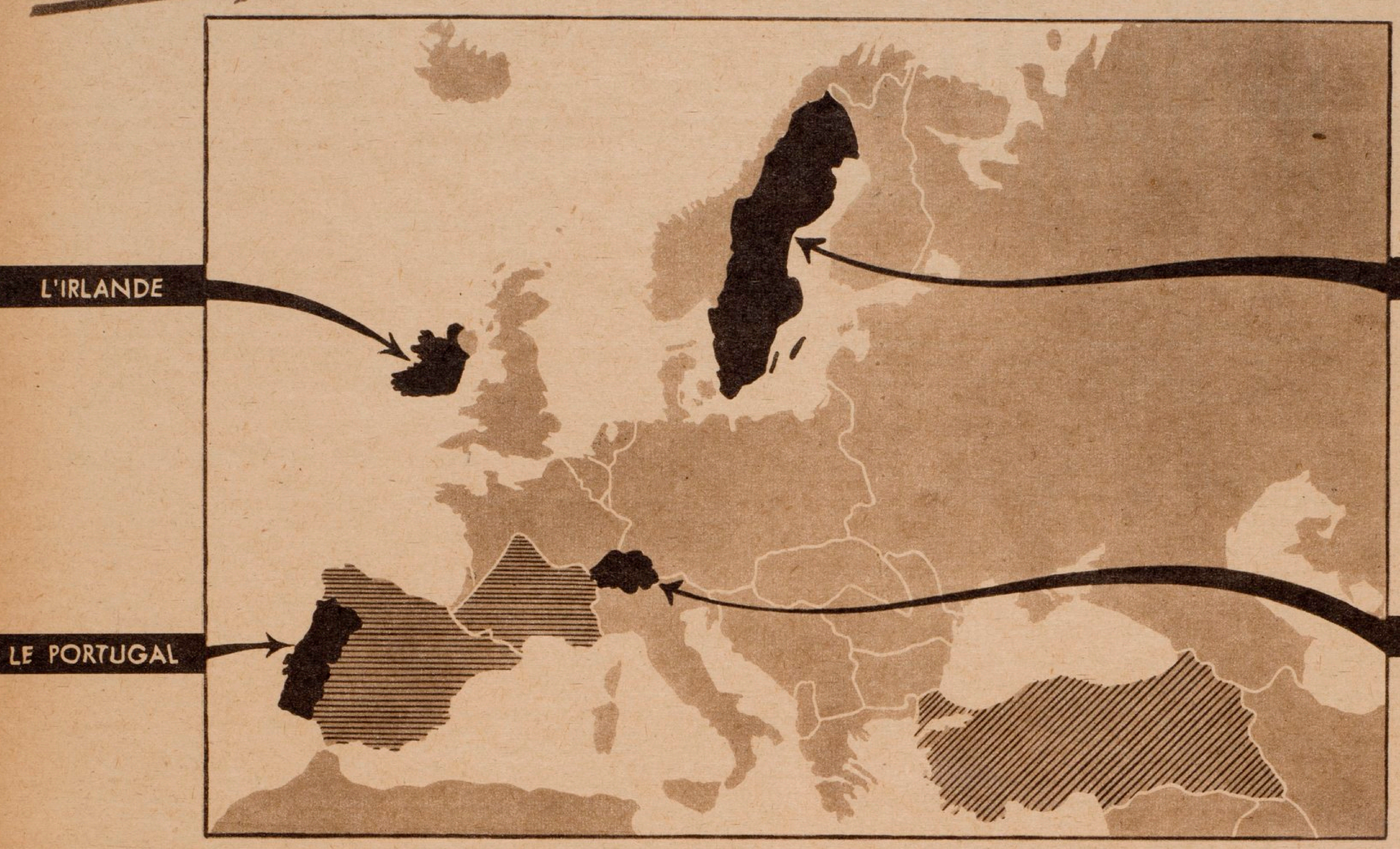
Espérons donc pour Septembre 1942.



LA DEFENSE DE NEW-YORK →

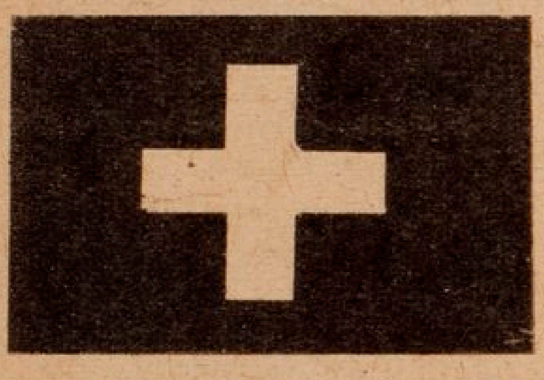
Depuis quelque temps déjà, New-York a pris ses dispositions en prévision d'attaques aériennes, et des exercices de défense ont été faits sur une large échelle. Cette remarquable photographie a été prise la nuit, pendant que les immenses projecteurs de New-York, sont en plein fonctionnement. 400 avions sillonnent le ciel, simulant une attaque aérienne.

La Guerre CHEZ LES NEUTRES



LA SUISSE

a mobilisé le 1/6ème de sa population



Il y a sept cent cinquante ans, le 1er août 1291, les habitants des vallées d'Uri, de Scwyz et d'Untervalden, renouvelant un pacte scellé depuis des temps reculés, se constituaient en une Ligue Perpétuelle de défense contre toute agression de l'étranger. Dans la prospérité comme dans l'adversité, au hasard du déroulement des siècles, cette ligue demeura fermement attachée à ses principes. Actuellement, elle est devenue la Confédération Helvétique, qui peut-être servira de base à la reconstruction politique de l'Europe.

•

L'anniversaire de 1941 fut célébré dans toute la Suisse dans un esprit de sobre recueillement: parmi les petites nations au centre de l'Europe, la Suisse est la seule qui soit parvenue à conserver une position neutre. Mais de lourds dangers planent sur cette neutralité.



Un groupe de soldats-skieurs suisses escaladant un pic à l'aide de leurs patins.

La République helvétique est entourée de tous côtés par l'Allemagne ou par des pays contrôlés par l'Allemagne.

Dès septembre 1939, la mobilisation générale fut décrétée dans tous les cantons: un million d'hommes, sur une population totale de 6 millions, revêtit l'uniforme et prit les armes. Mais l'entretien sur un pied de guerre du sixième de la population n'a pas été sans provoquer une perturbation économique des plus aiguës, dans ce petit Etat. D'autre part, sa dépendance de l'étranger, en ce qui concerne les denrées alimentaires, sa situation géographique, ont contribué à instaurer un niveau de vie bien au-dessous de celui auquel les Suisses avaient été accoutumés. Le rationnement a fait son apparition dès le mois de janvier 1940. Bientôt, pour beaucoup d'articles de première nécessité, les cartes devinrent inutilisables: l'huile pour la salade, par exemple, est aujourd'hui un véritable mythe en Suisse. Les bouchers ferment leurs magasins trois fois par semaine. Quant aux denrées non rationnées, elles ont enregistré une baisse incroyable dans la qualité. La crème fouettée a disparu. Seul du chocolat-cacao peut être encore trouvé sur le marché. Depuis le mois d'août dernier, le lait et le fromage, produits principaux de ce pays, ont été rationnés.

Le Suisse, qui jouit de la réputation de l'« Européen qui se lave le plus souvent » ne dispose d'eau chaude qu'une fois par semaine, du samedi à 6 heures au dimanche à 6 heures. Aussi, le samedi soir, les rues des villes suisses sont désertes: toute la Suisse prend le bain chaud. Le problème du chauffage pourrait être résolu facilement en déboisant certaines régions. Mais il n'existe pas un Suisse qui ne serait joyeux de sacrifier tout son confort pour conserver ses forêts.

•

Il va sans dire que, dans ces conditions, les industries helvétiques subissent un dommage énorme. L'industrie hôtelière est morte. Elle a sombré dans une véritable banqueroute. La plupart des grands hôtels sont tellement endettés, qu'ils sont devenus la propriété des banques. Les institutions financières ne les saisissent pas pour la simple raison qu'ils ne veulent pas en devenir les acheteurs. L'industrie des montres souffre particulièrement du terrorisme économique exercé par le Reich. Presque toutes les grandes fabriques de montres de réputation mondiale, sont fermées. Les chômeurs sont absorbés par l'armée, mais ceci ne résoud pas le problème de la subsistance de leurs familles. Seules les usines Sulzer à Winterthur, les usines Brown-Boveri à Baden et la Oerlikon Corporation à Zurich travaillent à plein rendement, mais leur production est exclusivement réservée à l'Allemagne.

Depuis des siècles, les Suisses n'avaient pas connu la misère. Aujourd'hui, la Suisse, qui comparativement aux autres pays d'Europe est encore un paradis, affronte des problèmes angoissants. Sur la grande place de Genève, presque déserte, les rideaux de fer des grands hôtels sont baissés et les portes sont fermées. Le « Beau Rivage », où la princesse Elisabeth d'Autriche trouva la mort et où Edouard Bénès signa le pacte de la Petite Entente, l'hôtel Métropole, dans lequel Stresseman, Briand et Austin Chamberlain avaient rêvé ensemble d'une Europe en paix, sont tous deux fermés. Dans les restaurants, le service à la carte a été supprimé; les clients disposent seulement d'une table d'hôte dont les mets sont limités, et à laquelle il manque la viande trois fois par semaine. Dans les rues, le trafic est limité à la circulation des bicyclettes.

Les parcs, qui ornaient naguère presque toutes les villes de la Suisse, sont en voie de disparition. Sur les rives du Rhin à Bâle, dans le grand parc qui s'étend derrière l'hôtel des « Trois Rois », des plants de salades sont alignés. Et à Genève, le parc Bertrand et les splendides jardins d'Ariane autour du siège de la Société des Nations, ont été transformés en champs de pommes de terre.

Ilots de paix dans l'Europe en guerre, quatre petits pays — la Suisse, le Portugal, la Suède et l'Irlande — ont vu leur vie économique et sociale profondément modifiée par le conflit.

La guerre économique ne les a pas épargnés, mais ils mènent quotidiennement la lutte pour éviter d'être entraînés aux côtés des belligérants.

CONSERVERONT-ILS LEUR NEUTRALITE ?

•

La Suisse est devenue, à son corps défendant, un des principaux centres financiers de l'Allemagne. Ceci ne veut pas dire que les disponibilités suisses ont été transférées aux nazis. Les réserves d'or ont été expédiées en grande partie aux Etats-Unis. Le reste est enfoui dans les profondeurs du Saint-Gothard, sous la garde d'une puissante charge de dynamite. Des milliards peuvent être ainsi détruits à jamais en un seul instant.

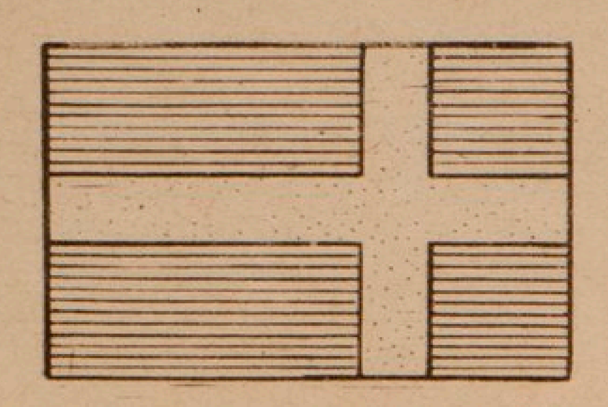
Mais l'Allemagne a tout de même réussi à se servir de la Suisse pour se livrer à des transactions financières profitables.

Des sommes formidables que les nazis prélèvent en France à divers titres, indemnités d'occupation, confiscations etc., sont introduites discrètement en Suisse. La Banque Nationale Suisse est obligée d'acheter ces devises à un taux imposé: 25 francs suisses les 1.000 francs français. Ainsi, la Suisse est contrainte, par un chantage économique, d'acquérir en grandes quantités, une monnaie dévaluée, à un prix qu'il ne lui est pas permis de débattre.

(*Lire la suite à la page 18*)

LA SUEDE

prête à défendre sa sonveraineté



La Suède craint la propagande. S'il est difficile de demeurer neutre et d'accomplir une mission humaine, de servir de trait-d'union impartial entre les pays en guerre, il l'est davantage, d'imposer la dignité de son attitude au monde. La propagande habile, arme efficace, est utilisée par les belligérants. Elle noircit l'adversaire, fausse les intentions suédoises. L'on déclare que la Suède était de sympathie allemande.

La nation entière s'est rangée derrière une politique de stricte neutralité. Ce n'est pas la position la plus aisée. La carte éclairera aisément le lecteur. Du courage, des sacrifices supportés par tous, une décision de s'écarter du conflit, de se faire respecter par chaque grande puissance: Cette attitude montre une Suède prête à défendre sa souveraineté, à prendre les armes. Mais elle ne craint qu'une puissance — le mauvais voisin qui a violé le Danemark et la Norvège.

En 1936, les dépenses militaires suédoises ne dépassaient pas 148 millions de couronnes annuelles. L'année budgétaire 1er juillet 1938 - 30 juin 1939 prévoyait 230 millions, et l'année 1940 - 41 2.400 millions de couronnes soit 100 millions de livres.

L'armée mobilisée est de 700.000 hommes, sur un pays de 7 millions d'habitants.

Les Suédois veulent maintenir cette culture nordique libertaire et socialiste issue de la lutte et de l'effort séculaire. Une Scandinavie libre est une condition de l'avenir heureux du Nord de l'Europe. Le sort terrible des autres pays scandinaves a excité leur indignation et leur pitié, mais ils sont impuissants. Ils ne peuvent vivre que par le commerce avec l'Allemagne et les pays occupés.

M. Hansson, président du Conseil et chef du parti socialiste, dont les opinions personnelles sur le nazisme sont faciles à imaginer, a néanmoins déclaré l'an dernier que le gouvernement allemand avait fait une démarche auprès du gouvernement suédois, exprimant le désir que la Suède observe une stricte neutralité. Mais il avait décrété l'état de protection aérienne partielle, portant au plus haut degré, la préparation du personnel affecté à la défense contre-avions.

Lors de la guerre de Finlande, l'intervention militaire fut déclinée, car elle aurait entraîné la Suède dans la Grande Guerre. La Suède n'était revenue sur aucune de ses obligations. Le passage par la Suède de troupes étrangères, avait été refusé parce que cela aurait exposé le Nord au danger d'être transformé en champ de bataille.

Ainsi le petit peuple maintien sa ligne de conduite malgré les périls qui l'entourent. La Suède, cernée par la Finlande, la Norvège occupée, sans accès à la Russie, aurait pu être poussée par Hitler a abandonner sa neutralité. Mais il ne l'a pas fait. A l'étranger, la Suède représente les intérêts des belligérants: britanniques en Hongrie, allemands en Egypte, avec une égale impartialité.

M. Danielson, ministre de Suède, nous expose avec beaucoup de vigueur, son point de vue, dans la pièce moderne et nue de ses bureaux de Guizeh.

— Point de déclarations officielles, me dit-il. Notre force réside dans ce mutisme franc et résolu.

La Suède est allée loin dans les progrès sociaux. Un pays couvert par les neiges une grande partie de l'année, dotée de houille blanche et fer, a su développer une remarquable industrie, organiser sa politique ouvrière. Une constitution à la fois monarchiste et socialiste, semblable à celle de l'Angleterre mais plus radicale, présente l'antithèse de la dictature nazie.

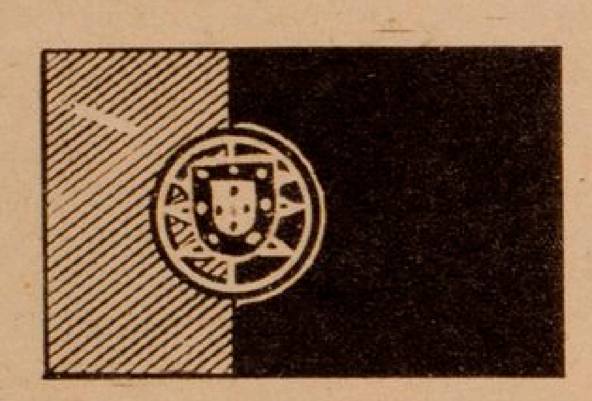


M. Danielson, ministre de Suède au Caire.

Tout le monde souffre en Suède. Les marchandises étrangères font défaut autant qu'ailleurs. Mais la détermination des Suédois demeure, de forger leur civilisation par de nouveaux sacrifices.

LE PORTUGAL

maintient avec peine sa neutralité



Les événements de 1940 firent rejaillir le Portugal au premier rang de l'actualité, et pour la première fois depuis un siècle, l'attention du monde fut concentrée de nouveau sur la portion occidentale de la péninsule ibérique.

Après avoir traversé une période pénible, l'économie portugaise a retrouvé le chemin de l'équilibre, sous la direction d'un dictateur, Oliveira Salazar, un professeur d'école qui s'avéra être un homme d'Etat remarquable.

•

Dès le début de la guerre, la République portugaise fit une déclaration de stricte neutralité. Jusqu'à maintenant, cette neutralité a été respectée par les belligérants. Mais des doutes subsistent quant à leur attitude dans l'avenir. La frontière du Portugal borde un pays gouverné par un gouvernement fasciste: l'Espagne. La guerre civile, la victoire de Franco, l'immixion germano-italienne, ont été autant d'événements qui ont failli compromettre à plus d'une reprise, au cours de ces dernières années, l'intégrité territoriale et la liberté du Portugal. Il existe pourtant un facteur qui explique pourquoi il est de l'intérêt de tous les pays en guerre, que le Portugal demeure neutre. Une visite à Lisbonne, capitale et centre nerveux de la République de Salazar, suffit à expliquer pourquoi, tant les Alliés que les pays de l'Axe, s'efforcent de ne pas entraîner ce pays dans la guerre.

Lisbonne est devenue la soupape de l'Europe. C'est un canal, unique au monde, à travers lequel s'écoule tout ce qui reste comme trafic entre l'Europe occupée et le reste du monde. Par milliers, des gens qui essayent d'échapper aux nazis, ont envahi la ville. Ceux qui, par contre, désirent rentrer dans les pays conquis par les Allemands, doivent également passer par le Portugal. L'extrémité occidentale du continent européen est devenue le goulot de la bouteille. Un goulot qui permet un passage dans les deux directions. La population des réfugiés est estimée à environ 40.000 européens, qui espèrent obtenir un visa et trouver un passage pour traverser l'Atlantique, 200 qui désirent se rendre dans les pays d'Europe et 600 à peu près qui guettent la possibilité de passer en Angleterre.

Les paquebots qui arrivent à Lisbonne transportent des diplomates, des journalistes, des officiels de la Croix-Rouge, des savants, en route vers les théâtres de guerre, porteurs de nouvelles méthodes médicales, et jusqu'à l'entrée en guerre du Japon, des officiers nippons qui se rendaient à Berlin pour se perfectionner dans l'art de la « blitz-krieg ». Les mêmes navires repartent surchargés de malheureux, qui après avoir réservé leur passage plusieurs mois à l'avance, pleurent de joie lorsqu'ils voient la côte européenne s'estomper à l'horizon.

Mais pour un réfugié qui est arrivé à partir, des dizaines, des centaines demeurent cloués au sol portugais. Les hôtels de Lisbonne sont constamment combles. Plusieurs centaines de réfugiés sont obligés de s'installer à la belle étoile, sur les collines qui entourent la ville. Les plus riches, ceux qui ont réussi à sauver une partie de leurs biens descendent à l' « Aviz », un grand palais blanc qui fut un temps la résidence d'un noble portugais. Le prix de séjour est en moyenne de Lst. 2 par jour.

Les quartiers généraux allemands sont installés au Palacio Hotel, dans l'Estoril, qui abrite également des exilés politiques et d'autres réfugiés. Dans cet hôtel règne une atmosphère particulière. Ce n'est un secret pour personne que toutes les soubrettes et les garçons d'étage sont des agents d'informations à la solde des diverses puissances. Dans les salons du Palacio Hotel, des petits groupes qui chuchotent en aparté, se lancent des regards soupçonneux: le parfait décor pour un roman d'espionnage.

•

La grande majorité des réfugiés est trop pauvre pour prendre une part active à la vie sociale de Lisbonne. Pour ces malheureux, ce sont de longues journées d'attente, des visites sans nombre aux agences de voyage, des stations dans de petits cafés où il peuvent lire un journal gratis, ou bien se concerter sur la façon de s'embarquer. Ils connaissent tous les employés des sociétés de navigation. Ils ont appris à connaître les faiblesses de chacun: ceux qui sont plus aimables l'après-midi, ceux qu'on peut attendrir avec une histoire de détresse, ceux qui ont déjà fait quelque chose pour des cas intéressants. Ces milliers de personnes savent que leurs chances sont infimes, et pourtant, chaque jour, elles stationnent devant les bureaux des agences. Puis, lorsqu'on leur dit qu'il n'y a rien de nouveau, elles s'en vont, errent sans but à travers la ville pendant tout le restant de la journée. Elles flânent devant les vitrines de la Place Dom Pedro, admirent des photos de Spitfires et de Hurricanes exposées dans l'une, des groupes de travailleurs allemands aux dents carriées souriant dans une autre.

•

Les Portugais contemplent avec une espèce d'émerveillement timide et triste la horde ininterrompue d'hôtes qui ont envahi leur pays. Ils sont trop polis et trop bons pour protester, mais ils ont été profondément choqués des mœurs nouvelles que les étrangers ont introduites chez eux. Des femmes s'accoudent aux bars, réservés aux hommes, boivent de l'alcool, sortent seules la nuit et ne portent pas de chapeau. Malgré les efforts de leur gouvernement, les Portugais, relégués au coin de l'Europe, avaient vécu, jusqu'à l'arrivée des réfugiés, dans les traditions du passé se souciant très peu du présent et surtout de l'avenir. Le souvenir de la gloire passée de leur pays est demeuré un culte pour eux, mais ils sont souvent incapables de secouer l'apathie qui les étreint depuis la décadence de leur Empire. Quelques-uns profitent et s'enrichissent en exploitant les immigrants, mais la grande majorité des sujets de Salazar, occupée par la vie de campagne, ne se rend pas compte de ce qui se passe autour d'elle et ne tire aucun avantage matériel de la situation.

Il ne faut pas perdre de vue que le Portugal a toujours été un pays très pauvre. Malgré les efforts de Salazar, les 70 % de la population sont encore illettrés. Les gens du peuple vivent de poisson, de pain et de vin. La plupart d'entre eux marchent pieds nus. La diminution considérable des importations dûe à la guerre n'affecte donc pas profondément le gros de la population. Naturellement, tout est hors de prix au Portugal, mais ceux dont les moyens sont restreints n'ont jamais songé à se procurer des objets que nous considérons comme indispensables.

•

L'attitude de stricte neutralité adoptée par le Portugal, jure avec les intrigues internationales dont son territoire est devenu le théâtre. Pourtant, le gouvernement est très attentif à traiter les belligérants de la même manière. Ainsi, lorsque les cinémas projettent des films d'actualités montrant des scènes de la guerre ou des villes bombardées, les propriétaire de salles doivent faire paraître un avis en portugais, enjoignant aux spectateurs de s'abstenir de toute manifestation.

Par cette politique d'impartialité, Salazar espère réussir à maintenir l'équilibre jusqu'au bout. Autant de temps qu'il put, il s'en tint à l'alliance contractée avec l'Angleterre. Maintenant la situation l'oblige à sourire également du côté de l'Axe. La guerre continue et prend de l'extension. Les possessions portugaises constituent une menace pour les uns et un objet de convoitise pour les autres. Chacun des belligérants désire qu'on lui reconnaisse des privilèges. Les services secrets mènent en sourdine un combat acharné à travers tout le territoire. Pendant combien de temps encore, le Portugal réussira-t-il à se tenir en marge de la guerre?

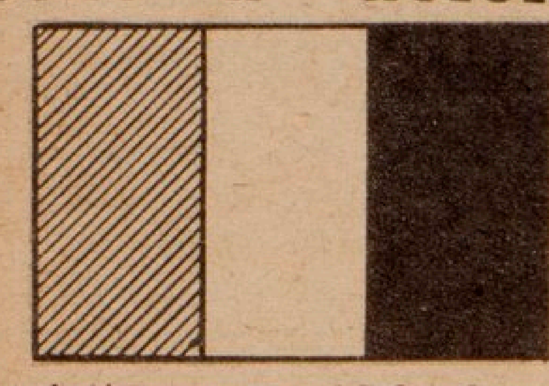
Toutefois, si une fois il faut se déclarer, Salazar se rend bien compte qu'une série de victoires anglaises à travers des siècles n'ont fait que garantir au Portugal son Empire colonial en Afrique et en Asie, tandis qu'une victoire nazie et japonaise lui coûterait non seulement son Empire mais aussi son indépendance.



A Lisbonne, les réfugiés européens envahissent chaque jour le bureau de police pour voir leur séjour prolongé. Précédemment, le Portugal n'accordait qu'un visa de transit, valable pour trois jours. Actuellement il a été prolongé jusqu'à trois semaines.

L'IRLANDE

résolue à défendre son indépendance



Les relations entre l'Irlande et l'Angleterre ont été marquées, pendant six-cents ans, par des querelles sanglantes. Le résultat de ces luttes fut la division politique de l'île: la partie nord fait aujourd'hui corps avec le Royaume-Uni, au même titre que l'Angleterre, l'Ecosse et le pays de Galles, et la portion sud du territoire irlandais s'appelle l'Etat Libre d'Irlande.

Aujourd'hui, l'Irlande du Nord est en guerre aux côtés de la Grande-Bretagne, alors que l'Eire est neutre dans ce conflit.

L'Eire désirerait voir l'unité irlandaise complétée. La partition politique de l'Irlande remonte à 1920. Elle correspond aux réalités raciales, religieuses et économiques. Les « six comtés » du Nord ont une population écossaise d'origine, farouchement protestante, et industrialisée. Le Sud est celtique, catholique, paysan. « Dieu a fait de l'Irlande une seule île », disent les annexionnistes de Dublin. « Et Dieu a fait des îles britanniques une seule groupe », répondent les hommes d'Orange, ainsi nommés d'après le grand chef protestant: Guillaume de Hollande.

Cependant, toutes les factions en Eire, ont mis sur pied un front commun de défense, se rendant compte combien leurs dissentions intérieures pouvaient donner prise aux attaques de l'extérieur. Car l'occupation de l'Irlande donnerait à l'Allemagne des avantages qui sont loin d'être négligeables. Le grand port de Liverpool se trouve à 130 milles seulement de Dublin. La plus grande partie de la côte irlandaise est escarpée et rocheuse, mais pourvue de nombreuses petites baies qui constituent autant de petits ports de mouillage.

Aujourd'hui, la défense de l'Eire est entre les mains de l'armée de 250.000 hommes que de Valera a mis sur pied et équipée autant qu'il l'a pu. Des hommes qui sont décidés à se faire tuer sur place plutôt que de livrer un pouce de territoire à un envahisseur quel qu'il soit. Le principal problème de la défense de l'île consiste à garder 1.200 milles de côtes et d'immenses espaces de plaines pouvant devenir d'excellents champs d'atterrissage.

●

Ainsi, l'Eire tache de monter la garde de sa neutralité. Mais malgré cela, la guerre se fait sentir lourdement sur la vie intérieure de l'île. « Nous sommes la nation la plus bloquée du monde », déclara le président De Valera. D'un côté sont les sous-marins de l'Axe, de l'autre les navicerts et autres restrictions commerciales que les circonstances ont imposées aux Alliés. Le blé, le froment, le coton, le pétrole, l'acier, le bois, le charbon, les machines, le café et le thé sont les produits qui font le plus défaut. Le maintien sur pied de guerre de l'armée de défense soulève la question du ravitaillement des troupes nombreuses.

Au cours de ces dernières années, l'économie de l'Irlande s'est considérablement développée. C'est ainsi que l'industrie du ciment devint une industrie locale. Le sucre est raffiné sur place, les travaux du cuir et la fabrication des chaussures se font en Irlande. Mais tous ces efforts n'ont pas rendu l'île économiquement indépendante. Actuellement, si 93 % des exportations vont à l'Angleterre, soixante-quinze pour cent des importations viennent du Royaume-Uni.

La propagande ennémie a répandu que la cinquième colonne avait recruté dans l'île des adeptes par milliers, que des sous-marins nazis étaient régulièrement ravitaillés dans les ports occidentaux de l'Eire.

Tout d'abord, les sous-marins n'emploient pas l'essence. Pour faire le plein, il leur faut 300 tonnes environ d'huile lourde. Comment les paysans irlandais pourraient-ils transporter de pareilles quantités, dans des régions absolument désertes? Le gouvernement britannique lui-même a démenti, par la bouche de M. Duff Cooper, ces allégations qui n'avaient pour but que de troubler les relations entre l'Irlande et l'Angleterre.

●

En Irlande, il y a seulement 300 sujets allemands: la moitié sont des réfugiés, et les autres résident dans l'île depuis trente ou quarante ans. De plus en plus, depuis le début des hostilités, le désir du peuple de l'Eire de venir en aide aux Anglais s'est affirmé. Cette aide peut s'effectuer sans contradiction avec la neutralité. Des femmes et des enfants de Grande-Bretagne, peuvent trouver la sécurité en territoire de l'Eire. En outre, malgré les difficultés intérieures, l'Irlande peut envoyer des quantités appréciables de produits alimentaires en Angleterre.

Plus de 50 % de la valeur des exportations irlandaises, consistent en bétail: vaches, moutons, porcs et chevaux. Si on y ajoute la viande et la volaille, le montant annuel des exportations atteint Lst. 18.000.000.



M. Eamon de Valera, chef du gouvernement de l'Eire.

●

La question des ports irlandais a soulevé beaucoup de discussions.

M. Churchill, dans un de ses discours, a mentionné le « lourd fardeau » constitué par le fait que les bases irlandaises ne peuvent pas être employées par la marine britannique comme pendant la dernière guerre. Ces bases, qu'un traité librement négotié avait octroyées à l'Angleterre, ont été rendue par Chamberlain en 1939, après que les chefs irlandais lui aient laissé l'impression que l'Angleterre pourrait toujours s'en servir en cas de besoin. Mais De Valera a néanmoins refusé à la flotte britannique l'accès des ports de l'Irlande.

« Si un petit Etat comme l'Irlande est entraîné dans la guerre, disent les Irlandais, nous risquons de perdre tout ce que nous possédons, y compris notre liberté. Nos 250.000 soldats, qui sont fiers d'appartenir à la première génération d'Irlandais indépendants, ne penseront qu'à l'Irlande. Si nous permettons aux Anglais d'user de nos ports, nous ne pourrons plus maintenir notre neutralité. Dublin et Cork seraient probablement bombardés sans pitié. La longueur de nos côtes n'aurait pour effet que d'allonger considérablement la ligne que doit tenir la Grande-Bretagne.

« Nous ne voulons pas surestimer nos forces armées. Nous savons que, seuls, nous ne pourrions pas résister indéfiniment à un ennemi puissamment armé et supérieur en nombre. Mais nous sommes convaincus que notre résistance sera telle qu'un ennemi payera, pour conquérir notre territoire, un prix supérieur à tous les avantages qui pourront résulter pour lui de tenir l'Irlande.

« Si Hitler nous attaque, il se brûlera les doigts. Son agression aura pour conséquence immédiate que l'Eire s'unira avec la Grande-Bretagne dans une défense commune, et cette unité que les conférences et les assemblées n'ont pas réussi à souder, sera achevée. »

On disait en France...

C'est le titre d'un nouveau livre sur la grande tragédie de la France. Un nouveau document à ajouter au dossier déjà volumineux dont l'examen complet ne pourra avoir lieu qu'après la guerre.

Il s'agit, cette fois, de l'œuvre d'un canadien français, Paul Péladeau, qui a séjourné en France au cours de la période qui a précédé l'occupation de Paris et la capitulation de Vichy.

« Dans ces notes de voyage ordonnées d'une façon souvent arbitraire », nous dit l'auteur, « j'ai voulu recréer telle que je l'ai perçue, l'atmosphère de Paris et de la France en guerre. Afin de traduire ce climat, j'ai fait appel à mes observations et j'ai inclus les voix de personnes rencontrées.

« Les témoignages, résumés dans ces pages, ne constituent pas un dossier des tendances politiques de la France. Au contraire, ils n'expriment qu'un aperçu incomplet de problèmes particuliers. Mais tels quels, ces témoignages — mes plus beaux souvenirs — ajoutés à ceux que j'ai recueillis au cours de discussions d'affaires et même dans la rue, peuvent traduire le climat parisien avec ses nuances. Les divers éclairages de la guerre s'y devinent : noblesse et pessimisme, courage et inquiétude, faiblesse et force.

« A un moment grave de l'histoire de la France, le hasard m'a conduit devant tels hommes plutôt que devant tels autres. J'ai parlé avec eux. Lors d'impressionnantes rencontres, j'ai ressenti des émotions. Je transcris maintenant, avec la plus scrupuleuse fidélité, mes réactions d'hier. Je sais que, pour tracer un tableau plus complet et plus objectif de l'opinion française pendant la guerre, il faudrait inclure des entrevues avec des politiciens de gauche et d'extrême-gauche. Néanmoins, les hommes que je cite expriment les convictions de millions de Français et cela, déjà, donne du relief à leurs paroles... »

Nous publions ici une partie des témoignages recueillis par Paul Péladeau.

Charles Maurras

« — La France a une mission spirituelle. L'importance de sa culture apparaît à tous. Mais pour réaliser cette mission spirituelle, la France doit employer des moyens humains. Au premier rang de ces moyens, se trouve la politique. C'est pourquoi j'ai dit : « Politique d'abord ». Je place la politique au premier rang dans le temps. Certes, dans l'ordre de la noblesse, le spirituel passe avant la politique ; mais dans l'action, le moyen précède toujours la fin et la politique garde la première importance dans la restauration française. »

« — Ce qui compte, » continua-t-il, « c'est l'essentiel, seulement l'essentiel, toujours l'essentiel. Or l'essentiel, c'est le vrai, c'est la vérité. Mais les Français, parfois, prennent leurs rêves pour des réalités. Ils cèdent ainsi au péché qui guette leur tempérament trop hardi, trop audacieux. Heureusement, avec un groupe d'hommes qui recherche le bien-être de la nation, nous nous sommes penchés sur la vie de la France. Nous avons travaillé dans le concret. Depuis trente ans, nos prévisions, nos jugements dans leur ensemble, se réalisent et se vérifient avec une accablante exactitude. »

François Mauriac

« — Oui, il y a eu les péchés de toutes les nations justes. Il y a eu les erreurs des vainqueurs. Il y a eu trop de jouissance après la victoire. Partout, il y a eu le mal dont il faut se repentir Mais peu importent les erreurs de la France et de l'Angleterre et même de toutes les démocraties ! Peu importent les défauts de leur politique, les folies de leur diplomatie. Tout cela est accessoire. Ce qui est grave, ce qui est affreux, parce que c'est une chose profondément vraie, éternellement vraie, c'est que l'Allemagne, l'Allemagne hérétique, c'est le péché sous toutes ses formes... Devant cette menace envahissante du mal, il faut agir. J'ai donc prêché l'union de tous et surtout des écrivains. Car notre principal devoir, c'est de répondre à une guerre d'action par l'action... »

Georges Duhamel

Il me précède dans la grande pièce. Nous nous asseyons près d'une fenêtre d'où je peux voir le jardin qui commence à fleurir. Duhamel se croise les jambes, familièrement. Il parle d'une voix simple, sans recherche. Sa chemise blanche est ouverte au cou. Tout est optimisme et bienveillance en sa compagnie.

« — Un des problèmes qui m'intéressent le plus depuis quelques années, » dit-il, « c'est celui de la diffusion, dans le peuple, du goût pour les choses de l'esprit. Il est vital que l'homme du XXème siècle, pour trouver le bonheur et la paix, contracte l'habitude de réfléchir. C'est pourquoi je travaille en faveur de l'éducation de la masse, je lutte pour la diffusion du livre, véhicule normal de la pensée. »

L'écrivain penche légèrement sa tête et s'arrête. Je me permets de lui poser une question :

« — Un de vos confrères prétend que la masse ne peut pas penser et que c'est le mal du siècle d'avoir cru le contraire. En essayant d'éduquer le peuple, partez-vous d'un principe diamétralement opposé ? »

Duhamel me scrute avec son regard de médecin. Il reprend :

« — La masse ne peut pas penser. C'est vrai. Mais la masse peut avoir plus ou moins le goût de s'instruire. Aujourd'hui, elle ne s'instruit pas. Elle accumule sans ordre des notions diverses. C'est contre cet état de choses lamentable qu'il faut réagir. »

Henry Bordeaux

Je ne tardai pas à rencontrer dans l'intimité Henry Bordeaux. Je lui rendis visite à son appartement de l'avenue de la Muette. Dans un cabinet de travail d'allure ancienne avec ses guéridons laqués, ses armoires chargées de livres, le vieux romancier me parla très amicalement.

« — Méfiez-vous des gens qui prêchent l'expérience, » me dit-il d'une voix grave. « Et surtout craignez l'expérience elle-même. »

Puis très solennel, l'air absorbé d'un homme résumant son intime conviction :

« — Il ne faut pas accepter l'expérience des autres. L'expérience des autres est une utopie. Il existe des hommes expérimentés ; d'ailleurs tout homme l'est plus ou moins vers cinquante ans ; sans doute, vous rencontrerez, un jour, un être qui vous enivrera par cette qualité toute personnelle. Mais je dis que l'expérience *n'existe* pas *à l'état pur*. Ce n'est pas un être en soi, une entité. »

Le romancier moraliste continua :

« — Les hommes croient que leur expérience peut profiter aux autres. Ce n'est pas vrai. Lorsqu'on voudra paralyser vos entreprises au nom de l'expérience qui vous manque, méfiez-vous. »

Et d'une voix de nouveau solennelle, il conclut :

« — Pour ma part, je suis ce qu'on appelle un homme d'expérience. J'ai fouillé tellement de vies, en écrivant mes livres ! Or mon bagage de connaissances techniques est incommunicable et même sans importance. D'ailleurs mon raisonnement s'applique aussi aux peuples. Il y a des traditions qui doivent guider les peuples... mais l'expérience des autres nations ne peut pas servir. Les Français doivent comprendre cette vérité élémentaire, s'ils veulent gagner cette guerre. »

Bernard Fay

C'est lors d'une quatrième visite à son appartement que Bernard Fay me développa ses prévisions sur le monde futur.

« — L'histoire sera sévère pour notre siècle, » dit-il. « Mais il reste la jeunesse pour sauver l'honneur de notre temps. »

« — Mais, » dis-je à Monsieur Fay, « la jeunesse de 1940 n'est-elle pas sacrifiée à la Croisade de sang ? Ne la prédispose-t-on pas par l'amertume de la bataille à l'inquiétude de l'après-guerre ? Ne prépare-t-on pas pour la jeunesse une vie de réalités tragiques et d'espoirs trop lointains ? »

Bernard Fay regarda droit devant lui. Une expression malicieuse passa dans son regard. Assis devant une table sculptée, ses doigts nerveux maniant un coupe-papier d'ivoire, il reprit :

« — Oui, jeunesse inquiète ! Triste jeunesse ! Mais nous aussi, ceux de 1914, nous étions désemparés devant l'avenir. Nous regardions la vie avec un faux enthousiasme. Nous avions fait la guerre. On nous avait promis la paix. Nous avons vécu l'après-guerre... Nous avions oublié une chose : le préparer. Je vous disais que l'histoire sera sévère pour notre siècle, parce que notre génération s'est endormie dans des principes trop rigides, trop égoïstes, trop vaniteux aussi... Depuis la révolution, des réactions se sont produites dans les classes sociales, dans les systèmes économiques et dans les conceptions politiques. Il a fallu s'adapter au règne de la machine, à l'outrecuidante industrialisation, aux intenses trafics internationaux qui, avec les marchandises, transportent les idées. Mais si nous avons profité de certains avantages apportés par cette adaptation aux méthodes modernes, nous nous sommes trop peu souciés des fossés creusés autour de nous. »

Très anxieux de savoir ce qu'il prévoyait pour l'Amérique, je l'interrompis :

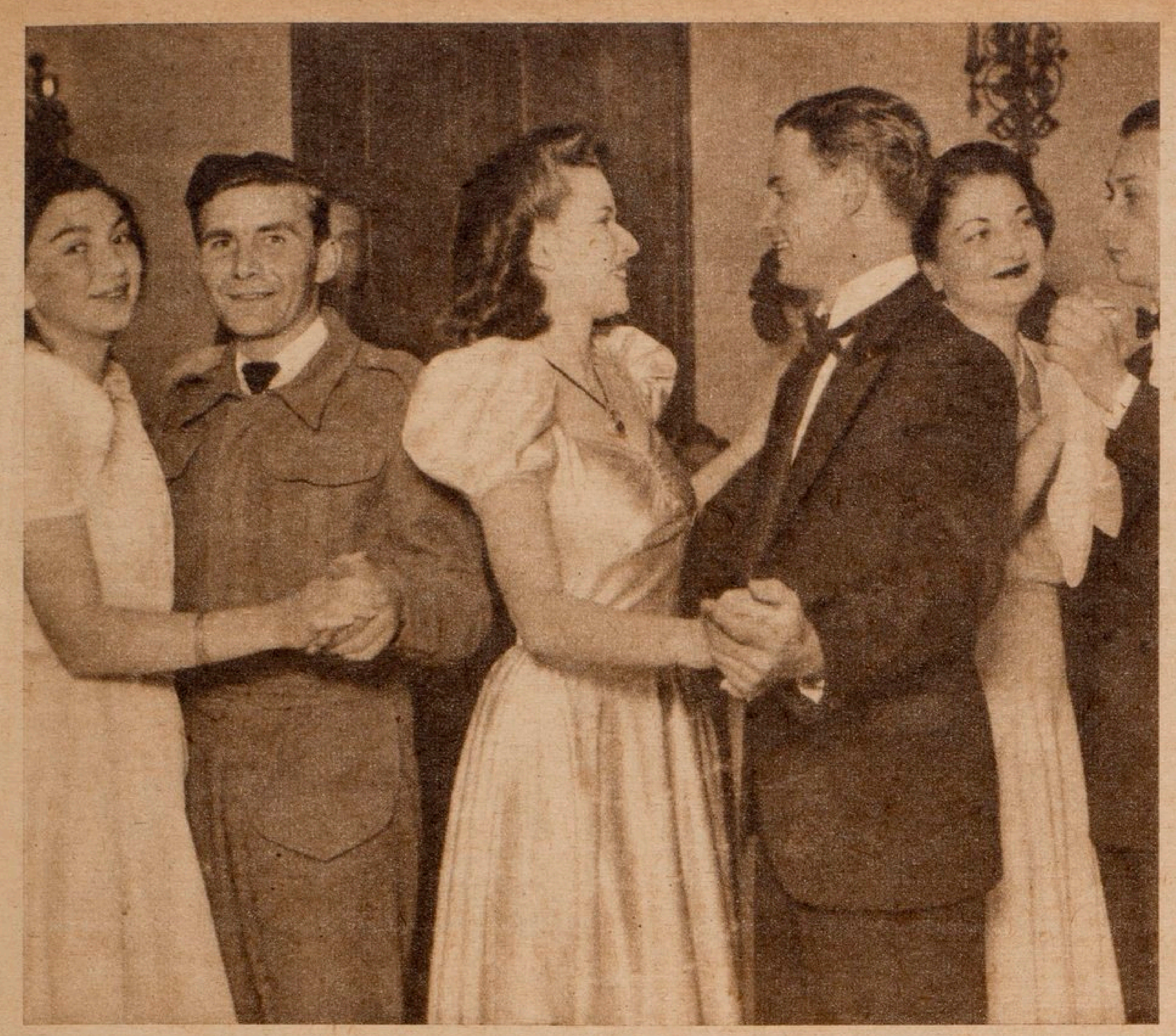
« — Dans votre conception du monde nouveau, quel rôle découvrez-vous-vous à l'Amérique ? »

Un sourire fugitif qui en disait long passa sur ses lèvres. Sa voix se nuança de gravité quand il répondit :

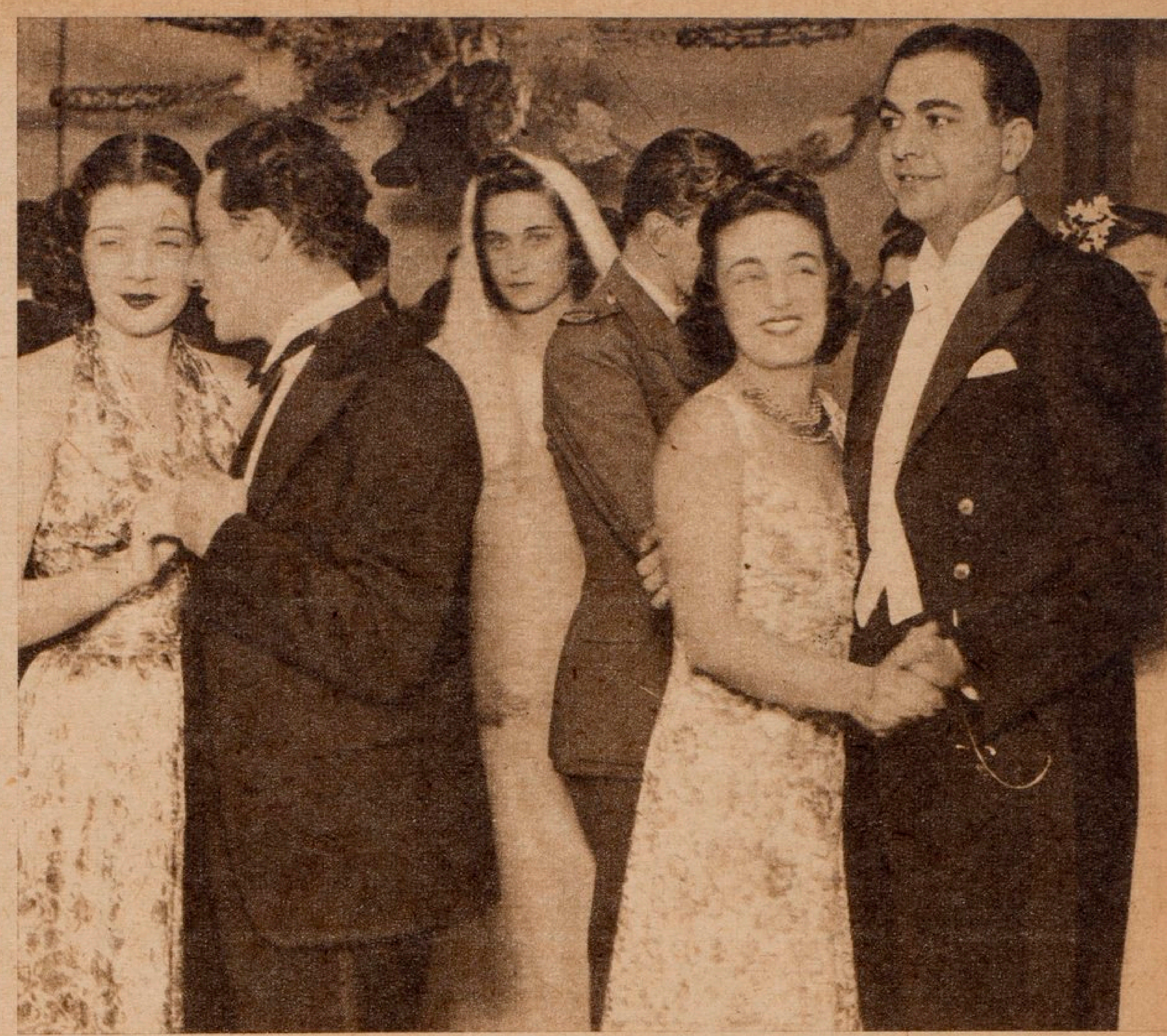
« — Je vous ai dit que c'est la jeunesse qui sauvera l'honneur de notre temps. Il en découle que l'Amérique, justement parce qu'elle est un continent de pays jeunes, devra fournir sa vitalité. On demandera à ses cerveaux, à ses bras, à ses machines, et surtout à son imagination créatrice, un effort considérable. »

Bernard Fay me regarda avec indulgence et haussant la voix, il termina :

« — La reconstruction d'un monde qui achève de se détruire, voilà ce qui nous attend. »



Mlle Josette Mizrahi danse avec joie, à son premier grand bal. Mlle Clairette Adès entraîne son danseur réticent, Zaki Naggar, et Mademoiselle Colette Kramer, offre a nos yeux son gracieux profil.



Chez Samir Souki, M. Hanki et sa fiancée Mlle Denise Bahari, s'écartent pour permettre au photographe de « déclencher ». Pierrot Schmeil dit à Mlle Marie-Ange Hanki des remarques sensées, qui éveillent un sourire ironique chez son interlocutrice, tandis que Mlle Goldstein, en voile, se cache dans les arrière-plans.



Chez M. Ferdinand Suarès, au réveillon donné en l'honneur de sa fille Sylvie, nouvellement mariée au major Eric Hargraves; Monsieur René Cicurel et sa femme posent calmement. Mlle Josette Shohet s'approche de Sylvie et d'Eric, tandis que Clément Mizrahi interpelle le photographe.



D'une année à l'autre au Shepheard's Hotel. Une table croise les poignées de main, et serre la chaîne de bonheur. « Bonne et heureuse année ! »

1942 REVEILLON DE LA St.-SYLVESTRE



Mlle Abbas, M. Valsamidis, M. Jo Sasson dansent, avec peu d'ensemble, un palais-glide attardé.



Le nabil Abbas Halim, à l'Automobile Club, fait un mot d'esprit qui se perd dans le bruit qui l'entoure.

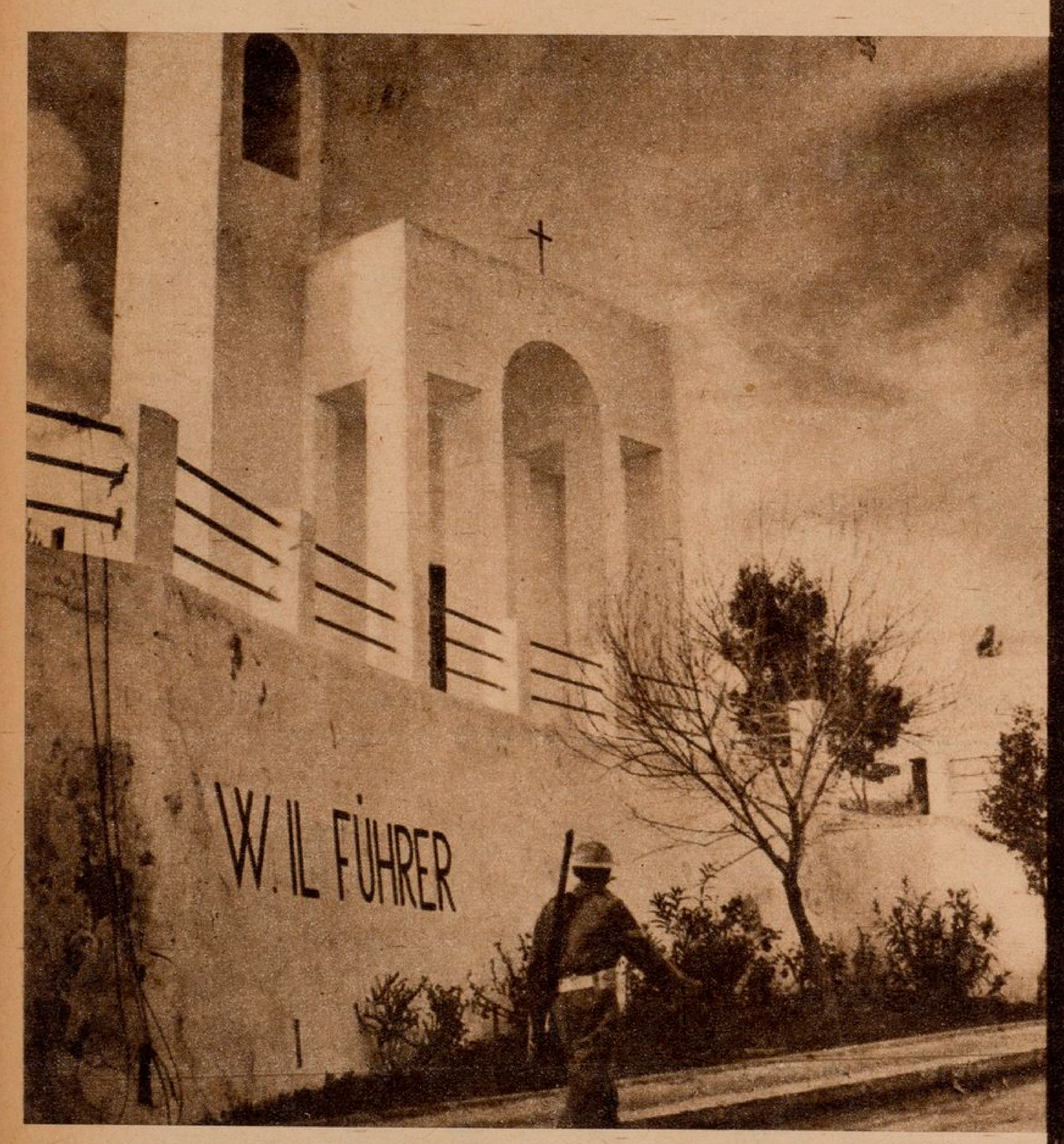
NOUVEL AN



Un soldat hindou, perché sur les restes d'un balcon d'une maison de Derna, surveille attentivement les alentours, son fusil prêt à faire feu à la moindre alerte.



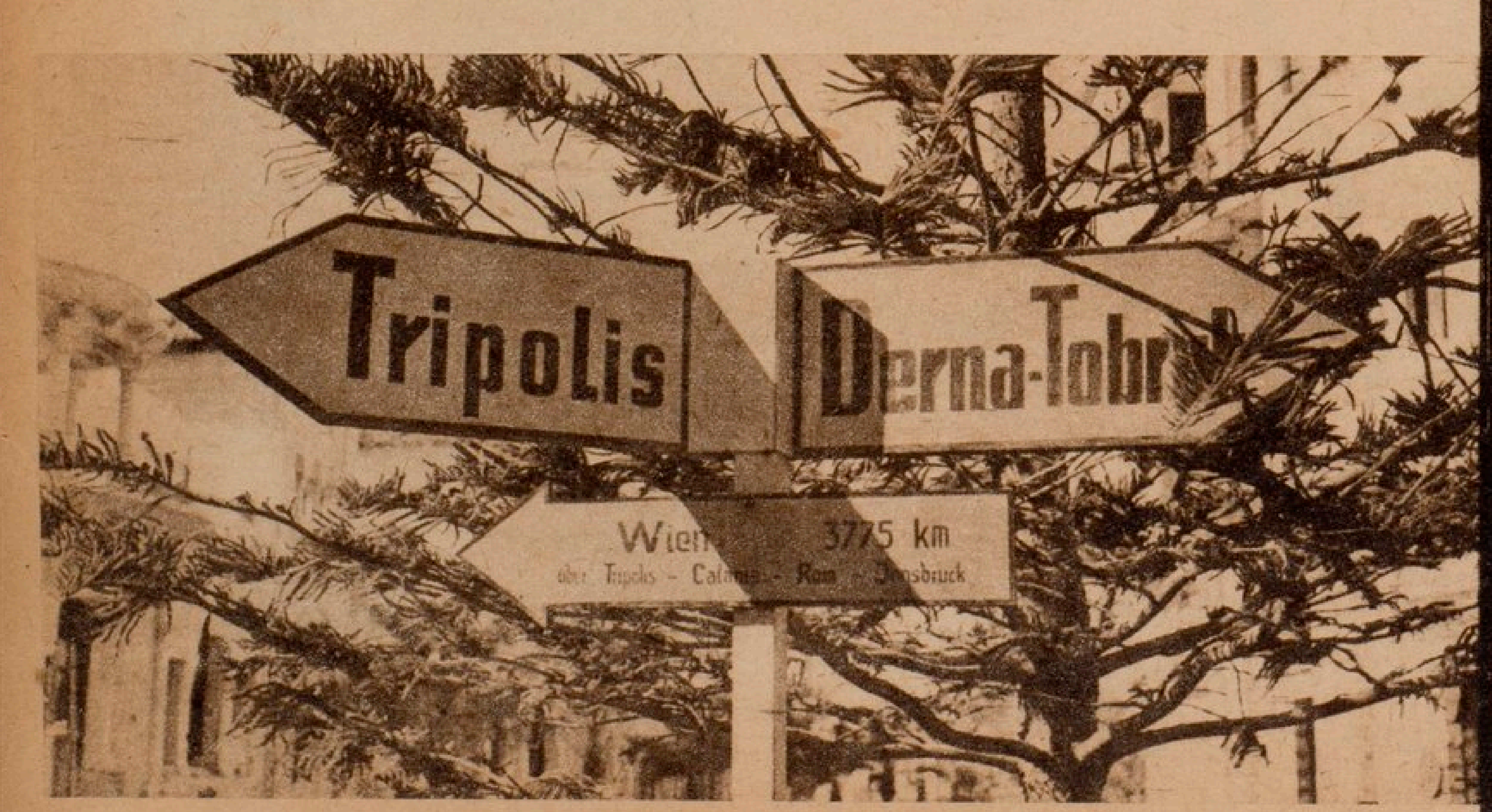
Les soldats sud-africains ont, eux aussi, fêté Noël comme ils l'ont pu, en Cyrénaïque. En voici quelques-uns faisant ripaille devant la cathédrale de Benghazi. ↑



Les villes de Libye ne gardent plus que le souvenir du séjour des troupes de l'Axe. Sur un mur de Giovanni Berta, qui entoure une église, on peut lire encore l'inscription que l'on voit sur notre photo. Ci-dessous : Signaux indicateurs à Benghazi. On remarquera que le texte en est écrit en allemand.

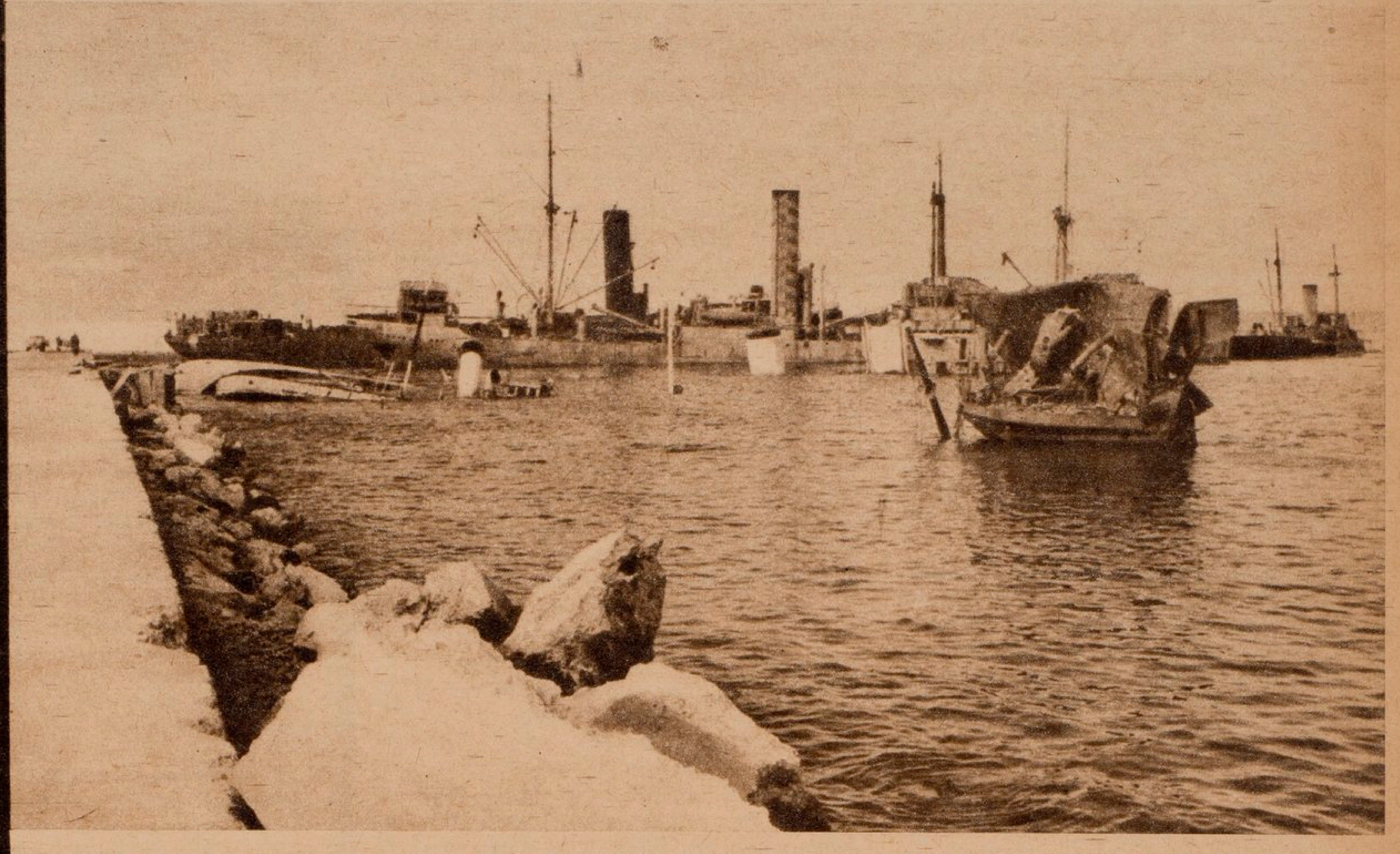
Troupes en mce ↓
es





NOUVEAUX SUCCES

…mée à travers la Cyrénaïque. On aperçoit, à l'arrière, les
vestiges de l'ancienne ville de Cyrène.



Des bateaux aux trois quarts détruits gisent dans le port de Benghasi, victimes récentes des avions de la R.A.F.

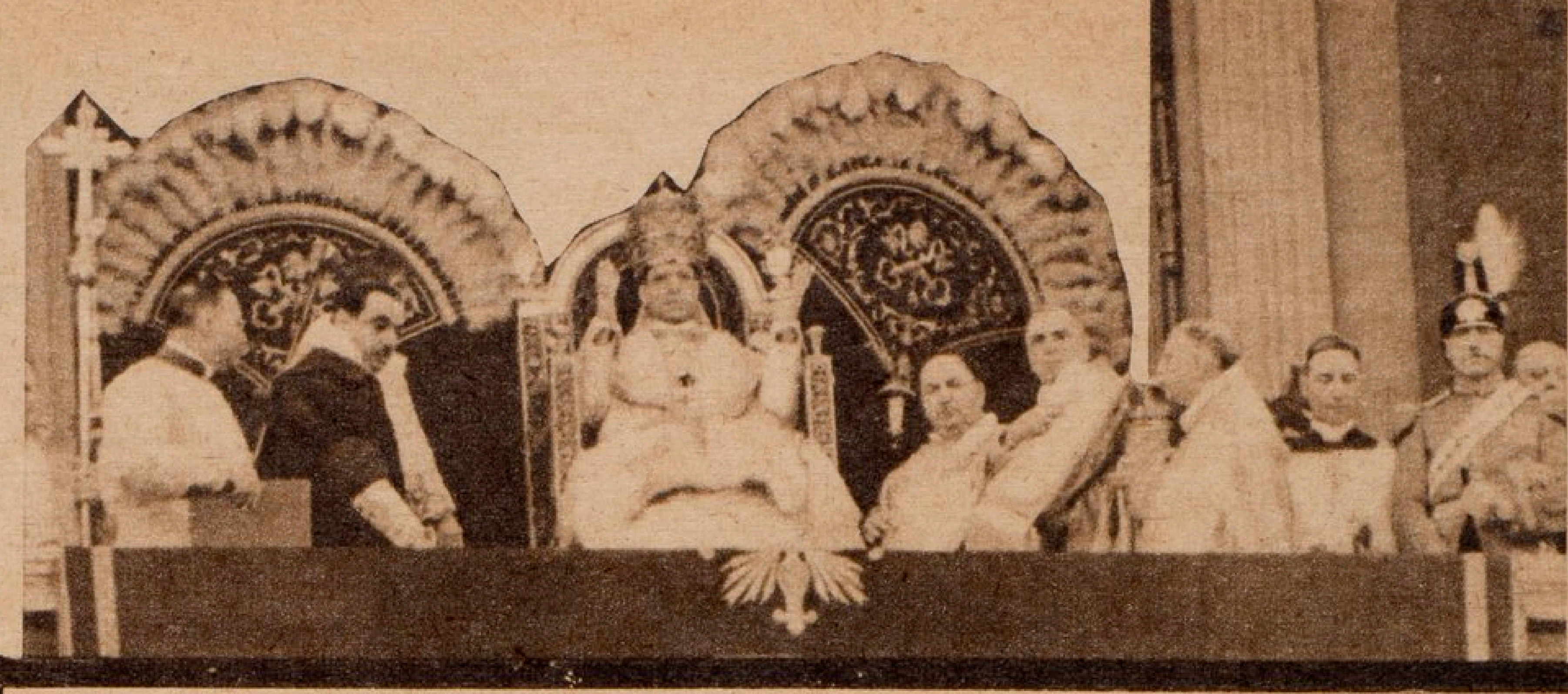


Chars d'assaut à l'extérieur du fort Val Bordone, situé à quelques milles à l'est de Toera.

Les Sikhs, qui se sont particulièrement distingués dans la bataille de Libye, font leur entrée à Giovanni Berta.



PARADOXES...



...SUR L'ART DE VIVRE

Depuis qu'il est si facile de mourir, c'est-à-dire depuis que la vie est si facile à supprimer, l'existence a acquis un prix inestimable. Nous en sommes arrivés, il est vrai, à un certain fatalisme. Maintenant que la mort nous tombe du ciel sans crier gare, et que des bourreaux ont raffiné la torture elle-même, la mort nous effraye beaucoup moins. Nos premières terreurs passées, nous nous familiariserons avec l'idée de disparaître. Mais en même temps la vie et ses immenses possibilités s'offrent à nos méditations.

Vivre, mourir, deux actes naturels qui n'ont de valeur que si nous les rendons conscients. Entendons-nous: il existe un art de vivre. On le savait, mais on le sait davantage dès lors qu'il devient urgent de se préparer à mourir.

Depuis que nous vivons sur le mode tragique et qu'un rien peut nous rejeter brusquement dans l'abîme de l'inconnu, nous comprenons mieux l'importance de la spiritualité. Le croyant en tient « à une vie future et au Dieu qui la détermine ». Sans doute, il est bon de croire et, contrairement à ce qu'affirmait Montaigne, le plus mol oreiller n'est pas celui du doute, mais celui de la foi absolue, intégrale, de la foi qui sauve dans les deux sens — humain et divin — du mot. Il est bon de croire, mais on peut croire de diverses manières et la foi n'est pas forcément confessionnelle. On croit lorsqu'on s'attache à une idée, à un être, à un symbole ou à une réalité. On croit lorsqu'on consacre sa vie à l'amour de cette idée ou de cette réalité. Plus l'objet du culte est élevé et plus la foi est profonde. Au surplus, s'il se trouve que celui qui croit à une religion et que celui dont les croyances prennent une forme plus spécifiquement humaine se rejoignent pour bien vivre, bien vieillir et bien mourir, c'est que sur un certain plan rien ne ressemble plus à un homme qu'un autre homme, tant il est vrai que les sentiments ont une résonance à peu près la même dans tous les cœurs, s'ils ne sont pas corrompus. Pourtant, admettons qu'il est plus facile pour pratiquer le véritable art de vivre, de tenir, sur le chemin des jours, le fil conducteur des religions.

Le meilleur art de vivre est de vivre surtout sans égoïsme et de s'arranger pour communier avec ses semblables. Le premier article du code idéal de la vie est donc de vivre en société et de ne pas donner de soi une image disgrâcieuse ou irritante et aussi de savoir vieillir. Rien n'est plus intolérable que ce qu'une femme d'esprit appelait le refus moderne de vieillir. Du reste c'est quand on ne veut pas vieillir qu'on vieillit le plus vite. La vieillesse prématurée vient justement d'un déséquilibre moral, et peut-être mental, chez ceux qui veulent prolonger par le double artifice du corps et de l'esprit, la jeunesse qui n'a qu'un temps. Lorsque nous voyons aujourd'hui une jeunesse en fleurs fauchée sans pitié, n'avons-nous pas honte, non d'aimer la vie, mais d'aimer de la vie ce qu'elle ne doit pas ou ne peut plus nous donner?

...SUR LA LIBERTE

Malgré lui, l'homme social est épris de discipline et le plus individualiste lui-même rêve parfois de déposer les armes et de se mêler aux moutons de Panurge. Et il arrive souvent qu'elle nous devient un pesant fardeau, cette liberté pour laquelle peuple et individu bataillent, souffrent et meurent.

Passe pour les peuples. Mais vous et moi? Nous n'avons eu de cesse que nous n'ayons, au prix de quelles luttes et de quels tourments, assuré à notre individualité son libre épanouissement. Nous avons employé nos jeunes années et celles de l'âge mûr à gagner notre liberté d'action et une indépendance de vie qui nous semblait la suprême formule du bonheur. Or, cette liberté obtenue, cette indépendance acquise, qu'en faisons-nous? Supposons que nous ayons atteint tout notre but, aussitôt l'existence paraît sans saveur, devenant sans objet, la condition première, la lutte qui donne à la vie son importance, étant abolie. Nous sommes libres, soit. Mais pour marquer cette victoire, il faut encore agir, vivre, penser, sentir à sa fantaisie et avec originalité, puisque l'essence même de la liberté est de pouvoir écarter la règle commune.

La liberté, terrible fardeau! Entité bien belle, mais vaine et presque gênante quand on la possède. On n'a alors rien de plus pressé que de se soumettre aveuglément aux usages les plus restrictifs du libre arbitre, même dans ce qu'il a d'absolu. En vérité, on s'aperçoit tôt ou tard — je parle du commun des mortels — qu'il est assez difficile d'administrer sa propre liberté et que, tout compte fait, on est bien content et de trouver des règles fixes pour les grandes et les petits affaires de la vie.

Au demeurant, nul n'est vraiment libre. Ni les peuples, ni les individus ne peuvent agir comme bon leur semble, ou comme l'intérêt l'exige. Tel peuple rêve de s'agrandir, de s'enrichir, et pour cela il n'a d'autre moyen que d'empiéter sur le voisin. Esquisse-t-il un geste? Protestation. Insiste-t-il? Ultimatum. Passe-t-il aux actes? Guerre. De même, l'individu qui convoite le bien du prochain trouve, Dieu merci, des lois pour le contraindre à une prudente sagesse, pour le forcer à la décence, à la modération, à la politesse, à toutes les subtiles inventions que la société a posées comme des barrières, aux débordements des hommes. Notre imagination est tout de même courte. S'il fallait trouver, inventer toujours du nouveau pour varier les manifestations de la vie, on serait vite épuisé. Bénies soient les règles qui nous dictent selon le code des lois, le code des usages, ou le simple code mondain, comment on doit vivre.

...SUR LA MODE

Il n'est pas jusqu'à la mode qui ne soit l'expression de notre humilité obstinée et de notre esclavage. C'est une discipline qui varie à l'infini, à cause de notre éternel goût du changement, discipline dont il nous arrive de médire, mais à laquelle nous nous soumettons avec empressement. Quelques libres ou libérés que nous nous imaginions être, nous y trouvons le plus commode des alibis.

— La mode, dit un ingénieux écrivain, est le seul procédé que nous ayons trouvé pour nous défendre contre la monotonie de vivre. Il faut manger n'est-ce pas? Mais que deviendrions-nous si nous étions condamnés à nous nourrir toujours du même plat? Donc, il faut varier nos menus. Mode. Il faut se vêtir. Mais qu'il serait triste de porter tous les jours le même costume ou la même robe. Alors — puisqu'aussi bien la première est immuable — changeons notre seconde peau. Mode. Mode toujours. Mode partout. La mode est le masque innombrable de la vie.

L'interprétation est amusante, mais c'est en quelque sorte envisager la question du dehors. Il faut aussi l'envisager du dedans. Ce n'est pas seulement le goût du changement qui nous pousse à établir des modes, elles-mêmes bien changeantes, mais c'est principalement parce qu'elles nous dispensent d'un effort d'imagination et qu'elles nous dictent les seules lois qui sans être obligatoires sont les plus fidèlement suivies. Quel repos! L'homme qui a fait des révolutions pour obtenir des changements est au fond l'animal le plus entêté de soumission. S'il se donne librement des modes, et souvent les plus extravagantes, n'est-ce pas pour le plaisir et la commodité de leur aliéner ensuite cette liberté dont il a la bouche pleine?

La guerre a si peu, ou presque pas modifié les mœurs. Malgré les combats, les morts, les deuils, les épouvantables excès des tyrans, une minorité continue à établir des modes auxquelles la majorité continue à obéir. L'humanité vieillissant n'abandonne aucun de ses fardeaux. Nous vivons dans un monde que nous avons refait à notre image, laquelle est rarement belle, car nous-mêmes en avons avili la primitive beauté.

GEORGES DUMANI

Par une froide nuit de décembre 1918, un détachement de la Garde Rouge fit irruption dans le palais du nonce papal de Munich pour tuer l'archevêque Eugenio Pacelli. Dans la ville affamée, la révolte grondait, propageant la terreur parmi les habitants. Le parti Spartacus était à son apogée; ses bandes armées marchaient sur la capitale bavaroise. Leur plus grand ennemi était l'archevêque italien qui, bravant les menaces, continuait à tonner contre eux, du haut de la chaire de la cathédrale de Munich. Finalement, son arrêt de mort avait été prononcé, et des exécuteurs furent dépêchés à la nonciature. Revolver au poing, ils se frayèrent un chemin.

Descendant lentement les marches du grand escalier, un homme mince et élancé, portant avec aisance la soutane écarlate ornée de pourpre, une croix en or brillant sur sa poitrine, s'avança à leur rencontre. Les armes furent pointées. Eugenio Pacelli s'immobilisa et regarda calmement ses agresseurs. Sa voix grave et mélodieuse rompit le silence: « Vous ne gagnerez rien en me tuant. J'essaye seulement d'aider l'Allemagne. » Longtemps il parla, sympathisant avec eux, s'intéressant à leurs problèmes, analysant, expliquant. Sous le regard fascinant de ces yeux inspirés, pas un des bourreaux n'osa presser la gâchette. Lentement, les bras s'abaissèrent, et la foule s'achemina en silence vers la sortie. Dans l'immense entrée du palais, au bas de l'escalier monumental, Pacelli était resté seul.

Cet homme, qui est devenu le Pape Pie XII, est le chef spirituel de 330 millions d'âmes. Dans un monde déchiré par la guerre, il doit conduire l'Eglise catholique à travers l'une des périodes les plus difficiles de son histoire. La Pologne, la Tchécoslovaquie, l'Autriche, citadelles séculaires du catholicisme, sont tombées sous la domination du Führer à demi-païen. Le Vatican sent la lourde menace du nazisme. La « pernicieuse erreur », que le pape condamna dans sa première Enyclique, désignait le totalitarisme qui vise à détruire non seulement la chrétienté, mais toutes les autres religions et civilisations. Le pape Pie XII désire sauver la religion chrétienne d'une catastrophe, quel que soit le résultat de la guerre. Heureusement pour la chrétienté, le saint sceptre est placé entre les mains d'un chef fort et habile.

Une jeunesse studieuse et inspirée

Eugenio Pacelli naquit à l'ombre du Vatican, le 2 mars 1876. Il appartient à une ancienne famille romaine qui a servi la Papauté au cours de plusieurs générations. Son arrière-grand-père était ministre de Grégoire XVI; son père était le doyen du Collège des avocats consistoriaux, faisant partie du cercle intime de Léon XIII et de Pie X. Grandi dans cette tradition, le jeune Eugenio concentra, dès son plus jeune âge, son intérêt sur les affaires de l'Eglise. Dans la maison Pacelli, le sujet de conversation le plus souvent abordé avait trait au Vatican. A l'école communale qu'il fréquentait en même temps que son frère aîné, ses camarades se moquaient de lui. « Eugenio, disaient-ils, est toujours en train de prier et de lire, au lieu de jouer. » A l'âge de dix ans, il était enfant de chœur à la Chiesa Nuova. Comme il atteignait sa quinzième année, sa vocation se dessina nettement. Il décida d'embrasser la carrière ecclésiastique.

Le nom de Pacelli ouvrit toutes les portes à Eugenio. Il suivit les cours du Lycée Royal, où il se distingua particulièrement, et ensuite il fut admis au collège Capranica qui était réservé à l'élite des recrues de l'Eglise. Le jeune étudiant Eugenio Pacelli était brillant. A 22 ans, il était docteur en philosophie, en théologie et en droit civil. Après avoir pris les ordres, il fut nommé professeur de droit à l'Institut Pontifical d'Apollinaire.

C'est à cette époque que le jeune prêtre retint l'attention d'un homme qui devait, pendant de longues années, devenir son maître et son ami: Monsignor Pietro Gasparri, plus tard cardinal et secrétaire d'Etat. Tant que Léon XIII vécut, Gasparri représentait une puissance au sein de l'Eglise et Pacelli avança rapidement. A l'avènement de Pie X, le cardinal Merry del Val devint le maître du Vatican: Gasparri et Pacelli furent relégués à des charges obscures à la Bibliothèque du Vatican. Mais Pacelli s'enrichit considérablement au contact de Gasparri. Le vieil homme était un philosophe brillant, un conteur de premier ordre et, par-dessus tout, un diplomate d'une habileté exceptionnelle. Il dispensa sans compter son précieux savoir à son jeune disciple.

Nonce du pape à 42 ans

La qualité première qu'Eugenio Pacelli apporta à la Papauté lorsqu'il fut élu est une habileté diplomatique hors pair. Il fit ses premières armes en 1914, lorsque le pape Benoît XV nomma le cardinal Gasparri son secrétaire d'Etat. D'un coup, Pacelli entra dans le champ de bataille de la diplomatie vaticane. En été 1917, on lui confiait sa première mission importante. Le nonce papal à Munich venait de mourir, et Gasparri décida d'envoyer son « jeune homme » à la Cour bavaroise. Sa mission était de persuader le Kaiser d'accepter une paix raisonnable. Tout Munich fut sidéré lorsque l'écolier de 42 ans, maigre, au visage ascétique, apparut dans le tourbillon de la diplomatie du temps de guerre. Non moins étonné fut Guillaume lorsque le jeune légat du pape lui rendit visite à son quartier général de Kreuznach et lui présenta le plan de paix que le pape avait élaboré en collaboration avec les Alliés. La surprise du Kaiser se transforma bientôt en admiration, et plus tard, il écrivit dans ses mémoires: « Pacelli est un homme distingué, aimable, d'une intelligence lumineuse et d'excellentes manières. C'est le type parfait du prélat éminent de l'Eglise catholique. » Le plan de paix échoua, mais Pacelli n'en fut pas diminué.

Pendant douze ans, il demeura en Allemagne où, bientôt, il compta beaucoup d'amis depuis les ministres jusqu'aux êtres les plus humbles. Les rapports qu'il envoyait régulièrement au Vatican étaient parfaits. Il fit l'impossible pour conclure, malgré la violente opposition des luthériens et des radicaux, un concordat avec la Prusse. En 1929, il fut rappelé à Rome, et un pape reconnaissant l'éleva à la dignité de cardinal.

Pacelli restaure l'autorité du Vatican

Pie XI venait d'être élu et l'Eglise traversait une crise aiguë à Rome même. Mussolini voulait arracher la jeunesse de la nation à l'influence du Vatican. Il fallait combattre par tous les

S.S. PIE XII


La cérémonie du couronnement. Sa Sainteté Pie XII, portant la triple couronne, symbole de son élection à la papauté, bénit la foule énorme, massée sur la place Saint-Pierre, venue de tous côtés pour saluer le nouveau chef de l'Eglise.

moyens, et le Saint-Père pensa que Pacelli était l'homme de la situation. En février 1933, Gasparri, les larmes aux yeux, transmit ses pouvoirs de secrétaire d'Etat à l'homme qu'il avait aimé et instruit depuis l'enfance.

Le Duce, qui se complaisait à entrevoir une victoire aisée contre « le vieux Vatican », se trouva soudain pris dans le tourbillon d'un ouragan qui s'appelait Pacelli, un maître de la stratégie rapide, devant lequel même le dictateur tout-puissant dut s'incliner. Pour faire passer une Encyclique papale, contre les intentions de Mussolini de supprimer l'Action Catholique, à travers les mailles de la censure fasciste, pour arriver à atteindre la presse mondiale à l'insu du Duce, Pacelli eut recours à deux jeunes monsignori, qu'il fit voyager en secret vers Paris. La méthode de Pacelli fut considérée comme unique dans les annales du Vatican, mais elle réussit. Bientôt, l'ingénieux secrétaire d'Etat obtenait de Pie XI de faire installer une station de radio au Vatican. Beaucoup d'observateurs, à l'époque, ne comprirent pas la signification de cette innovation. Mussolini, lui, comprit très bien qu'on ne pouvait plus ignorer le Vatican.

L'un des problèmes les plus difficiles que Pacelli eut à affronter, au cours des années suivantes, fut celui du Père Coughlin. Des rapports parvenus de loin au Vatican annonçaient que ce prêtre, qui parlait au micro, était un danger pour le prestige catholique aux Etats-Unis. Pacelli voulut en avoir le cœur net. Il s'embarqua sur le premier bateau et arriva à New-York en octobre 1936. Il effectua une tournée qui s'avéra triomphale. Avec son tact et son affabilité, il conquit de nombreuses amitiés. New-York le fascina. Trois fois, il quitta son automobile pour mieux inspecter le pont de Triborough. Il effectua une randonnée de 12.000 kilomètres en avion, à travers le territoire de la République nord-américaine. Il consulta 79 évêques dans 12 des 16 églises américaines de province. Il eut un long entretien à Hyde Park avec le président Roosevelt qui venait d'être réélu. De retour à Rome, il mit le pape au courant de la situation. Coughlin n'était pas un danger, il valait mieux le laisser s'engouffrer tout seul dans l'indifférence générale.

Un pape adoré par tout le Vatican

Le 10 février 1939, le pape Pie XI mourut. Lorsque, suivant la tradition, Pacelli s'approcha du Pontife mort, et lui battant légèrement le front d'un marteau d'argent, appela trois fois le défunt par son prénom: « Achille! Achille! Achille! », sa voix trahissait sa douleur et, brisée, elle fut à peine entendue. Le Vatican apprit ainsi que l'homme qui savait garder un contrôle absolu de lui-même et de ses sentiments était très humain malgré tout. Deux semaines plus tard, les princes de l'Eglise élevaient le cardinal Pacelli à la dignité de 262e pape.

Le personnel du Vatican adore son maître. Jamais, de l'aveu des plus vieux fonctionnaires, un pape n'a été aussi universellement aimé et respecté. L'homme au visage aigu, qui paraît si froid et inaccessible à distance, a un sourire et des manières affables. C'est un héros même pour son propre valet. Giovanni Stefanori est à son service depuis des années, mais chaque après-midi, vers 5 heures, tous deux échangent la conversation suivante: « Giovanni, dit le pape, avez-vous pris votre vin? » (Tous les jours Giovanni boit son quart dans un petit bar près du Vatican) « Oui, Saint-Père. » « Etait-il bon? », « Oui, Saint-Père », répond Giovanni, et tous deux sourient.

Le pape possède une mémoire exceptionnelle. Il avait l'habitude de lire 20 vers d'Homère deux fois seulement et puis les récitait par cœur. Et bien qu'il n'aime pas, à l'encontre de son prédécesseur, s'entretenir avec ses gardes suisses, il a toujours un mot aimable pour les familiers du Vatican, et semble parfaitement au courant des problèmes particuliers de chacun.

Il répond scrupuleusement, et avec une rigidité militaire, au salut de la garde suisse qui présente la hallebarde. Récemment, un nouveau garde, surpris par l'apparition soudaine du Pontife, salua mollement. Le pape s'arrêta: « Donnez-moi votre arme », dit-il. Le garde obéit. « Comme ça! » dit le pape en exécutant un salut impeccable. Ensuite il rendit en riant la hallebarde au soldats. « J'ai toujours désiré faire cela, dit-il, et, voyez-vous, je peux le faire aussi bien que vous. »

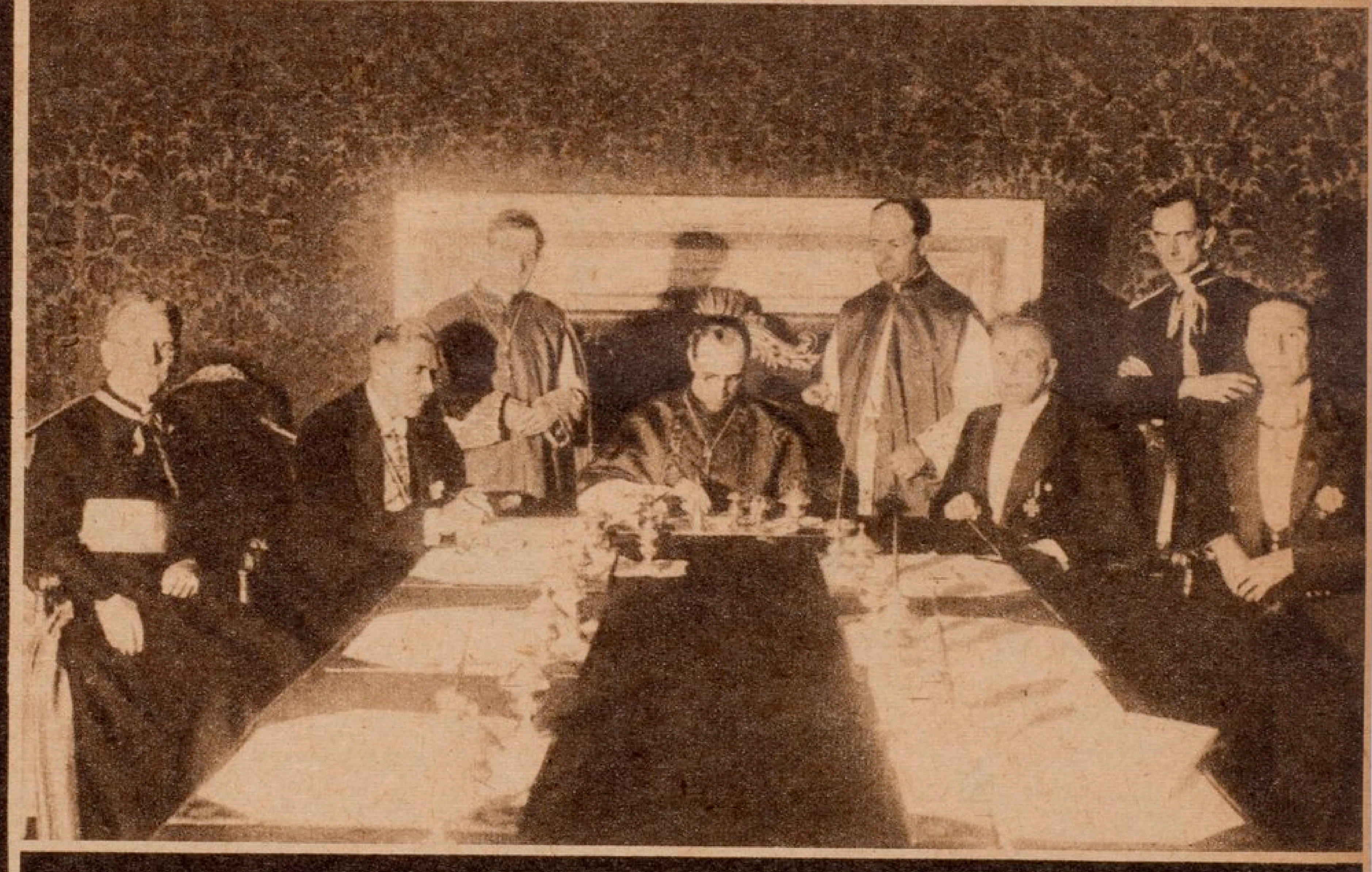
Il travaille dix-huit heures par jour

Dans son cabinet de travail, il a apporté toutes les habitudes contractées au cours de sa carrière de secrétaire d'Etat. Il est très strict sur la ponctualité, et au moindre retard il adresse quelques mots brefs de reproche, scandés avec un calme glacial, que ses subalternes craignent plus que la réprimande la plus terrible. Les papiers qui sont amoncelés sur son bureau témoignent du travail colossal qu'il abat journellement. Non seulement il veut veiller à tout ce qui se fait dans le monde ecclésiastique, mais il insiste pour être mis au courant, à l'instant, de tous les événements politiques qui se passent n'importe où dans le monde.

Sa journée commence à 6 heures du matin. Au lever, il fait une demi-heure de gymnastique, et se rase lui-même à l'aide d'un rasoir électrique. A 7 heures, il lit la messe dans sa chapelle privée et ensuite se confesse auprès de son père-confesseur, le Père Caragnani. Le pape, d'après le dogme, est infaillible seulement « dum ex cathedra loquitur », c'est-à-dire pendant qu'il parle de son trône ou de sa chaire. Il doit donc confesser ses péchés et demander l'absolution, tout comme n'importe quel catholique.

A 8 heures, après avoir absorbé un petit déjeuner romain composé de café noir, de pain et de beurre, il commence son travail. D'abord, il parcourt soigneusement les extraits des journaux qui ont été préparés à son intention. Le pape est un lecteur avide de journaux et donne beaucoup d'importance à la presse. Ensuite, il tient une conférence avec ses conseillers intimes. Ceux-ci sont peu nombreux, le pape préférant qu'on lui soumette des rapports écrits. Le cardinal Maglione, secrétaire d'Etat, Monseigneurs Montini et Tardini, secrétaires des « Affaires Ordinaires » et des « Affaires Extraordinaires », ont accès chez le Pape à n'importe quel moment. D'autres cardinaux font partie de son cabinet, ainsi que Della Torre, éditeur du puissant journal du Vatican, l' « Osservatore Romano ». Mais tous ces fonctionnaires ne font que recevoir des ordres qu'ils exécutent à la lettre.

(*Lire la suite en page 18*)


Sa Sainteté Pie XII, à la droite duquel se trouve M. von Papen, signe le document qui ratifie le traité entre le Vatican et Berlin.


Le Pape Pie XI inaugure le réseau téléphonique qui relie pour la première fois le Vatican à l'extérieur. A ses côtés se tient S.S. Pie XII, alors Cardinal Pacelli.



Escadrille 71 au Combat

Un as de l'escadrille américaine des Aigles de la R.A.F. relate les péripéties vivantes d'une bataille aérienne au-dessus de la mer du Nord.

« C'est l'heure, Sir. » Une main qui me secoue doucement me tire d'un sommeil profond. La voix de mon ordonnance me parvient à peine. Dans la pénombre, je distingue vaguement la silhouette du soldat qui me tend une tasse de thé fumant. Je jette un coup d'œil à travers la fenêtre ouverte. Oui, c'est l'heure, les premières lueurs de l'aube décolorent une bonne partie de l'horizon. Mon compagnon de chambre, Luke Allen, déjà debout, est absorbé dans une série de manœuvres rituelles, destinées à lui permettre de prendre place dans son accoutrement d'aviateur.

Les soldats de l'air portent plusieurs vêtements spéciaux superposés: sous-vêtements de grosse soie, combinaisons ininflammables, et de lourdes vareuses fourrées lorsqu'il fait froid. L'équipement est complété par le « Mae West », ceinture de sauvetage qu'on porte sur la poitrine, et des bottes, dans lesquelles nous avons l'habitude de mettre nos cartes. Même les mouettes ont besoin de cartes pour pouvoir se diriger dans la purée du brouillard anglais. Finalement, nous portons des gants de soie, des mitaines, et nous nous coiffons d'un casque lourd auquel sont fixés des écouteurs et un micro.

Autour de la grande table du mess, les jeunes gens — ils ont tous entre dix-neuf et vingt et un ans — bavardent avec un volubilité inaccoutumée, excités par la perspective d'une action prochaine, après une semaine d'attente. Pendant toute la nuit, les attaques aériennes de l'ennemi se sont succédées, et la terre a tremblé autour de l'aérodrome, lorsque les défenses antiaériennes sont entrées en action.

PREPARATIFS

Après le petit déjeuner, nous allons inspecter nos appareils. Nous voulons savoir également si notre terrain d'atterrissage a été endommagé. Heureusement, il n'en est rien. L'ennemi s'est acharné sur un aérodrome postiche qui avait été aménagé à quelques centaines de mètres plus loin.

Comme je m'installe dans la carlingue, mon mécanicien me glisse sa confidence habituelle: « Le moteur est chaud et prêt, Sir. » L'équipage de terre a vérifié l'appareil pendant toute la nuit, mais le règlement exige que le pilote inspecte lui-même son avion. Après tout, c'est sa propre vie qu'il risque, si jamais un détail a été négligé. Sur la surface immense du terrain sont dispersés vingt-cinq appareils, disposés de façon à offrir une cible difficile aux bombes. Un projectile tombant dans le champ n'en détruirait pas plus d'un ou deux. Tous les pilotes sont absorbés par leur travail de vérification.

Je dépose mon parachute sur une aile de l'avion, pour l'avoir à portée de main, et je me hâte vers le bureau de l'aérodrome pour signer la feuille de présence du personnel. Tout s'effectue sous le signe de la hâte ici, excepté l'attente. Luke et Dean Satterle, les deux autres pilotes de la Section Rouge, signent à leur tour et, en ma qualité de chef de section, je téléphone aux « Opérations »: « La Section Rouge est prête. » Par « opérations », œil miraculeux de la défense aérienne britannique, nous désignons la station qui commande à un réseau compliqué de communications par radio et qui donne les ordres.

Nous voici réunis dans le quartier où nous passons la journée. Nous n'avons plus rien à faire ; nous attendons. Pour tromper l'ennui, nous jouons aux cartes ou bien nous nous amusons à étudier des avions allemands en miniature. Pendant un certain temps, notre passe-temps favori était d'apprendre à jouer aux dés aux pilotes anglais.

Deux heures passent, avec une lenteur exaspérante. Soudain, la voix que nous avons attendue en vain depuis une semaine jaillit du haut-parleur:

« Escadrille 71, Section Rouge. Au combat ! »

C'est pour nous ! L'escadrille 71 est l'escadrille américaine des Aigles. Nous sommes la Section Rouge ! Je me lève précipitamment et saisis un sourire de triomphe illuminant le visage de Luke. « En avant, Dean! » et je cours, je cours vers les appareils, tout en me coiffant du casque et en enfilant les gants. Nous ne savons pas encore où nous allons. Les instructions ne nous parviendront que lorsque nous serons là-haut. J'accroche mon parachute et j'escalade le fuselage. Le grand moteur Milner Rolls Royce tourne rondement.

Assis au poste de pilotage, je boucle la ceinture de sûreté. Tout en serrant les freins, j'emballe le moteur. Il n'est pas seyant d'essayer plus d'une fois le moteur avant de décoller. Cela voudrait signifier un manque de confiance envers le personnel de terre. Je fixe le tube à oxygène au réservoir, j'établis le contact de la radio, et doucement je lâche les freins.

DEPART

Semblable à un oiseau captif désireux de reprendre l'envol vers la liberté, le grand Spitfire roule sur le terrain, augmentant sa vitesse à chaque tour d'hélice. Le moteur développe seulement les deux tiers de sa puissance au moment du décollage. Un coup d'œil au rétroviseur m'apprend que Luke et Dean sont après moi. Nous avons quitté le sol. En formation de V, nos appareils montent agilement à l'assaut des hauteurs. Nous volons en groupe. Chaque manœuvre que j'exécute doit être imitée par mes deux compagnons. Ils ont les yeux fixés sur mes ailerons. Je pourrais me diriger droit sur une montagne et ils viendraient s'écraser avec moi. D'ailleurs, ils n'auraient pas le temps de voir l'obstacle.

J'appelle les « Opérations » en donnant le mot de passe:

« Allo ! contrôle Locuste. Chef de la Section Rouge appelle. Pouvez-vous m'entendre? Parlez. »

« Allo! Chef Rouge. Vous entendons clairement. Prenons note vous avez pris l'air. »

J'informe les « Opérations » que nous avons effectivement pris l'air et communique la longueur d'ondes par laquelle les ordres me parviendront. Les « Opérations » appellent: « Allo! Chef Rouge. Ici les « Opérations ». Entendez-vous? »

« Allo! contrôle Locuste. Chef Rouge répond. Vous entends clairement. Parlez! »

« Allo ! Chef Rouge, vecteur 110. Compris? »

« Allo! contrôle Locuste. Chef Rouge répond. Compris Vecteur 110. Je ferme. »

Maintenant, nous savons où nous allons. Je fixe ma boussole à 110 degrés. Nous nous dirigeons vers la mer du Nord. Nous savons que notre tâche consiste ou bien à chasser un bombardier ou bien à accomplir un vol de patrouille. Ce sont les objectifs habituels pour la mer du Nord.

A 9.000 pieds, un nuage énorme nous avale. Nous y sommes parvenus en deux minutes. Luke et Dean sont tout près de moi. Les ailes de leurs appareils sont à quelques pieds de mes ailerons. Dans le brouillard, il n'y a que ce moyen pour ne pas se perdre. Un Spitfire isolé serait une proie relativement facile. Pendant la dernière guerre, les combats aériens étaient des duels entre des appareils isolés. Aujourd'hui, ces combats singuliers se produisent rarement. Nous combattons par équipes, et la R.A.F. a porté ce système à un haut degré de perfection.

Je sens mon appareil légèrement accroché. C'est Luke qui est trop près. L'idée d'un accrochage ne me sourit guère. Trois fois déjà, j'ai trouvé sur mes ailes des traces de la peinture de l'avion de Luke. Je l'ai réprimandé. Je regarde au dehors. L'aile de Luke s'est éloignée. Ça va mieux.

A 14.000 pieds, nous crevons les nuages et débouchons dans un monde étincelant de lumière. Nous roulons sur un parquet floconneux que le soleil brillant dore de ses reflets diaprés. La beauté de la scène nous captive. Voici le champ de bataille de la seconde guerre mondiale, un champ de bataille qui demande des yeux perçants et des réflexes rapides. A 20.000 pieds, nous reprenons le vol horizontal; l'escalade rapide m'a donné le vertige, bien que j'aie aspiré de l'oxygène depuis l'altitude de 5.000 pieds.

L'ENNEMI EST SIGNALE

Aucun avion ennemi n'est en vue, mais j'ordonne la formation en file indienne. C'est la formation de combat. Les Allemands peuvent surgir des nuages à n'importe quel moment. La radio s'anime:

« Allo! Chef Rouge. Contrôle, Locuste appelle. Entendez-vous? »

Je réponds par l'affirmative.

Allo! Chef Rouge. Anges un zéro. Bandit. »

Un avion ennemi à 10.000 pieds ! Ce doit être un corsaire au-dessus de la mer du Nord. Nous piquons de nouveau à travers les nuages. Je presse la manette des gaz. Le Spitfire s'élance fougueusement. Machinalement, guidé par mon subconscient, je libère le cran de sûreté de la gâchette des mitrailleuses et inspecte rapidement les cadrans du tableau de bord. Le moteur semble chauffer, mais ce n'est pas le moment d'essayer de le réparer.

A 11.000 pieds, la couche de nuages est traversée. Nous stabilisons. Il vaut mieux plafonner à proximité des nues, jusqu'à ce que nous ayons une vue d'ensemble de la situation. Nous sur-

volons la surface grisâtre de la mer, bordée à l'ouest d'une ligne sombre: l'Angleterre. A douze milles environ de la côte, nous apercevons un cortège de petites taches noires qui ressemblent à des fourmis : un convoi.

Voici l'ennemi ! A cinq milles en avant, volant à trois mille pieds, un moucheron. Je regarde intensément pour savoir à qui nous avons à faire. On dirait un Dornier 17, un hydravion parmi les plus difficiles à combattre. Comprenant un équipage de quatre ou cinq hommes, il est fortement armé et lourdement cuirassé. Je lève la tête. Une escorte de Messerschmitts pourrait se cacher dans les nuages. Mais je n'ai pas le temps de prolonger mes recherches. Nous piquons droit sur le bombardier: oui, c'est un Dornier. Nous ne voulons pas être aperçus jusqu'au moment où nous serons tout près. Si seulement il exécute une manœuvre au large pour se porter au-dessus du convoi, nous pourrons l'intercepter avant qu'il ait pu causer un dommage quelconque aux bateaux.

Soudain, le bombardier pique du nez et tombe à pic vers le convoi. Ils nous ont sans doute repérés et veulent détruire un ou deux bateaux avant d'essayer de regagner leur base. Comme il exécute cette manœuvre, j'aperçois un instant la croix noire qui orne son aile de tribord. Ses deux hélices géantes rugissent un instant.

« Tally-ho ! » Je lance au ciel notre cri de guerre et je plonge après le Dornier. J'ai ouvert l'accélérateur auxiliaire. Mon moteur développe la plénitude de ses 1.250 CV. Les Milner Rolls Royce vrombissent, rassemblant tout l'effort de leurs pistons pour nous projeter vers le bas. A ce moment, une voix calme arrive à mes oreilles: « Allo! Chef Rouge. Ici contrôle Locuste. Vous devez être à proximité de Tunbridge Wells et du bandit. » Tunbridge Wells est le nom d'une petite ville anglaise, qui sert, dans notre code, à désigner ce convoi.

Fébrilement, je tourne le bouton de la radio et crie dans le microphone: « Allo! contrôle Locuste. Chef Rouge répond. Nous avons pris le bandit en chasse ! » « Opérations » répond laconiquement : « All right. »

LA CHASSE AU DORNIER

Et maintenant, la course ! C'est à qui arrivera le premier sur le convoi. Le Dornier est loin au-dessous de nous, et nous avons de la peine à le distinguer. Sa masse camouflée est recouverte d'une couche de peinture grise qui se confond avec la teinte des flots. Nous gagnons du terrain. Mon appareil cahote. Un panache de fumée couvre la moitié d'un des navires du convoi. La D.C.A. est entrée dans la danse, et ses coups éclatent dangereusement à côté de nous.

Le tir s'arrête: le Dornier est arrivé au-dessus du convoi. Un paquet de bombes quitte l'hydravion. Ils ne perdent pas de temps pour viser et les projectiles tombent dans la mer. Nous sommes à trois quarts de mille de l'ennemi. J'effectue un virage brusque et lance mon appareil vers les navires de tête du convoi, pour essayer de couper la route au Dornier. Nous voyant trop près, l'équipage ennemi vire au large, essayant de rentrer à sa base. Il a lâché toutes ses bombes, y compris une torpille aérienne. Trop lourdement chargé, il ne pourrait pas nous échapper. Les bombes éclatent loin des bateaux, envoyant vers le ciel une gerbe immense d'écume. Nous avons gagné la première manche : le corsaire a lâché sa proie. A nous maintenant le Dornier. Nous nous précipitons à sa poursuite.

Il est très bas. Ses flotteurs rasent les flots et nous voyons le sillage blanc qu'il laisse après lui. Il se redresse, reprend un peu de hauteur et met le cap vers la côte. Ces Dorniers manœuvrent très rapidement. J'ajuste mon viseur. Si près de la mer, le Dornier est une cible difficile. Nous ne pouvons pas plonger dessus sans risquer de toucher l'eau. Une seule attaque est possible: sur la queue. Il faut encore atteindre le mitrailleur arrière avant qu'il puisse nous détruire.

Nous approchons. Il n'est plus qu'à un mille. Légèrement, je tire à moi le manche à balai. Ce n'est pas facile de tirer cette commande lorsqu'on fend l'air à 500 kilomètres à l'heure. Le Dornier grandit, grandit, dans mes viseurs. J'aperçois son mitrailleur de cuve dans sa tourelle transparente. Je vois ses mains agrippées aux chargeurs de ses mitrailleuses jumelées. Je redresse l'appareil graduellement. La force centrifuge oppresse mon corps tout entier Mes mains s'alourdissent, ma mâchoire s'affaisse. Eh, là! Ce n'est pas le moment de perdre connaissance. J'aspire une lampée d'air et je crie de toutes mes forces pour ramener un peu de sang vers mon cerveau qui chavire. Un autre danger nous menace. Nous sommes trop près de l'eau. Les remous d'air des grandes hélices du bombardier peuvent nous précipiter dans la mer.

LE COMBAT

L'Allemand ouvre le feu. La fumée de ses balles traçantes tire des lignes qui viennent droit dans ma direction. Je manœuvre du manche à balai à gauche et à droite successivement. Le Spitfire répond par un balancement qui rendra le tir de l'ennemi plus difficile. En même temps, j'actionne le gouvernail pour maintenir le Dornier dans le champ de mes viseurs. J'aperçois le mitrailleur ennemi, je vois sa face qui reflète la tension. Les lèvres contractées, il suit avec un rictus bestial les vibrations de ses mitrailleuses crépitantes. Je presse du pouce mon bouton à feu, lâchant à toute volée les balles explosives et incendiaires, les projectiles perforants et les balles traçantes de mes huit mitrailleuses. La fumée des balles traçantes effleure l'appareil ennemi.

Abandonnant toute précaution, j'arrête mon balancement et me précipite tout droit sur l'adversaire. Il n'est plus qu'à 150 yards. Un choc ébranle mon avion. Touché. Un roulement de tambour m'emplit la tête. Pas le temps de constater mes dommages. Je tire sans arrêt. Mes balles frappent le fuselage, percent des trous dans le métal. La tourelle transparente s'effrite, réduite en poussière.

L'homme tombe en arrière, en levant les bras, juste comme je passe au-dessus. Je penche mon appareil pour éviter le feu des mitrailleuses avant. Un nuage m'obscurcit la vue, pendant que l'avion monte verticalement. Lentement, je lâche le manche à balai. Luke et Dean à leur tour sont entrés en action.

Je jette un regard en arrière. Dean passe si près du Dornier, qu'il manque de peu son gouvernail. Luke redresse, derrière moi. Le bombardier tient toujours l'air. Nous l'avons manqué !

Je m'apprête à plonger pour une nouvelle attaque, lorsque j'entends la voix de Dean dans la radio : « Chef Rouge, ici Rouge trois. Bandits au-dessus de la côte française. » Je regarde vers l'Est. Neuf avions en formations triangulaires par trois se dirigent vers nous à toute allure. Une formation a pris de l'avance sur le reste de l'escadrille. Sans doute le Dornier a appelé à l'aide par radio. Les chasseurs ennemis se trouvent encore à plusieurs milles, mais dans moins d'une minute ils seront sur nous. Il faut agir vite.

Mon Spitfire s'abat en rugissant sur la queue du Dornier. J'aperçois deux hommes qui essayent de dégager la tourelle arrière du corps du mitrailleur. Ils vont essayer de le remplacer. S'ils y arrivent avant que j'aie atteint le pilote, le Dornier est sauf. Le pilote sera protégé par le mitrailleur arrière jusqu'à l'arrivée de l'escadrille de secours. Je pique sur la cible que j'aborde de front et lâche une rafale sur le poste de pilotage. Luke, tout près derrière moi, fait feu de toutes ses mitrailleuses. Au moment où Dean s'apprête à plonger à son tour, l'immense bombardier penche sur l'aile, et son avant s'abaisse lentement. Il frappe la surface de la mer soulevant des gerbes liquides. Il rebondit deux fois sur les vagues courtes, puis il s'enfonce dans les flots. Nous l'avons eu cette fois-ci.

CHASSE CONTRE CHASSE

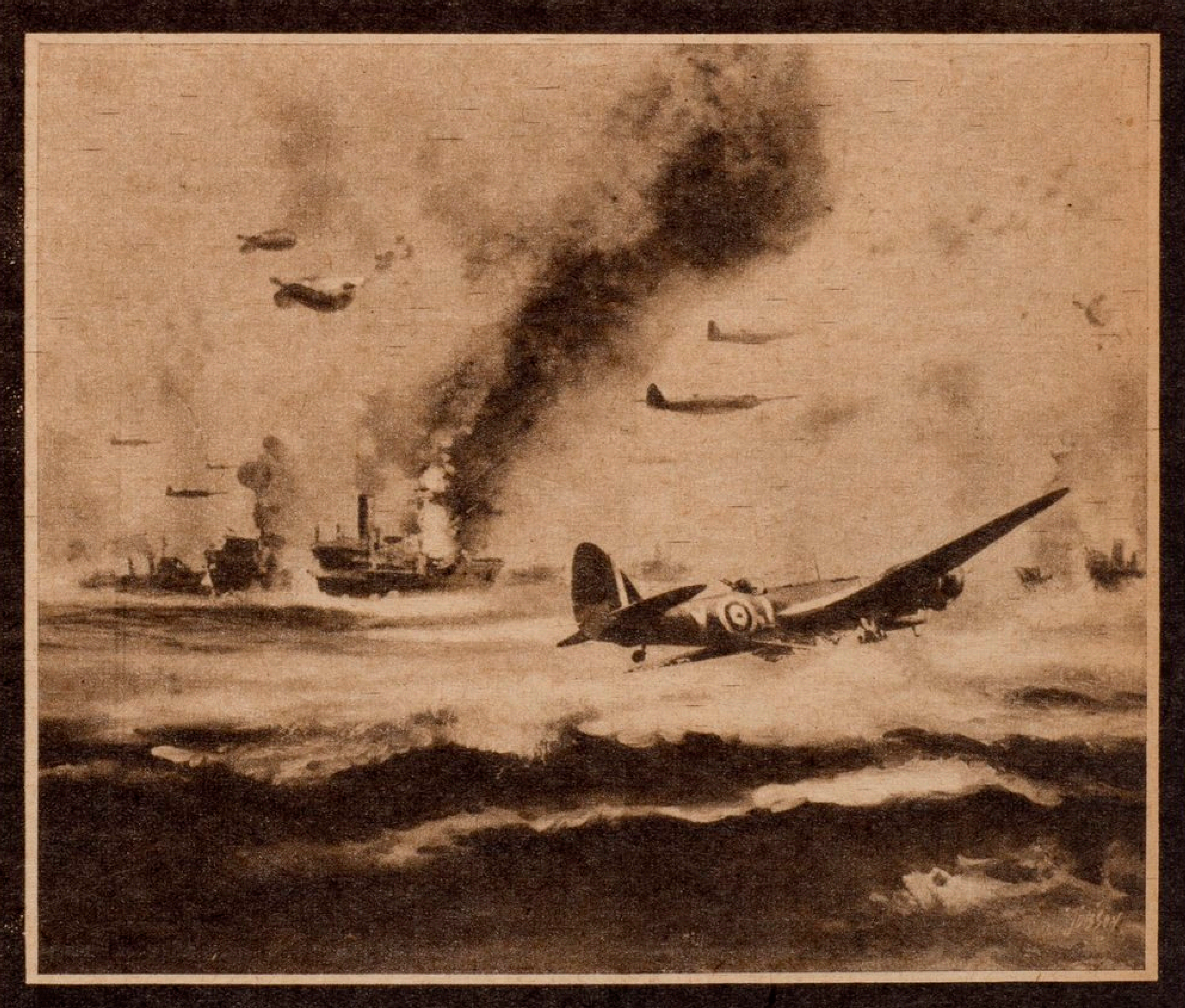
Mais nous n'avons pas le temps d'assister à la fin du corsaire. Làhaut, trois Heinkels 113, avions de combat très rapides, foncent sur nous. Luke

(*Lire la suite en page 19*)

DEUX EXPLOITS DE LA R.A.F.



Ces deux tableaux illustrent de manière éloquente le courage magnifique des pilotes de la R.A.F. Au cours d'un raid effectué en territoire ennemi, un pilote heurta des câbles de haute tension. Il se redressa et poursuivit quand même son raid détruisant systématiquement un poste d'artillerie, puis un second. Revenu à bon port, il confia à ses camarades : « J'aperçus du coin de l'œil des câbles énormes. Si je ne les avais vus, tout se serait très bien passé car, volant à peine à dix mètres de hauteur, j'aurais pu passer au-dessous d'eux. Au lieu de cela, je m'élevai brusquement à trente pieds et cela provoqua le choc ». L'huile coulait de son appareil de toutes parts et il était tout étonné, en arrivant à l'aérodrome, de constater que l'aile gauche de son appareil avait été en partie brisée. Ce hardi pilote, à peine âgé de dix-neuf ans, est le plus jeune de son escadrille.



En patrouille au-dessus de la côte ennemie, une escadrille de la R.A.F. aperçut un convoi de bateaux protégés par un barrage de ballons. Elle piqua droit sur les navires et un pilote néo-zélandais se distingua par un remarquable exploit. Fonçant sur un bateau de 7.000 tonnes, malgré le feu nourri de l'artillerie ennemie, il parvint à l'atteindre de ses projectiles. Mais il fut touché et son aile s'enfonça dans l'eau. Dans un suprême effort, malgré le bruit discordant du moteur, avarié en partie, il réussit, cependant, à redresser l'appareil et à le ramener à bon port. Quatre navires du convoi furent laissés en flammes après le passage des avions de la R.A.F.

LA SUISSE

(Suite de la page 6)

Partout, dans les banques, dans les caisses des entreprises, s'accumulent en nombre infini, des vignettes, fraîchement imprimées à l'effigie de la IIIe République, contre lesquelles on a versé de bons francs suisses. Conserver cette monnaie dévaluée n'est pas chose possible. Alors, s'est développée à travers tout le pays une industrie clandestine. Des contrebandiers s'occupent de faire rentrer une partie de cet argent en France, où il est affecté à des opérations pour compte de particuliers suisses. Le centre des opérations de contrebande est Genève. La frontière entre la Suisse et la France non occupée est barrée tout au long par des ouvrages en barbelés élevés à hauteur d'homme. C'est la seule frontière au monde qui ne comporte aucun passage. Mais les barbelés ne sont pas suffisants pour retenir les contrebandiers. Des douzaines de bateaux patrouillent entre Lausanne et Evian-les-Bains, sur le lac de Genève; pendant toute la nuit les pinceaux lumineux de leurs projecteurs balayent les eaux calmes. Mais tout ceci est en vain : d'innombrables barques de pêche forcent la surveillance et passent silencieuses. Et lorsque la nuit tombe, les forêts suisses s'animent, grouillantes d'individus qui se mettent en marche vers la frontière.

Par des méthodes légales et illégales, l'Allemagne oblige la Suisse à se soumettre à ses volontés. Parallèlement au trafic des francs, s'effectue un commerce des marks, mais sur une échelle beaucoup plus réduite, car la revente de la monnaie allemande est beaucoup plus difficile.

Le commerce allemand avec la Suisse n'est rien d'autre qu'un pillage déguisé. L'Allemagne vend à la Suisse des matières premières avec lesquelles elle fabrique des produits qui doivent être retournés au Reich. C'est l'Allemagne qui décide des quantités de fer, d'acier, de charbon qu'elle envoie en Suisse. Les marchandises qu'elle achète sont payées avec des devises dont elle n'a pas besoin.

•

Jamais la Confédération helvétique n'a été aussi divisée au point de vue politique. Autour des vingt et un lacs, un peuple vivait en parfaite harmonie. La guerre idéologique qui fait rage aux frontières de la Suisse a ébranlé son unité politique.

Trois référendums ont été tenus en Suisse cette année. D'après la loi du pays, une pétition signée de 10.000 citoyens est suffisante pour qu'une loi soit soumise à l'approbation du peuple. Dans les trois cas, les Suisses prirent une décision à l'encontre de celle du gouvernement.

En octobre 1940, M. Pilet-Golaz, président de la Confédération, reçut, sans aviser les membres du Conseil, des représentants du « Parti Frontiste » — c'est le nom des nazis suisses — et discuta avec eux de la politique de la Suisse... L'indignation publique fut tellement forte, que Pilet-Golaz et son entourage furent obligés d'abandonner leurs plans.

•

Les bureaucrates suisses, influencés par l'Allemagne, prennent une attitude toujours plus hostile envers les étrangers. Tous, à l'exception des Allemands et des Italiens « Aryens » ont reçu l'ordre de quitter le pays dans les six mois, « vu le manque de nourriture ». Jusqu'au moment de leur départ, les étrangers, sans égard pour leur situation, sont internés dans des camps de travail. Par contre, ceux qui quittent la Suisse avec un visa régulier, reçoivent 400 francs suisses.

Ainsi, les Suisses essayent de trouver un juste milieu entre le traditionnel droit d'asile et l'intolérance fasciste.

Ils montent courageusement la garde à leurs frontières. Ils sont prêts à repousser la moindre tentative d'invasion. Un geste de l'Allemagne et « tout sautera ». Mais la Suisse est une illustration vivante qu'il ne peut y avoir de neutralité ni de liberté en Europe tant que l'ombre de Hitler planera sur le continent. Cette petite nation courageuse n'a pas été envahie par des soldats en armes, mais elle a de la peine à repousser les troupes allemandes qui ne portent ni casques ni uniformes et qui s'appellent : espions, agitateurs, pillards, spéculateurs, diplomates et « fabricants ».

S.S. PIE XII

(Suite de la page 15)

Le pape se mêle à la foule des visiteurs

A 9 heures 30 exactement, le Pape descend dans les salons du deuxième étage où il tient ses audiences. Souvent, le cardinal Maglione l'accompagne. La charge du secrétaire d'Etat, premier conseiller du pape, a toujours été la plus importante dans la hiérarchie du Vatican. Mais avec le Pape Pie XII, qui est son propre expert en politique étrangère, un secrétaire d'Etat a très peu à faire, si l'on excepte les questions de détails. Après Maglione, le Pape reçoit les autres membres du Cabinet qui ont des affaires à lui soumettre. Ensuite, c'est le flot ininterrompu de diplomates étrangers, d'évèques et d'autres prélats, qui viennent des quatre coins du monde rendre visite à leur chef. Le Pape met un point d'honneur à connaître leurs problèmes à l'avance, ce qui constitue une tâche terrible.

Les audiences publiques ont lieu deux fois par semaine. Le Pape traverse quelques petites pièces où sont massés les fidèles, et siège dans l'immense Sala Clementina. Parfois, des centaines de pèlerins attendent de voir le Saint-Père. Après une bénédiction générale et une courte allocution, le Pape se mêle à ses visiteurs. Il aime s'entretenir avec les étrangers : il possède à la perfection non seulement l'italien, mais l'anglais, le français, l'allemand, l'espagnol, le hongrois et deux langues slaves. Il peut donc s'adresser à la plupart des étrangers dans leur propre langage. Récemment, il faillit perdre son Anneau du Pécheur qui, sous la pression trop enthousiaste d'une fidèle, avait glissé de ses doigts minces. Souvent, des fidèles trop extasiées saisissent à pleines mains le bas de sa robe et la baisent avec dévotion. Mais Pie XII malgré les insistances de son personnel, refuse de changer cette coutume.

A 1 heure 30, les audiences sont terminées. Le Saint-Père prend son déjeuner que lui servent trois moines franciscains. Toujours seul à table, la tradition le veut, il mange simplement et sobrement et boit un verre de vin coupé d'eau. Après le repas, il se repose jusqu'à quatre heures, puis il sort et s'en va faire une promenade à pied au fond des jardins du Vatican. D'habitude, il emporte avec lui une liasse de documents qu'il étudie en chemin.

Le Vatican se modernise

A 5 heures, il est de retour dans son cabinet de travail, au troisième étage du palais. A part une courte interruption pour dîner, il travaille jusqu'à une ou deux heures du matin. Toutes les instructions destinées aux légats du Pape, et ils sont nombreux, sont acheminées directement à la station de radio qui s'élève sur la colline derrière le Vatican, et émises par ondes courtes aux nonciatures du monde entier. Le diplomate-Pape travaille très vite. Son secrétaire privé, Monsignor Rossignani est à son service depuis des années et prévient toutes ses demandes. Le Saint-Père est un homme impatient, et bien qu'il soit rarement brusque à l'égard de ses subalternes, il maintient tout son personnel sur les dents. C'est là évidemment un état anormal pour le Vatican où, pendant des siècles, la vie a été lente et agréable.

•

En ce qui concerne les affaires d'Etat, le Pape fait toujours preuve d'une clairvoyance sûre. Le Catholicisme tout entier travaille aujourd'hui à plein rendement, sous la poussée impérieuse du Saint-Père. Chaque curé de paroisse est un engrenage important de la gigantesque machine. Il doit fournir à son évêque des rapports fréquents et détaillés sur tout ce qu'il voit et entend parmi ses paroissiens. A son tour, l'évêque envoie ses rapports à Rome. En même temps que les rapports, parviennent les dépêches des nonces qui résident dans chaque capitale et qui relatent en détail, l'activité des gouvernements auprès desquels ils sont accrédités. Ainsi, le Vatican est mieux informé que n'importe quelle chancellerie du monde. Dans cette masse d'informations, de matériel brut, le Pape cherche inlassablement la solution qui permettra à l'humanité de retrouver la paix. Jusqu'à maintenant, aucun succès apparent n'a couronné ses efforts. Mais le Pape Pie XII n'abandonnera pas la lutte.

Escadrille 71 au Combat

(Suite de la page 7)

et Dean volent derrière moi en formation de combat. Nous sommes à court d'essence et de munitions. Notre mission est accomplie. Ce qui nous reste de mieux à faire, c'est d'essayer de regagner notre base. D'autre part, j'ignore l'importance des dommages que nous avons subis, et je doute que nous soyons en mesure de soutenir un nouveau combat. A la surface, les survivants du Dornier lancent un canot en caoutchouc.

Je redresse pour gagner de la vitesse, et je pointe résolument vers la côte anglaise. A travers les trous que les projectiles ennemis ont percés dans le fuselage, le vent passe en sifflant et m'assourdit.

Les Allemands sont tout près. Je fais balancer l'appareil. Mes camarades ont compris. Nos trois avions se disposent en cercle. Aucun Heinkel ne peut nous attaquer par derrière. Les Spitfires sont protégés l'un par l'autre. L'ennemi s'éloigne. Il ne doit pas goûter beaucoup notre ronde.

Soudain, j'arrête le mouvement circulaire et je file tout droit vers l'Ouest. Luke et Dean collés à moi. Les deux autres formations ennemies sont encore trop loin pour présenter un danger immédiat. Les trois Heinkels plongent sur nous. J'esquive les deux premiers et, apercevant le troisième dans mon champ de tir, je lâche une bordée. Un coup d'œil dans le rétroviseur: Luke et Dean sont toujours derrière moi. Les Heinkels virent au large. Je reprends la direction de la côte.

Essayant de dominer le tremblement de ma voix, j'appelle « Contrôle Locuste », et j'annonce :

« Ici Chef Rouge. Dornier 17 abattu. Pilotes se sont sauvés en bateau de caoutchouc. Bandits dans les environs. »

« Opérations » enverra une vedette pour recueillir les prisonniers.

L'AERODROME INVISIBLE

Luke et Dean annoncent que leur essence s'épuise. Dean ajoute que son aile de bâbord est fortement endommagée. J'espère qu'elle tiendra jusqu'au bout.

Nous survolons maintenant la terre. « Opérations » nous dirige par radio, bien que le pays soit parsemé d'aérodromes, il n'est pas possible, d'en haut, d'en repérer un seul. Le camouflage est parfait. Les bases aériennes, les batteries d'artillerie sont dissimulées sous l'aspect innocent de fermes et de jardins de culture. « Opérations » nous informe que nous sommes au-dessus de notre aérodrome. Nous décrivons des cercles, tout en descendant graduellement. C'est l'atterrissage. Les roues prennent contact avec le sol. Je serre les freins, l'avion s'immobilise. Nous voici de retour. Dieu seul sait pour combien de temps. Je regarde la montre : il y a à peine quarante minutes que nous sommes partis.

Nous sommes reçus par des hommes joyeux. Soudain, je me sens faiblir : épuisement nerveux. Mes mains sont glacées. Mon casque pèse terriblement sur ma tête, dans laquelle tout s'embrouille. Ça passera. On s'empresse autour des appareils. Ils portent les marques du combat. Un éclat a perforé la carlingue à quelques centimètres de mon siège. Le parquet est plein de débris de verre. Dean et moi recevons l'autorisation d'employer de nouveaux appareils, jusqu'à ce que les nôtres soient remis en état.

Nous inspectons les nouveaux avions, puis, après avoir rédigé notre rapport, nous informons « Opérations » que nous sommes prêts à repartir. De nouveau c'est l'attente.

Autour de nous, beaucoup d'agitation. D'autres escadrilles reçoivent l'ordre de décoller. Et lorsque le haut-parleur émet l'ordre de départ pour une escadrille entière, nous nous rendons compte que l'ennemi attaque en force.

Dans l'après-midi, nous nous rendons à la salle de projection. Nous assistons à la représentation du film de plusieurs combats aériens. Chaque Spitfire ou Hurricane est pourvu d'un dispositif qui enregistre des photographies du tir. L'appareil de prises de vues est synchronisé avec les mitrailleuses. A chaque coup de feu, il se déclenche automatiquement. Ainsi, nous pouvons connaître exactement pourquoi nous avons manqué l'ennemi, et corriger nos défauts pour l'avenir.

Quand nous quittons la salle de projection, le soir commence à tomber. Nous rentrons au mess. Un jeune pilote anglais engage une conversation amicale avec Luke. J'assiste aux débats.

La voix du haut-parleur couvre soudain tous les murmures :

« Escadrille 71 et 230, AU COMBAT ! »

Dans la lumière neutre du crépuscule, nous courons vers nos appareils qui nous appellent en vrombissant...



L'élite de la capitale apprendra avec satisfaction qu'une maison distinguée d'habillement sur mesure a récemment ouvert ses portes dans le quartier le plus européen du Caire. Ce sont les magasins AWADLY au coin des rues Emad el Dine et Malika Farida qui ont à leur tête un jeune homme d'une rare énergie, Mr. Awadly, dont le talent de coupeur n'est plus à faire. En effet, M. Awadly, bien connu à Port-Saïd, a la réputation d'avoir des ciseaux d'or et c'est tout dire. Nous reproduisons ci-dessus une vue de ces magasins. Spécifions pour l'instant que dans l'ensemble ils ne le cèderont en rien aux plus grands établissements européens du genre.

féminités

Vous n'avez pas besoin d'être belle POUR AVOIR DU SUCCÈS

« Si vous voulez vraiment jouir de la vie et avoir du succès, déclare Elsa Maxwell, n'essayez pas d'être belle. Car la beauté féminine est la chose la plus commune de notre monde d'aujourd'hui. La perfection des traits, l'éclat, quel que soit le nom que vous donnez à cet impondérable après lequel courent toutes les femmes, est absolument étranger au succès d'une femme dans la vie.

« D'autre part, j'affirme qu'une jeune fille sans éclat, sans richesse, sans manières ultra-stylisées et sans brillant, peut tirer de son existence plus de satisfaction que n'importe quelle autre personne. La seule condition requise est qu'elle possède à un certain degré le sens de l'humour. »

Cette profession de foi est singulièrement catégorique. Mais on ne peut pas en rire, car elle émane d'une des femmes les plus populaires des Etats-Unis. Cette femme s'y entend à coup sûr, sur la meilleure façon de connaître le succès. Les faits saillants de son existence en sont une preuve. Elsa Maxwell n'accepte aucune maxime comme évangile. Le fait que les vieux dictons portent une lourde hérédité d'expérience passée ne lui suffit pas. Et c'est là un trait particulier de son caractère.

Elle commença très jeune à prendre une attitude non conforme. Un jour, la grande Adelina Patti, en visite chez elle, interpréta une chanson. Elsa Maxwell, alors âgée de trois ans, se permit d'enseigner à la prima donna comment le morceau devait être chanté. Sa critique aiguë mais sincère reçut sa récompense. La Patti lui envoya de Paris un superbe cadeau. Dans une lettre qui accompagnait le don, elle exprima l'espoir que le présent aurait plu à sa jeune maîtresse de chant.

■

Elsa Maxwell commença sa carrière exceptionnelle, en qualité de compositeur de musique, d'abord à New-York, ensuite à Londres. Plus tard, elle devint un auteur à succès. Ses écrits traitaient presque toujours des sujets humains. Elle édita plusieurs œuvres dans lesquelles elle prodiguait des conseils sur la façon dont il faut prendre la vie. La société anglaise, malgré sa gravité posée, adopta son point de vue original, et bientôt elle devint la personne indispensable de toutes les réunions londoniennes. Revenue en Amérique, elle s'attela à la tâche de secouer les barrières sociales. C'est grâce à elle que le mur qui séparait les collets montés des gens du commun fut abattu. Ainsi, elle créa ce qu'on appelle la « société américaine de café », composée d'un mélange de personnes en bras de chemise et de gentlemen en chapeau haut de forme.

Naturellement, sa renommée atteignit Hollywood, et parmi les stars c'était à qui pourrait l'inviter le plus souvent. Puis, un jour, elle devint elle-même actrice. Elle abandonna la littérature, ses activités sociales, ses conférences et tourna, pour la Twentieth Century-Fox, le film « Hotel for Women ». Ensuite la Warner la convainquit de tourner une série de films à court métrage intitulés « Comment il faut prendre la vie ». Elle est en même temps l'auteur du scénario et la vedette de ces bandes. Actuellement, elle est sous contrat avec la Fox, ainsi qu'avec une société d'émissions radiophoniques.

■

Lorsqu'on demande à Elsa quel est le secret de son succès, elle répond avec une grimace significative:

« Vous voulez sans doute dire mon succès malgré mes 85 kilos, mon visage comique et mes cinquante-six ans?

« Eh bien, il n'est certainement pas dû à mon sex-appeal, ajoute-t-elle en riant. Encore moins à ma sveltesse, ma grâce, ma beauté ou ma jeunesse, n'est-ce pas votre avis? Par conséquent, je ne vois en moi rien de particulièrement sensationnel, si ce n'est mon sens de l'humour. Si je me trouve actuellement dans un studio, jouant le rôle de vedette dans mes propres films, c'est parce que je ne me suis jamais prise au sérieux.

« Vous me demandez de donner des conseils et de révéler ma méthode pour être recherchée et aller de l'avant dans la vie. J'y consens volontiers. Je conseille donc aux jeunes filles et aux femmes de toutes les classes sociales de ne pas se prendre trop au sérieux, de comprendre ceux et celles qui les entourent. Aussi, mesdames et mesdemoiselles, ne vous donnez pas la peine inutile d'adopter une attitude sophistiquée. Chaque fois que vous essayez d'adopter une pose qui vous est étrangère, vous obtenez un effet absolument contraire à votre désir. Soyez toujours naturelles et penchez-vous sur le point de vue de votre prochain. Acquérez le sens des proportions. Et procurez-vous l'expérience par la méthode la plus directe: en côtoyant toutes sortes de gens, et en vous efforçant de les comprendre.

■

« Une fois que vous possédez le sens des proportions et celui de l'humour, vous n'êtes plus handicapée par un complexe d'infériorité, surtout si vous n'êtes pas préoccupée par le souci d'être belle. Vous n'avez pas besoin de la beauté pour faire valoir vos qualités. Je pense que je suis la preuve vivante, qu'aucune « apparence » n'est nécessaire pour réussir.

« Pendant toute ma vie j'ai été forte, et Dieu sait si je me rends compte que mon aspect physique n'a rien d'attrayant, et pourtant j'ai toujours mené une existence parfaitement heureuse. Ceci est dû au fait que je n'ai jamais perdu mon temps, ni mes moyens devant un miroir.

« Vous ne pouvez pas demeurer vous-même et entretenir une notion juste des valeurs, si vous êtes constamment devant votre glace, cherchant avec anxiété vos petites imperfections et vous morfondant parce que votre physique ne répond pas parfaitement aux exigences de la beauté pure. Il n'est pas bien de faire de votre visage et de votre corps le centre de votre monde.

« Laissez-moi vous donner un petit tuyau: moins vous pensez à vous-même et plus vous serez populaire et intéressante aux yeux de ceux qui vous entourent.

■

« La femme très belle est toujours un rabat-joie. Elle ne peut pas être naturelle, et personne autour d'elle ne peut se sentir à l'aise. Elle est l'object de l'envie et du dépit. Inconsciemment, nous réagissons tous dans le sens de la résistance, à la vue d'une femme très belle.

« Lorsque vous possédez le sens de l'humour, lorsque vous pouvez rire de vous-même, lorsque vous vous montrez telle que vous êtes, vous désarmez tout le monde. Après tout, la chose la plus importante au monde, c'est d'avoir des amis. Une femme franchement naturelle en possède toujours un nombre considérable. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi?

« Eh bien, il est facile de lier des amitiés lorsqu'on a le don de mettre les gens à l'aise. Ainsi, si vous êtes trop belle, tâchez de paraître moins belle. Si vous êtes très intelligente, cachez un peu vos qualités intellectuelles. Ne permettez jamais que ceux qui vous entourent aient l'impression que vous les considérez du haut d'une supériorité quelconque. Les humains sont très sensibles à cela.

« Comment une jeune fille quelconque peut-elle avoir du succès? En se faisant aimer des autres femmes. Aucune femme ne peut acquérir le succès social et un plein bonheur en se contentant de l'admiration masculine. Dans les siècles passés, les grandes dames trouvaient des avantages à être les favorites des grands hommes et leur carrière était subordonnée à l'admiration qu'elles éveillaient en eux. Aujourd'hui, cela ne servirait à rien. Une jeune fille doit élever sa popularité sur des bases plus honnêtes, et elle a besoin de l'affection et du respect des autres femmes pour réussir. »

■

Lorsqu'on demande à Elsa Maxwell quelles sont les qualités principales d'une parfaite maîtresse de maison, elle répond:

« La discrétion. Vous devez choisir vos invités avec beaucoup de soin. Lorsque vous donnez une « party », vous devez passer outre à vos affections particulières. Bien des gens se sentiront offensés parce que vous ne les avez pas invités, mais pour ces circonstances vous devez vous montrer ferme. Le succès de votre soirée en dépend.

« Essayez toujours d'assembler des gens qui se comprendront et s'apprécieront. Soyez sûres que parmi vos invités se trouvent des personnes qui ont quelque chose à donner aux autres. N'oubliez pas que la responsabilité d'amuser vos invités retombe sur vous seule, et qu'il faut y penser lorsque vous dressez la liste des personnes que vous conviez, et non pas après avoir rempli vos salons d'une foule de gens dont les idées, les idéaux et les goûts sont opposés.

« Ne vous imaginez pas que la grande beauté est une garantie de succès auprès des hommes. Regardez autour de vous. Quelles sont les femmes qui font les meilleurs mariages, qui occupent les meilleurs emplois, qui sont toujours les bienvenues, partout où elles vont? Les beautés tapageuses? Pas dans le monde que j'ai parcouru. »

Et Elsa Maxwell a parcouru une grande partie de ce monde.



déclare

Elsa Maxwell

AUTEUR AMERICAIN ET VEDETTE DE L'ECRAN

PETITS CONSEILS UTILES

Si vous avez du lait aigri chez vous, ne le jetez plus. Battez-le avec un jaune d'œuf et remplissez-en des tartes. Vous aurez l'impression très nette de manger des tartes au fromage.

Pour camoufler des égratignures sur vos meubles de chêne, appliquez sur les endroits atteints quelques gouttes de teinture d'iode. Le résultat est excellent ainsi que très rapide.

Ne vous est-il jamais arrivé de voir le fond de votre boîte de cirage se durcir et devenir ainsi hors d'usage ? Pour remédier à cet inconvénient versez dessus quelques gouttes de térébenthine et vous pourrez, de cette façon, employer toute la quantité contenue dans la boîte.

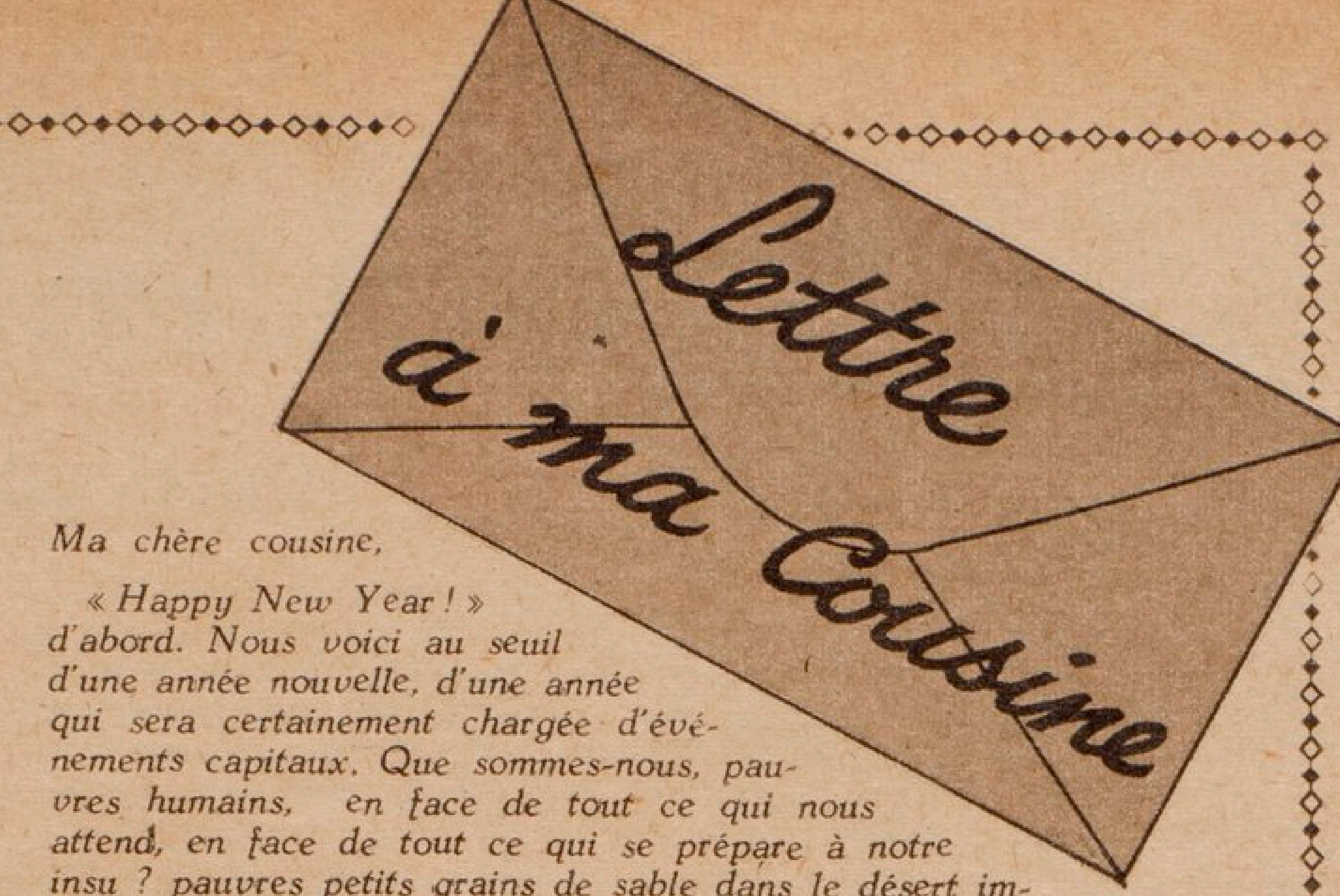
Vous pouvez enlever des taches de thé sur du lin en trempant le linge dans une solution d'eau mélangée à du borax (une cuillerée à café de borax par litre d'eau).

Si vous cuisez un cake chez vous, ne surveillez pas le cuisson chaque minute, car le vent qui pénètre à l'intérieur du four refroidit la pâtisserie et l'empêche de lever convenablement. Vérifiez seulement au bout de vingt minutes.

Quand le fond de votre encrier commence à sécher, versez-y quelques gouttes de vinaigre de bonne qualité. Vous pourrez ainsi employer chaque goutte d'encre.

Si vous avez des bouteilles qui ferment mal et que vous voulez emporter en voyage, je vous conseille de mettre sur chaque goulot le doigt d'un vieux gant en peau de Suède. De cette manière vous ne craindrez plus les taches sur vos vêtement ou votre lingerie.

Lorsque vous épluchez des oignons, ayez soin de le faire sous un robinet qui coule. Vos yeux ne larmoieront plus et n'auront plus cette couleur rougeâtre si vilaine à voir.



Ma chère cousine,

« Happy New Year ! » d'abord. Nous voici au seuil d'une année nouvelle, d'une année qui sera certainement chargée d'événements capitaux. Que sommes-nous, pauvres humains, en face de tout ce qui nous attend, en face de tout ce qui se prépare à notre insu ? pauvres petits grains de sable dans le désert immense, pauvres gouttes d'eau dans l'océan. Autour et alentour de nous, des tragédies se jouent, deux mondes s'entre-déchirent, ne donnant à la vie plus de prix aucun. Cependant, réfléchissez à tout ce que représente une existence humaine de soins, d'attentions, d'inquiétudes, de préoccupations, de souffrances, de veilles, de fatigues, parfois de privations très dures, toujours de sacrifices. Mais non, ne réfléchissez pas, ma jolie et tendre cousine, car vos yeux se terniraient et, sous vos larmes, vos joues n'auraient plus leur éclat lumineux. Et ce serait dommage. Songez plutôt à vous et laissez-moi vous conter une bien plaisante histoire.

Je fus l'autre après-midi convié à un thé. Vous connaissez ce genre de réunions où, autour de petits fours et de tartes à la crème, se font et se défont les réputations, se bâtissent et se détruisent les rénommées, où la calomnie fait une toute petite place à la médisance et où les papotages les plus divers vont leur train. Il y avait plus de femmes que d'hommes et plus de méchantes langues que de lèvres discrètes ; et l'on parlait, dans un groupe, du récent divorce de votre amie A... Qu'ai-je entendu, Seigneur, et qu'ai-je appris que j'ignorais ! Mes oreilles en tintent encore. Tout d'abord, il paraîtrait que la pauvre enfant a tout abandonné, plutôt que de continuer à vivre avec un homme qu'elle n'aimait pas, qu'elle n'avait jamais aimé et qu'elle avait épousé par simple dépit. « Par dépit, me direz-vous, et pourquoi ? » Je m'en vais tout de suite vous l'apprendre. Elle était follement amoureuse de quelqu'un que vous connaissez qui, à son tour, n'avait d'yeux et d'oreilles que pour une jeune femme que vous connaissez mieux encore, puisqu'il s'agit de vous. Parfaitement. Voilà certes des choses que vous ne saviez pas. Mais, dans le monde, que n'apprend-on pas sur les autres et sur soi-même ! Vous voilà donc renseignée. J'eus beau protester, affirmer que rien de tout cela n'existait, que jamais, au grand jamais ce jeune homme n'avait pensé à vous faire la cour, qu'au contraire vous vous vouiez l'un à l'autre la plus belle indifférence, on me fit taire. Je n'étais au courant de rien.

Voilà, voilà comment on écrit l'histoire.

Mais passons et venons à un chapitre de brûlante actualité. Privés de journaux, au commencement de cette semaine, nous avons aussi été privés de pain. Jamais les boulangers ne furent tellement à l'honneur et jamais la farine ne fit autant parler d'elle. Dieu merci, tout est arrangé maintenant. Et si notre pain quotidien a changé de couleur, s'il est beaucoup moins blanc et beaucoup moins tendre, il n'en possède pas moins un goût fort savoureux.

Nous voici réveillés d'une longue série de fêtes et de réjouissances où élèves et fonctionnaires, professeurs et ronds-de-cuir ont pu, à loisir, faire de longues, longues grasses matinées et se livrer délicieusement au plus agréable « dolce farniente ». Et les femmes, puisqu'il faut toujours revenir à elles, voient avec inquiétude une année de plus s'ajouter aux autres. Elles ont vieilli d'un an. Les plus jeunes s'en émeuvent et les moins jeunes se tourmentent, et celles-ci et celles-là pensent que le cours de la vie passe avec trop de rapidité et que, trop vite, les jours viennent s'ajouter aux jours. Et j'en connais qui, au coin de leur cheminée ou devant leur miroir, songent avec amertume aux temps qui ne reviendront jamais.

Adieu, ma cousine. 1941 est mort. Vive 1942 !

Votre cousin
SERGE FORZANNES

JOURNAL D'UNE CANTINIERE

LUNDI. — Une glacière, deux placards, trois primus, le tout installé dans un vieux wagon de chemin de fer... voilà de quoi se compose notre modeste cantine. Située dans une gare, quelque part en Egypte, elle fait le bonheur des militaires en voyage. Elle est propre, elle est coquette, elle est accueillante... N'est-ce point suffisant ?

Inaugurée il y a quelques jours, elle donne déjà d'excellents résultats. Un millier de soldats y trouvent quotidiennement ce dont ils ont besoin pour étancher leur soif et apaiser leur faim.

Ceux qui sont riches payent pour les autres... et nous recouvrons de la sorte nos frais.

Nous y allons par équipe de dix, toutes volontaires, bien entendu. Nous bourrons les sandwiches en bavardant, préparons le thé en chantant et recevons les clients en souriant.

MARDI. — Les débuts ne sont pas toujours faciles... C'est à force de forger qu'on devient forgeron... Une faute par ci, un gâteau raté par là, et l'on apprend le métier... C'est consolant d'y songer, surtout lorsqu'on vous fait des... compliments comme ceux que ce « tommy » m'a servis ce matin.

Il venait de boire jusqu'à la dernière goutte un thé préparé fièrement par mon humble personne. En rattrapant le train qui se mettait déjà en marche, il s'écria : « Hé, Miss, êtes-vous mariée ? » Je me crus sur le point d'entendre une déclaration. « Non », répondis-je. « C'est heureux pour vous, hurla-t-il, couvrant le bruit de la locomotive, car votre mari vous aurait assassinée si vous lui aviez servi un thé pareil ! »

MERCREDI. — Des trains de Croix-Rouge ont passé aujourd'hui... Les blessés sont pour la plupart étendus sur des couchettes minuscules superposées les unes au-dessus des autres. Mon désir de servir ces pauvres malheureux ne me soutenait pas, je n'aurais jamais pu supporter la vue de ces visages défigurés, de ces membres mutilés, de ces corps souffrants... Tout ceci semble au premier abord terrible, inhumain ; mais lorsqu'on regarde de plus près ces malades, lorsqu'on leur parle, on est d'abord surpris, puis émerveillé, de lire tant de confiance et d'optimisme dans leurs yeux enfiévrés. L'impression déprimante du début s'efface pour céder la place à une grande force, puisée dans le courage moral de ces héros.

JEUDI. — Toute la ville est venue à la gare pour voir passer les prisonniers de guerre. Ils sont jeunes, beaux et gais. La captivité n'a pas l'air de leur déplaire.

Un point touchant : le zèle avec lequel les dames anglaises servent ces prisonniers. Elles leur offrent gratis des sandwiches, du thé, des gâteaux...

Jeanne me chuchote à l'oreille : « Je comprends maintenant pourquoi les Allemands ont refusé d'échanger des prisonniers... Ils connaissent bien leur intérêt... »

VENDREDI. — Encore des blessés... Ils sourient faiblement, étendus sur leurs couchettes, couverts jusqu'au cou. « Un regard franc et une bonne cigarette... c'est tout ce dont nous avons besoin », me dit un malade en prenant une de mes cigarettes.

En descendant du train, je me rendis compte que j'avais oublié de servir l'un d'eux. « Voulez-vous une cigarette ? » lui demandai-je. « J'en aimerais bien une... mais... mais il m'est impossible de la prendre... »

« Pourquoi ? »

« J'ai perdu mes deux bras. »

NADIA

Pour celles qui aiment la couture

faites vous-mêmes CETTE CHARMANTE ROBE *pour votre fillette*

Je vous propose aujourd'hui ce modèle de robe pour fillette de dix ans. Mais comme vous le verrez sur la figurine, si vous réduisez les mesures vous pourrez également vêtir une petite fille de cinq ou six ans.

Il vous suffira de coudre la jupe à la blouse, au lieu de faire un deux-pièces, et de diminuer les proportions du col et des revers des manches.

Etablissez votre patron, d'après nos données, sur un journal et mesurez sur votre modèle. Vous éviterez, comme cela, d'avoir à trop rectifier la robe pendant l'essayage. Il vous suffira (pour dix ans) d'un mètre de tissu en 130 cm de largeur pour la blouse et de 130 cm en double largeur pour la jupe.

Le patron se compose de sept morceaux. Pour le couper, disposez les différentes parties sur le tissu plié suivant le n° 1 et coupez en laissant une marge de 3 centimètres environ pour les rentrés et les coutures.

Faites la blouse d'abord.

Assemblez les deux devants par la couture AABB, faites des œillets et fermez par un ruban passé de haut en bas.

Assemblez les deux morceaux du dos par la couture du milieu et réunissez le dos et le devant par les coutures de côté et des épaules.

Faites la couture du poignet, bordez-le d'une ganse et montez-le au bas de la manche, puis relevez-le. Montez alors la manche au corsage en soutenant légèrement à l'épaule.

Piquez les deux morceaux du col, endroit sur endroit, retournez et montez le col au corsage par OOSS.

Faites maintenant la jupe.

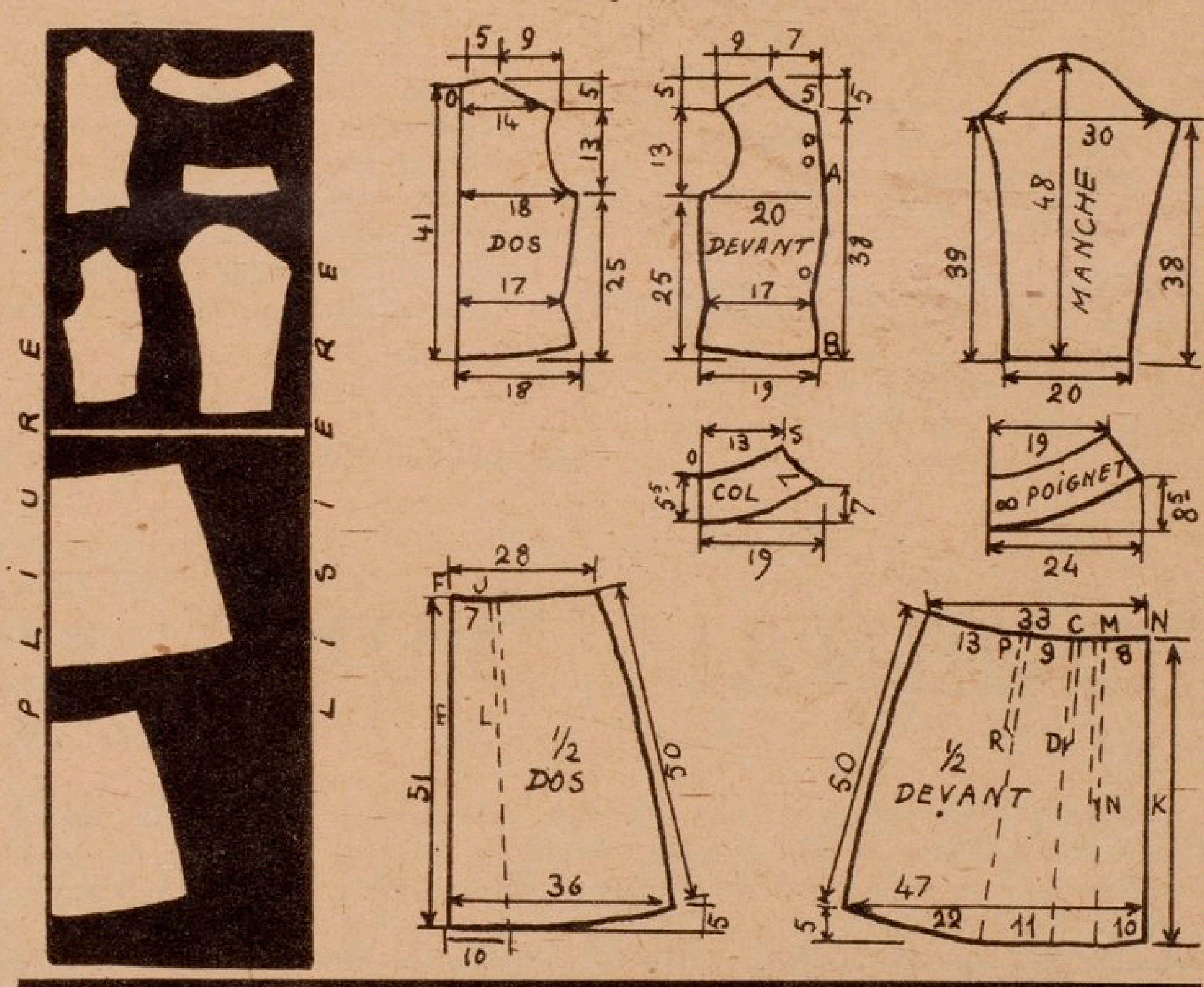
Le milieu du devant est sans coutures. Formez le pli creux du milieu en piquant MN sur HK suivant les pointillés établis d'avance.

Formez ensuite le pli couché en piquant CD sur PR suivant, également, les pointillés.

Le milieu du dos est sans coutures. Formez le pli creux du dos en piquant JL sur FE en suivant toujours les pointillés.

Assemblez le dos et le devant par les coutures de côté. Montez la jupe sur un gros grain avec une ouverture de 10 centimètres dans la couture gauche, que vous fermerez avec des agrafes et des pressions ou, mieux, avec un fermoir éclair.

Cette petite robe en lainage, que vous pourrez faire en deux tons : bleu marine et bleu clair, vert foncé et vert clair, marron et jaune, bleu marine et rose, vert clair et grenat, marron et turquoise, par exemple, fera une tenue parfaite pour votre fille lorsqu'elle sera invitée chez des amies ou que vous l'amènerez avec vous en promenade ou en visite.



Conseils à mes nièces...

Je vous remercie, chères nièces, pour vos cartes et vos lettres. De tout mon cœur, je vous souhaite, amies inconnues, une bonne année 1942. Fasse Dieu qu'elle soit pour nous toutes une année de bonheur et de paix.

Nièce « Marjorie »

Lisez « I would be Private » de Rose Macaulay. C'est un livre qui vous distraira beaucoup. Je n'ai pas lu « I will come back » et j'accepte volontiers de vous l'emprunter.

Nièce « Mlle X »

Vous trouverez prochainement dans les colonnes de « Féminités » un article consacré aux points noirs. Pour vos cheveux, rincez-les donc à la camomille allemande. Elle fait des merveilles.

Nièce « Aphrodite »

Faites beaucoup d'exercices de gymnastique avec des haltères. Des ablutions à l'eau froide vous aideront également dans votre tâche. Pour le reste, vous avez la chirurgie esthétique, mais je ne sais pas si vous voulez recourir à ce moyen radical.

Nièce « Nicole M. »

Vos boutons passeront, si vous suivez un régime duquel vous écarterez résolument les épices, les piments et les salaisons. Vous devez être très sévère envers vous-même, sinon ces boutons continueront à déparer votre visage. Si vous le voulez, vous pouvez les guérir rapidement dans un institut de beauté.

Nièce « Malheureuse »

Pourquoi n'essayez-vous pas de vous rendre utile en travaillant bénévolement dans une société de bienfaisance ? Il y en a plusieurs dans votre ville et je suis certaine que l'on vous accueillera à bras ouverts. Sinon, suivez des cours d'infirmière, ou bien apprenez à coudre, à tricoter ou broder ; faites n'importe quoi, mais remuez-vous. C'est le seul moyen de chasser cette neurasthénie qui vous gâche votre vie.

TANTE ANNE-MARIE

NOS CONTES

L'ERMITE DES CEDRES



Pour la dixième fois, l'armée musulmane entreprit le siège de la ville de Tripoli et attaqua ses fortifications. Et pour la dixième fois, les défenseurs de la place firent pleuvoir sur les assaillants une nuée de pierres et de flèches, et les repoussèrent victorieusement. Mais l'échec, loin de décourager les guerriers de Saladin, ne fit que les stimuler et attiser en eux l'ardeur du combat. Ils s'éloignèrent des murailles rebelles pour se préparer à de nouveaux assauts.

C'était en 581 de l'Hégire, soit en 1185 de l'ère chrétienne. Le sultan Salaheddine Youssouf Al-Ayoubi avait fait le serment solennel de ne pas garder son trône d'Egypte et de Syrie plus de deux ans, si les Francs réussissaient, de leur côté, à garder leurs possessions en Terre Sainte.

Le Sultan, qui réalisait ses plans d'hégémonie musulmane par étapes successives, avait résolu de s'emparer, cette année-là, de la ville de Tripoli, accroupie aux pieds du Liban, ouvrant sa rade comme deux bras immenses et accueillants, aux vaisseaux qui venaient d'Occident. Flanqué d'une forteresse inexpugnable, ceinturé de remparts et de tours, gardé par la mer à l'Ouest et par les rochers fauves de la montagne à l'Est, ce port, formé de trois cités distinctes, bravait toutes les menaces et constituait, pour le conquérant qui avait déjà remporté de fulgurantes victoires, un danger redoutable.

Le chef des Francs qui défendait la place était un chevalier illustre et le dernier seigneur de la dynastie provençale du Liban. Les Arabes l'appelaient « Al Komos Al Toulouzi ». Son nom était Raymond III, comte de Toulouse.

Sentant l'étreinte se resserrer chaque jour davantage autour de son fief, le Toulousain redoubla de vigilance, amassa dans l'enceinte de la ville des quantités considérables de vivres et d'armes, enrôla sous ses bannières tous les hommes valides du territoire et fit même appel aux montagnards chrétiens d'alentour.

La trêve fut de courte durée. La Croix et le Croissant s'affrontèrent une fois de plus autour de Tripoli et sur les chemins qui y mènent. Les champs où frissonnaient les épis dorés, les jardins où les orangers ployaient sous le poids de leurs fruits succulents, les forêts où les pins sveltes se pressaient autour des chênes centenaires, se transformèrent de nouveau en champs de bataille.

* * *

En ce temps-là, dans une grotte creusée à même le roc, blottie à l'ombre des cèdres millénaires, se terrait un ermite étranger. L'âge avait ployé ses épaules. Ses cheveux blancs, retombant en cascades sur son cou et lui couvrant les épaules et la poitrine, ressemblaient aux neiges immaculées des cimes libanaises.

On ignorait son nom. Personne n'avait réussi à lever le voile qu'il avait délibérément jeté sur son passé. Les chasseurs, les paysans et les bergers qui peuplaient cette région escarpée du Liban l'appelaient tout simplement : « l'Ermite des Cèdres ».

Sa renommée était immense. De toutes parts, sans distinction de race et de confession, hommes et femmes, Francs et Arabes, Chrétiens et Musulmans s'en allaient par les sentiers tortueux vers la grotte du mystérieux vieillard, pour solliciter sa bénédiction, baiser sa main osseuse, le prier d'intercéder auprès de Dieu, pour sauver un malade, réaliser un vœu ou écarter un danger. Ils se retiraient ensuite, emportant chacun un cheveu de sa barbe, un bout de ses haillons ou une goutte d'eau de la ration quotidienne que les pâtres lui apportaient dans sa sauvage retraite.

Une fois par semaine, l'ermitage recevait une visite qui faisait dérider et sourire l'austère vieillard. En effet, une jeune fille d'une grande beauté, svelte et élancée, montée sur un superbe coursier, escaladait les pentes abruptes vers la grotte, y passait sa journée et rentrait le soir à Tripoli. Un cavalier de Raymond de Toulouse l'accompagnait toujours.

Qui était cette jeune personne et qu'y avait-il de commun entre elle et l'Ermite des Cèdres ?

Elle s'appelait « Marie-Thérèse ». Personne ne connaissait sa famille. Tout ce que le monde savait d'elle c'est qu'elle était arrivée un jour, seule, à pied et qu'elle s'était rendue directement auprès de Raymond de Toulouse. Reçue par lui, elle lui raconta comment son père avait été tué dans un engagement avec les Musulmans et le supplia de la laisser vivre dans son château-fort, parmi les femmes et les veuves qui y coulaient paisiblement leurs jours.

— J'appartiens à une noble famille de France(lui dit-elle. Ma mère étant morte, nous avons voulu, mon père et moi, accomplir le pieux pèlerinage au Saint-Sépulcre. Ce vœu réalisé, mon père voulut prendre une part au combat. Il y trouva la mort.

Le comte, convaincu de la sincérité de la fugitive, compatit à son sort et lui donna la place qu'elle sollicitait dans sa forteresse de Saint-Gilles. Depuis lors, soit depuis 1175, la jeune et belle inconnue vécut dans l'enceinte de la ville. Raymond de Toulouse l'autorisa par la suite à se rendre, une fois par semaine, auprès de l'Ermite des Cèdres dont elle parlait souvent. Le comte voulut même l'accompagner un jour, pour connaître de plus près l'ascète.

Depuis, il prit l'habitude d'accompagner la jeune fille dans sa périlleuse sortie ou de la faire accompagner par l'un de ses chevaliers.

Il en fut ainsi pendant dix ans. Marie-Thérèse ne manqua jamais à son rendez-vous et accomplit religieusement son pèlerinage hebdomadaire aux Cèdres. Et pendant ces dix années, la réputation de l'Ermite devint plus grande et son nom plus vénéré.

* * *

Par un matin pluvieux de l'hiver de 1185, un pâtre libanais se présenta au château de Saint-Gilles et demanda à parler au « Komos El Toulousi », disant qu'il était porteur d'un message.

Quand il fut introduit devant le comte, le montagnard dit :

— Le saint que nous aimons et honorons tous m'envoie à vous, Monseigneur, pour vous faire part d'un désir qui est peut-être le dernier du vénérable vieillard. Il vous prie de vous rendre auprès de lui sur l'heure et sans tarder, avec Marie-Thérèse. Il voudrait vous voir arriver dans sa grotte ce soir même, car demain il serait peut-être trop tard.

Raymond de Toulouse se leva, troublé et anxieux, courut lui-même chez Marie-Thérèse, l'appela, ordonna de seller immédiatement les chevaux et partit avec une petite escorte vers la forêt des Cèdres.

* * *

L'Ermite parla d'une voix faible et tremblante :

— Seigneur, dit-il, l'heure est venue de vous faire connaître la vérité, à mon sujet, et de vous dévoiler mon passé et le secret de ma vie. Je sens ma fin approcher. Dans quelques heures, mon âme aura quitté ce corps usé pour entreprendre son ascension vers le Créateur... Seigneur... Ecoutez le comte Henri de Monfort qui vous parle...

— Henri de Monfort !

— Oui... Henri de Monfort... Ne vous en étonnez pas, Seigneur Comte. Vous croyez tous que ce chevalier français, qui vint en Terre Sainte avec sa fille, à la suite de la mort de sa femme, de sa sœur et de son neveu, fut tué dans une rencontre pour s'être jeté éperdument dans la mêlée.

— Oui... c'est bien ce que tous nous croyons...

— Vous ignorez la vérité : Henri de Montfort est bien vivant, et c'est lui qui vous parle, Raymond de Toulouse...

Le vieillard se tut, respira difficilement et longuement, puis reprit :

— Nous rentrions de Jérusalem et nous dirigions vers le Liban. Nous étions au nombre de vingt-trois, soit vingt hommes et trois femmes, dont ma fille. Au moment où notre petite troupe s'engageait dans un bois touffu, nous fûmes attaqués par un groupe d'ennemis. Nous nous battîmes courageusement, mais nos agresseurs finirent par avoir le dessus. Au cours de l'attaque, je vis l'un de nos hommes lever sa hache pour achever un blessé arabe. Je bondis vers lui et arrêtai son bras. M'adressant ensuite au blessé, je lui dis : « Ne crains rien. Aucun mal ne te sera fait, car tu es blessé et incapable de te défendre ! » Après la bataille, lorsque les ennemis nous eurent vaincus, ils conduisirent ceux qui n'avaient pas succombé vers leur chef.

— Son nom ?

— L'émir Ghaleb Al Chehabi. Il appartient à une vieille et noble famille arabe, qui s'est installée dans le Waddil-Taym et a étendu sa domination sur cette région naturellement fortifiée du Liban.

— Je connais cet émir et je sais qu'il est intrépide et généreux.

— Oui. Et il en a donné les preuves.

— Poursuivez votre récit, frère.

— Aussitôt que nous fûmes introduits auprès de ce prince, je reconnus en lui le blessé à qui j'avais sauvé la vie, pendant la bataille.

— Et vous le lui avez rappelé ?

— Je n'ai pas eu besoin de le faire, car il me reconnut lui-même. Aussitôt qu'il m'eût aperçu, il s'écria en s'adressant à ses guerriers : « Rendez la liberté à cet homme et ne touchez pas à un cheveu de sa tête ! » Alors, je compris que je me trouvais en présence de l'un de ces héros à l'âme généreuse, pour qui la guerre n'est pas uniquement l'art de tuer, mais aussi un terrain où ils s'évertuent à cultiver les traditions et les lois de la chevalerie. Je m'adressai alors à lui en ces termes : « Prince, tu me rends la liberté parce que j'ai sauvé ta vie. Mais je refuse ta grâce et je te demande — si tu désires sincèrement répondre à mon service par un service équivalent — de libérer aussi ma fille et de la rendre à mon affection. Mais si ma fille doit demeurer captive, je préfère partager son sort. »

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il fixa sur moi ses yeux de lynx, encadrés de sourcils épais et pareils à deux charbons ardents au milieu d'une touffe de broussailles, et me dit : « Nous ne gardons pas les femmes en captivité quand nous libérons les hommes. Pars donc avec ta fille. En agissant de la sorte, je ne fais que m'acquitter à ton égard d'une dette contractée sur le champ de bataille, où tu fus loyal et chevaleresque. » Je lui tendis la main. Il la serra et répéta: «Pars!» Je répondis : « Prince, j'ai sauvé ta vie seulement, et tu viens de rendre deux bienfaits pour un, car tu sauves de la captivité deux vies, la mienne et celle de ma fille. Je reste donc ton débiteur. » Il me dit alors : « Si tu veux que nous soyons quittes et que je n'aie plus le droit de rien te réclamer, à l'avenir, jure sur ta foi et ton honneur, devant ces braves, que tu ne prendras plus part à la guerre, et que tu ne porteras plus les armes contre nous ! »

— Et alors ?

— Je ne pouvais me dérober à l'engagement qu'il me proposait de prendre. J'ai donc juré. Depuis, je pris la décision irrévocable de passer le reste de mes jours dans une retraite solitaire, au cœur de ces montagnes, loin des hommes... et de la guerre.

— Et votre fille ?

— Ma fille ? Ne l'avez-vous pas encore reconnue, frère ? Elle se réfugia chez vous. Elle habite dans votre château depuis dix ans.

— Marie-Thérèse ?

— Marie-Thérèse, oui. Elle a tenu sa promesse, elle aussi. Elle ne dévoila son nom à personne. Elle ne trahit pas le secret de l'ermite et personne ne sut, jusqu'à ce jour, que le vieillard qu'elle venait visiter chaque semaine n'était autre que son père, le comte de Montfort.

Marie-Thérèse prit la tête de son père entre ses mains et éclata en sanglots. Le vieux guerrier caressa de ses doigts tremblants les tresses blondes de la jeune fille et dit :

— Je quitte ce monde, ô ma fille ! Mais je le quitte sans crainte pour toi, la conscience sereine et tranquille. Je te laisse à la garde d'un chevalier fort, respecté, noble et vertueux. Tu perds ton père, mais tu retrouves, en Raymond de Toulouse, un père, un frère et un protecteur.

Mettant la main sous son grabat, le vieillard prit une liasse de parchemins soigneusement ficelée et la tendit au comte en disant :

— Ces documents, Seigneur, constituent la preuve irréfutable des droits de Marie-Thérèse à l'héritage de son père et au nom de sa famille. A vous de lui rendre sa fortune et son rang.

A peine eut-il terminé que sa voix s'éteignit subitement. Un frisson parcourut ses membres. Il tressaillit tel un oiseau blessé, pencha sa tête sur l'épaule de la jeune fille...

* * *

Quelque temps plus tard, Marie-Thérèse fit pour la dernière fois l'ascension de la montagne des Cèdres. Elle allait faire ses adieux à son père avant de quitter le Liban pour rentrer définitivement en France.

Le jour même où la pieuse fille accomplissait ce devoir, Saladin forçait les remparts de Jérusalem et faisait son entrée dans la ville sainte. Le Sultan avait tenu son serment : il avait détruit le royaume franc de Jérusalem avant que le délai de deux ans qu'il s'était accordé, eût pris fin.

C'était en l'an 583 de l'Hégire, correspondant à l'an 1187 de l'ère chrétienne.

Raymond de Toulouse ne tarda pas à mourir : il fut inhumé à Tripoli, la ville où ses pères avaient régné en maîtres et qu'ils avaient défendue en braves. Avec lui s'éteignit la dynastie provençale du Liban.

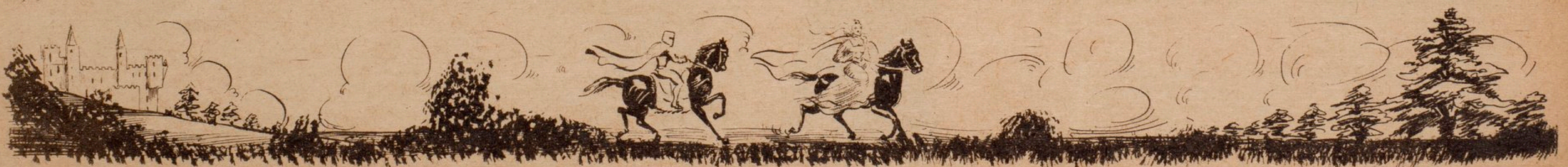
* * *

L'histoire de l'Ermite des Cèdres, Henri de Montfort, fut transmise de génération en génération et s'altéra avec le temps. L'histoire devint légende. De pieux conteurs y greffèrent des détails parfois dramatiques, souvent romanesques. On fit du vieillard simplement fidèle à sa parole, un amoureux déçu ou un bandit repentant. Et on finit par dire — et par croire — que l'Ermite des Cèdres avait enfoui, dans la montagne, des richesses fabuleuses.

Attirés par l'appât du gain, des gens s'aventurèrent dans les escarpements qui dominent la vallée sainte de la Kadicha. Des recherches fiévreuses furent faites. Des fouilles furent entreprises au milieu des rochers qui avaient abrité le secret du comte-guerrier. On ne découvrit que des squelettes, restes des nombreux ermites qui, à travers les âges, choisirent cette région du Liban pour s'y consacrer à la prière et à la méditation.

Et en saccageant les grottes, en profanant les tombes, les chercheurs sacrilèges ont peut-être mis à jour — sans en deviner le secret — les os de l'Ermite des Cèdres et les ont éparpillés dans la solitude de ce lieu prédestiné, où les Libanais affirment que Dieu avait placé l'Eden terrestre.

HABIB JAMATI



Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 5 AU DIMANCHE 11 JANVIER 1942

UNITED ARTISTS présente

VICTOR MATURE
LOUISE PLATT * LEO CARILLO

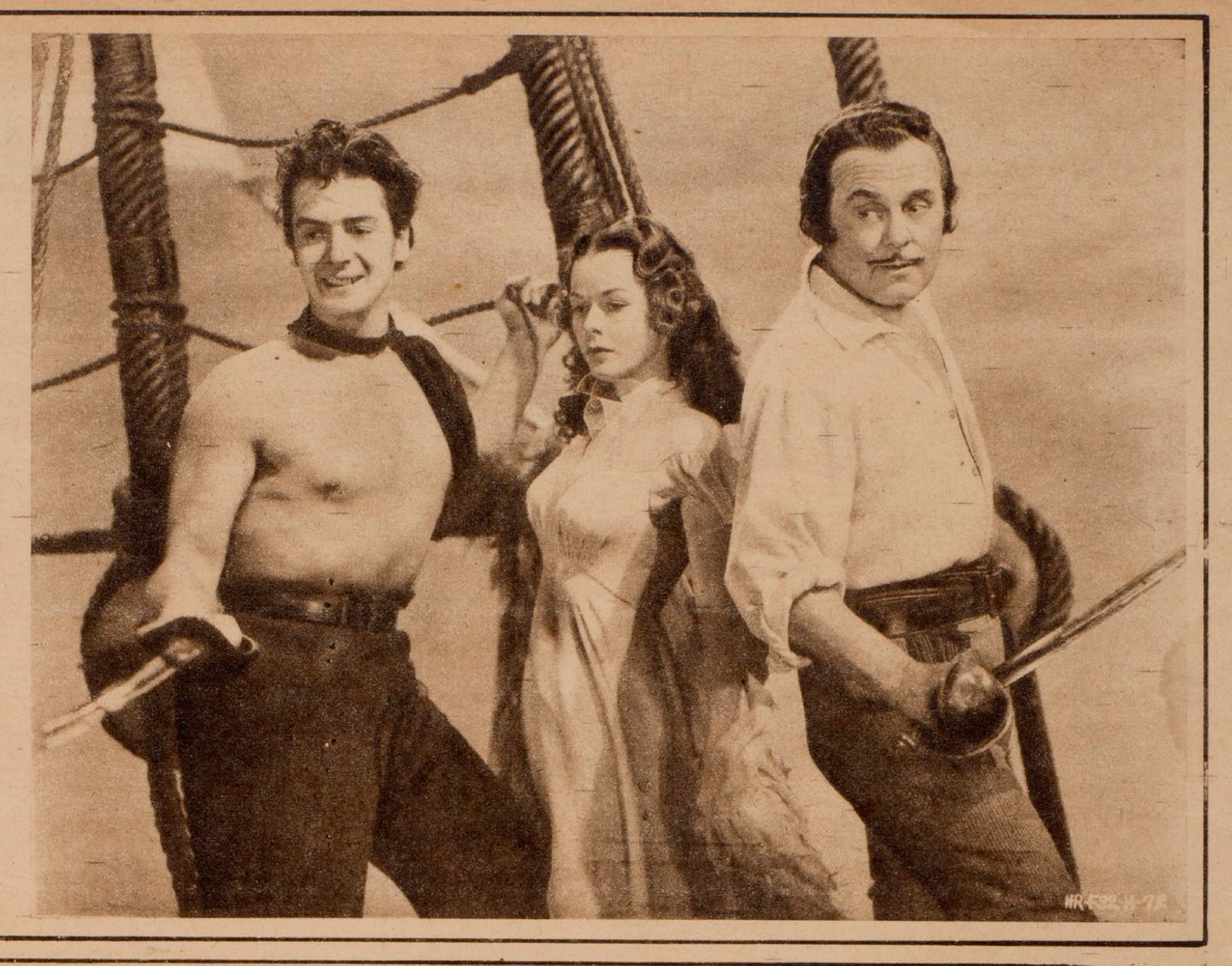
dans

"CAPTAIN CAUTION"

TOUTES VOILES DEHORS SUR UN OCEAN D'AVENTURE... Une jeune fille obstinée, un aventurier sans scrupule, un amoureux ardent... le plus étrange trio qui ait jamais navigué les sept mers !

AU PROGRAMME :
UNIVERSAL NEWS. Arrivé par avion.
WAR PICTORIAL NEWS. Le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tel. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 6 AU LUNDI 12 JANVIER 1942

UNITED ARTISTS présente

ILONA MASSEY

la célèbre vedette de « Balalaika »

dans

"NEW WINE"

avec **ALAN CURTIS * BINNIE BARNES**

UNE REALISATION QUE VOUS APPLAUDIREZ DE TOUTES VOS FORCES ! La Reine du Chant... éblouissante de jeunesse et de beauté... dans l'histoire romantique du célèbre génie musical Franz Schubert

AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS. Arrivé par avion.



Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 5 AU DIMANCHE 11 JANVIER 1942

20th CENTURY-FOX présente

pour une troisième semaine

Betty **GRABLE** * *Don* **AMECHE**
Carmen **MIRANDA** * *Charlotte* **GREENWOOD**

dans

"DOWN ARGENTINE WAY"

EN TECHNICOLOR

AU PROGRAMME :
WAR PICTORIAL NEWS, le journal filmé de la guerre.

Chaque jours trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

